



*Première(s) page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

LE PLUS FORT

Carnet éditorial

QU'ÉTAIT-IL au juste? trafiquant de denrées coloniales, un peu vendeur de nègres ou même pirate à l'occasion? Simple chercheur de grande aventure ou désabusé tournant à la misanthropie? Tout cela se retrouvait sans doute à dose variable selon les événements dans son individualité, mais, à coup sûr, c'était un fameux marin.

Il avait parcouru toutes les mers du globe et connu des pays glacés par le froid ou brûlés par le soleil. Il avait plus d'une fois fait naufrage et la mer, chaque fois, l'avait épargné. Elle avait pris son navire puis l'avait lui-même rejeté sur quelque rivage; bien vivant, quoique pauvre, en apparence, comme Job de bible mémoire.

Trois mois plus tard, on le revoyait sur un nouveau bateau, bien à lui, monté par un équipage cosmopolite, matelots robustes à faces de forbans parfois inquiétantes dont il était le maître incontesté, car il leur distribuait, avec la même générosité, les bourrades brutales, les écus sonnants et les grandes lampées d'alcools incendiaires.

On eût dit qu'il possédait un trésor caché sur l'une des îles mystérieuses dont il parlait quelquefois, il devait être un peu pirate.

Il était aussi poète à sa manière, car tout poète est un peu fou, et sa folie à lui était celle des grands. Pas des grandeurs mesquines devant lesquelles s'aplatissent habituellement les hommes, mais de celles qui mettent vraiment au-dessus de la foule et s'appellent l'indépendance et la puissance.

Puissant, il l'était sans contredit, puisqu'il agissait à sa guise dans la vie et ne connaissait que sa propre volonté, alors que les rois eux-mêmes ne peuvent pas faire tout ce qu'ils veulent et doivent souvent se conformer à la volonté des autres. Indépendant, il l'était davantage encore, si possible, car il pouvait se vanter de ne rien devoir à personne, pas même un instant de son existence ni surtout un fragment de son cœur.

Il n'était cependant pas très sûr d'être heureux, car il avait la sensation, dans son existence, d'une sorte de vide qui demeurait indéfinissable pour lui. Il crut à l'appel plus impérieux de la mer et des pays lointains et, plus que jamais, il mit de l'ardeur à ses voyages, avec l'espoir d'arriver ainsi quelque jour à la satiété, voire même au dégoût. Peut-être qu'alors de nouveaux desirs se préciseraient en lui et ouvriraient à son énergie un champ d'action encore inconnu.

Ce fut simplement la déception qui vint.

Lentement, son caractère s'assombrit. Désormais, les pays les plus ensoleillés qu'il visita furent impuissants à dissiper sa mélancolie et le joyeux marin d'autrefois sombra lentement dans un incurable ennui.

La vie devint dure à bord où le maître ne riait plus jamais; un par un les matelots lui faussèrent compagnie à la faveur des escales puis, un jour, le mystérieux capitaine se trouva seul sur son navire qui s'en alla, poussé par le caprice des vents, vers l'inconnu du large.

Des années passèrent...

Parfois un navigateur signalait au loin une énorme épave et s'il avait la curiosité de s'en approcher, il voyait un spectacle étrange et qui lui remettait aussitôt en mémoire les légendes des vaisseaux-fantômes. Il voyait un grand navire, tout désemparé, mais à la coque encore solide; des lambeaux de voiles pendaient aux mâts et partout c'était ce désordre spécial que crée l'abandon aggravé d'oubli comme on en voit dans les vieux cimetières désaffectés.

Personne ne connaissait ce bateau qui ne portait plus aucun nom, et les navires de rencontre s'en éloignaient avec une secrète terreur, car on avait, à maintes reprises, aperçu le fantomatique propriétaire de cette goélette vagabonde. C'était un squelette, blanchi par les intempéries et le vent du large. Il était allongé sur un bac du côté de la proue et le morne ricanement des mâchoires semblait un dernier défi s'adressant au destin.

Chose étrange, même les vents de tempête n'avaient pas eu de prise sur ce funèbre débris humain; il était resté là, figé dans son immobilité, inamuable comme le Temps. De même que l'homme

s'était affirmé plus fort que la vie, le squelette se montrait plus fort que la mort; il semblait écrit que rien, désormais, ne l'arracherait plus à son immobilité.

Or, voici qu'un jour, d'un nuage aux couleurs chatoyantes, descendit légère et vaporeuse, une femme d'une grande beauté. Elle descendit sur l'épave et vint prendre place auprès du squelette qu'elle regarda longuement, comme pour lui demander son secret.

Alors, il se passa une chose extraordinaire. Cette ossature blanchie, impassible depuis des années, se mit à frémir et, lentement, le squelette de l'ancien coureur des mers se leva... Les yeux d'ombre et



de vide regardèrent la femme et le rictus de la mâchoire essaya de se transformer en sourire.

Ce que n'avaient pu faire les éléments, même déchainés dans les plus effroyables tempêtes, cette femme l'avait fait. Elle avait apporté, avec elle, un peu de cette lumière qui règne dans le mystérieux et lointain domaine de l'amour, et ce reflet très doux, très pénétrant, avait opéré le prodige.

L'amour avait été plus fort que la mort.

Si je voulais donner, à cette histoire, un attrait de vieille légende, il me serait facile de vous dire que je l'ai retrouvée dans un vieux bouquin poussiéreux datant de l'époque des manuscrits sur vélin, mais je préfère vous avouer, tout humblement, que

c'est une simple fantaisie de mon imagination. Cela, d'ailleurs, n'enlève rien à sa validité séculaire.

De tout temps, l'amour a été plus fort que tout au monde, et ceux-là même qui le nient ou, tout au moins, se vantent d'échapper à son influence, y cèdent plus d'une fois, même quand ils ne veulent pas se l'avouer.

C'est un bien et c'est un mal tout en même temps.

On a dit que l'amour donnait quelquefois de l'esprit aux imbéciles; c'est en juste compensation de ce que, le plus souvent, il rend bêtes les gens d'esprit, mais d'une bêtise qui a parfois son charme d'innocence ou de naïveté.

Il fait bien d'autres choses encore.

Si l'on pouvait écrire impartialement l'histoire du monde, et l'écrire avec les vraies causes de ses transformations successives, on retrouverait dix fois sur dix, c'est-à-dire toujours, l'amour au point de départ d'une grande action, héroïque ou malhonorable.

L'amour est loi universelle; on l'observe chez les insectes microscopiques, chez les fleurs et jusque dans le domaine infini des astres; l'homme n'est qu'un accident sur sa route.

Avec la fâcheuse vanité que nous avons de rapporter tout à nous, de nous croire des êtres modèles et, en quelque sorte, le centre ou plutôt des centres dans l'univers, nous avons tout doucement glissé dans cette erreur de nous croire seuls capables d'aimer. Or, à part quelques exceptions — heureusement! — je crois que l'homme est au contraire, surtout l'homme moderne, l'être qui aime le plus mal et parfois le plus bêtement.

Cela vous amuse, mesdemoiselles? Attention, vous savez qu'en style de chroniqueur, le mot "homme" n'est pas une figure simplement masculine, mais une figure de rhétorique et désigne toute l'humanité. L'homme, donc, les trois-quarts du temps ne sait pas aimer; ajoutons que pour la moitié de l'autre quart il s'y prend mal et nous pouvons en conclure, proportionnellement, que, pour les deux milliards d'êtres humains sur la terre, cela donne deux cent cinquante millions de bons réceptacles pour l'amour vrai.

Comme il faut retrancher les trop jeunes et les exclus majeurs, pour une raison ou pour une autre, cela ne laisse guère que cent millions d'individus, sur la terre, sachant reconnaître à l'amour sa véritable grandeur qui lui vient des lois éternelles. Ce n'est guère, direz-vous?

Je trouve que c'est immense, et consolant aussi. C'est peut-être même encore exagéré. Cent millions de vrais cœurs sur la terre, cette réalité n'est peut-être qu'un beau rêve mais il suffit tout de même à ensoleiller la bête de vie que nous rendons encore plus bête par notre maladresse à nous en servir.

Aimer, cela semble à la portée de tout le monde; on a tellement gaspillé le mot qu'on lui a enlevé toute sa valeur et, par un fâcheux retour des choses, ce mot, tel que nous l'avons rapetissé, se venge à sa manière sur le cœur humain en le réduisant à ses proportions. Les serments "d'éternel" amour ne coûtent pas cher aujourd'hui; on les achète au bazar du premier désir venu mais le cadeau qu'on en fait n'a que sa valeur de pacotille. On aime une jolie fille, aujourd'hui, un peu comme un bibelot; de son côté, quand elle parle du cœur d'un homme, elle pense à la place de son portefeuille. Regardez autour de vous et comptez; vous me direz ensuite si les proportions que je vous donne plus haut sont exactes.

Ma foi, franchement, j'aime encore mieux le caractère de mon coureur des mers qui fut peut-être un peu pirate dans sa vie. Il n'eut sans doute pas le temps de penser à l'amour de son vivant, mais ses os tressaillèrent à son contact sur le pont de l'épave abandonnée.

Et j'en conclus que le véritable amour est quelque chose d'infiniment supérieur à la misérable carcasse humaine, même très enjolivée par le fard ou bien dorée par la richesse.

H. de Verneuil

Les Publications Poirier, Beausette & Cie, Limitée

MEMBRES DE L'A. B. C.

975, RUE DE BULLION, MONTRÉAL, CANADA

Tél.: LAnCaster 5819 — 6002

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

CANADA		Etats-Un's et Europe	
Un an	\$3.50	Un an	\$5.00
Six mois	2.00	Six mois	2.50
Trois mois	1.00	Trois mois	1.25

Heures de bureau: 9 h. a.m. à 5 h. p.m.

Le samedi, 9 h. a.m. à midi.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant leur expédition.



EN PLAISANTANT, GÉRARD S'ÉTAIT TARGUÉ DE TALENTS CULINAIRES ACQUIS AU COURS DE SES VOYAGES.

ILLUSTRATIONS DE LUCÉ

L'HÉRITAGE

Par PONTSEVREZ

DÉSOLÉ, en vérité très désolé, mon cher monsieur Ladurel, pas un papier qui ait échappé à nos investigations, à notre examen : il n'y a pas de testament !

Le regret exprimé par maître Capy ne ressemblait pas à une banale et conventionnelle politesse ; l'altération de sa physionomie révélait une profonde contrariété, et ce fut M. Ladurel, l'homme à qui l'héritage échappait, qui, opposant plus de constance d'âme à ce désappointement, dut reconforter le notaire.

— Ce n'est pas mort d'homme, fit-il d'un ton sage et doux ; nous ne sommes pas aussi riches que nous l'avions espéré, — ou plutôt supposé, car je n'ai jamais admis que l'on comptât pour marcher sur les souliers d'un mort, — mais nous ne sommes pas plus pauvres.

— Ah ! vous avez de la philosophie, vous ! s'écria M. Capy. Cinq cent soixante-quinze mille francs qui vous passent sous le nez, assez pour y accrocher leur odeur et sans qu'une parcelle en tombe en vos mains ! Et quand ce bien devait vous revenir ! car il n'y a pas à douter : l'intention de Gobart était patente, manifeste ; dix fois, il m'a déclaré : " Je dois à mon cousin Ladurel d'avoir fait ma fortune ; c'est lui qui jadis m'a prêté les premiers fonds ; c'est lui qui plus tard m'a rendu l'existence profitable en m'offrant l'hospitalité amicale de son logis familial, après la mort de ma chère femme. Les enfants m'ont accueilli, charmé, consolé. D'héritier naturel plus proche, il ne me reste qu'un

neveu, un chenapan que je n'ai jamais vu ni voulu voir ; il a tué du chagrin de sa conduite débauchée son père et sa mère. Donc, Capy me disait-il, tout m'ordonne d'instituer mes héritiers et légataires universels le fils et la fille de mon vieux Ladurel, l'ami fidèle de toute ma vie. " Voilà ce qu'il m'a répété dix fois en ces dernières années.

— Oui, je le sais, il me l'a dit aussi, mais seulement il y a quelques mois. Il le disait de bonne foi, mais il n'a pas fait l'acte.

— Ah ! la sottise, mon cher monsieur Ladurel, la sottise perpétuelle des gens qui tardent à rédiger de façon authentique leurs suprêmes volontés ! Demain, demain, dit-on. Et puis, crac, dans la nuit, l'asthme vous étouffe ou l'apoplexie vous foudroie, et le lendemain on vous trouve mort *intestat*, et votre bien s'en va juste où vous ne vouliez pas ; c'est ce qui est arrivé à ce pauvre Gobart. Et voilà, contre ses intentions, toute sa fortune dévolue précisément à l'être qu'il estimait le moins, celui à qui moins qu'à personne il ne voulait attribuer même un louis, de crainte que cet indigne n'en fit un malhonnête usage. C'est révoltant.

— Ne nous révoltons pas, maître Capy, répliqua M. Ladurel avec une souriante gravité. Nous ne gagnons rien à nous révolter contre l'irréparable, et nous y perdons tout à la fois de la puissance et de l'honneur, de la force physique et de la force

morale : c'est brûler sa vie et mettre en cendres sa dignité. Certainement la déviation de cet héritage promis va causer à mes enfants une assez chagrinante déception. Mais qui sait ? peut-être est-ce pour leur bien ? Il est un ordre assuré des événements.

— Ah ! je vous admire, sérieusement, je vous admire ! seulement, ce me semble, vous devenez fataliste !

— Que non pas ! Je crois à un arrangement providentiel des affaires de ce monde. La fatalité ne tient compte d'aucune valeur morale ; le fatalisme nie la moralité ! Moi, j'affirme qu'il n'est pas indifférent à vivre bien ou mal, et je crois à l'intervention de la Providence pour la dispensation des choses temporelles : elle attribue à chacun selon ce qu'il vaut l'avantage ou le désavantage apparent qui servira le mieux à son perfectionnement ou à son amendement.

— Monsieur Ladurel, soit dit sans vous railler, vous auriez dû vous faire prédicateur.

M. Capy croyait décocher une malice à ce bon M. Ladurel ; c'est l'autre qui le fit camus en répliquant le plus sérieusement du monde.

— J'y avais songé !

— Ah ! bien ah bien !... Et vous y avez renoncé ?

— Oui, parce que je n'étais pas certain d'acquiescer pour moi-même assez de raison et de foi pour être capable d'en communiquer aux autres.

— La conclusion de tout cela est que les cent soixante-quinze mille francs s'en vont trouver Gobart neveu ; il en fera une fricassée comme de tout le bien qu'il a reçu de ses parents, et c'est de la graine de scandale que l'oncle imprévoyant a semée d'au delà du tombeau. Ah ! si c'est ainsi que vous constatez l'intervention de la Providence !

— Attendons, Capy, attendons. Les yeux de l'homme voient beaucoup de choses, mais jamais assez pour que sur leur rapport il juge l'avenir.

L'ÂME de Mme Ladurel contenait moins de stoïcisme, et bien qu'elle fût plus abondante en dévotion extérieure, moins de foi et moins d'espérance. Elle supporta la déconvenue puisqu'il n'était pas de moyen de ne la supporter point, mais en criant, en pleurant, en gémissant.

Le bon M. Ladurel n'avait pas plutôt émis la moitié d'une maxime de résignation, qu'elle lui coupait le verbe par une violente apostrophe.

— Ah ! il te sied bien vraiment de poser au philosophe quand tes enfants sont ruinés.

— Oh ! ruinés, voyons, tu exagères !

— Si, ruinés !

— Ce n'était qu'un bien en espérance.

— Et il ne subsiste plus d'espoir de le posséder ; donc c'est une ruine !

— Enfin, ils auront toujours ce qu'ils devaient tenir de nous, le seul héritage naturel sur lequel ils aient raisonnablement compté !

— Ah ? parlons-en ! Trente-cinq mille francs de dot par le temps qui court !

— C'est mieux que rien. Et après nous ils se partageront une centaine de mille francs.

— Une belle affaire vraiment ! Tu ne vois donc pas la réalité. Cet héritage évaporé, c'est le mariage de Suzanne manqué.

M. Ladurel pâlit ; l'idée d'un chagrin, d'une humiliation infligée à sa fille le troubla, lui que n'avait pas ému la perte d'une grosse fortune.

— Tu crois que Frédéric Crozal se désistara de sa demande ?

— Dès qu'il saura que cet imbécile de Gobart n'a pas fait de testament, ce n'est pas douteux... Non, ce Gobart, un homme que cinq années durant nous avons hébergé, soigné.

— Nous l'avons fait par amitié désintéressée, sans l'intention d'attirer son héritage... Donc...

— Mais il le promettait ! il nous a dupés !

— Oh oh ! il a été surpris par la mort, le pauvre ami !

— Naïf, va !... Et notre Léon, crois-tu que cela va simplifier sa position, un garçon qu'on ne peut décider vers aucune carrière.

— Ah ! lui, c'est bien différent, il a trop spéculé sur l'éventualité de cet héritage ; par avance, il en fut gâté ; s'il sent enfin la nécessité de gagner son pain et de mettre fin à son oisiveté démoralisante, je bénirai le ciel de lui avoir arraché la fortune attendue !

— Oh ! tu es un bon père, toi, à ta façon !

Toute la puissance d'ironie dont disposait l'esprit irritable de Mme Ladurel se concentra dans cette riposte. Son époux ne s'en blessa point, l'indulgence était l'essence de sa discipline morale, et c'est dans cette constante bienveillance qu'il puisait le calme souverain, et par suite la lucidité de son jugement ; son amour-propre ne s'y mêlait jamais.

— Le mariage de Suzanne, reprit-il, est chose grave : ce jeune homme lui plaît et nous plaît, et par son éducation et par sa situation. Si cependant son caractère se révélait inférieur à l'opinion que nous avons conçue, et que la diminution des espérances pécuniaires de notre fille le décidât à se retirer, il ne serait pas un personnage bien regrettable.

Mme Ladurel allait lancer une torpille d'éloquence ; d'un geste d'apaisement son mari obtint un délai.

— Plus grave encore m'apparaît la question du mariage de Léon. Ce mariage honteux qu'il rêve avec une femme déconsidérée — je ne veux pas, par égard pour tes oreilles d'honnête femme, employer un terme plus expressif. Qui ne sait la bassesse de son caractère, pire encore que la bassesse de son extraction et la pauvreté de son esprit cent fois plus répugnante que sa mauvaise éducation ? Comment était-elle devenue la femme de ce malheureux caissier de la Banque ? par un artifice emprunté au *Mariage forcé*. Et comment était-elle devenue veuve ? En le réduisant au désespoir après l'avoir amené à commettre des détournements et des faux. C'est lui qui fut condamné ; mais la culpabilité la plus grande, c'est à elle qu'il est juste de la faire remonter, bien qu'il n'y ait pas eu au sens légal complicité matérielle. Et voilà ce que notre fils, empoisonné par le charme de la beauté

physique, et emporté par je ne sais quelle vaine ridicule manie du relèvement moral, voilà ce qu'il veut nous donner pour bru, pour sœur à sa sœur. Et je redoute que la négligence de Gobart, par l'omission d'un testament, ne nous procure ces deux effets contraires de rompre le mariage convenable de Suzanne, et de conclure l'union déshonnête de Léon.

Cette réflexion était un peu compliquée pour l'intelligence assez simple de Mme Ladurel : son intuition ne dépassait pas le réel immédiat ; à son interrogation muette, M. Ladurel fournit cette explication :

— Ne le sais-tu pas ? Gobart, instruit des intentions matrimoniales de Léon, lui avait parlé de façon catégorique : " Je te lègue la moitié de ma fortune, sous la condition expresse que tu ne te marieras qu'avec le consentement de ton père et de ta mère. Si non, le legs est révoqué. " L'intérêt de Léon, l'intérêt de cette femme odieuse était donc qu'il ne l'épousât point de notre vivant. La honte

nous en était épargnée, et il n'était pas déraisonnable d'espérer qu'avec le temps cette funeste passion s'épuisera. Maintenant quelle barrière à son fol et malpropre dessein ? Il n'y a plus rien à ménager, puisque depuis longtemps il ne ménage ni notre amour, ni notre autorité, ni la dignité commune de la famille.

Un profond soupir, Mme Ladurel ne trouva pas d'autre réponse. Elle était bonne mère au sens vulgaire, c'est-à-dire dévouée à ses enfants. Un dévouement aveugle, entachée d'un amour étroit, instinctivement ennemie de tout ce qui, choses ou gens, dérangeait ou seulement menaçait son bonheur conçu à sa manière. Feu Gobart, dans son esprit, se déformait en un monstre horrible. Il avait semé ses vaines promesses de testament comme une graine de malheur pour les enfants Ladurel.

— Attendons les événements, conclut le père, et ne nous agitions pas à l'avance. Une intelligence plus sûre que la nôtre mène les choses et les âmes.

(Lire la suite page 38)



" INUTILE QUE JE LA LISE, PAPA, FIT-ELLE BRAVE ET FIÈRE, C'EST DE M. CROZAL. "



LES DEUX RIVAUX

JAMAIS je ne pourrai me décider à choisir entre Jacques Lefleuve et Jean Larivière. Quand je regarde Jacques qui est brun, je préfère Jean qui est blond, et quand mes yeux s'arrêtent sur Jean, il me semble que les bruns ont plus d'attrait...

— Voyons, ma petite amie, tout ce que vous dites là est de la folie. Votre cœur est plus en jeu que vos yeux. Ces deux prétendants ont leur caractère. Lequel préférez-vous ?

— Vous avez raison de la gronder, chère amie, son père et moi, nous ne cessons de lui faire la morale. Cette comédie devient grotesque ! Voici trois mois que nous traînons à notre suite ces deux jeunes gens...

— Vous en parlez à votre aise ! riposta la jeune fille en cause. Je vous assure que je ne puis discerner le plus petit penchant pour l'un ou l'autre. Je les aime également, négativement, si je puis dire.

— C'est inouï ! interrompit la mère.

— C'est immoral ! renchérit l'amie. Quelle réponse vais-je donner ?

— Eh bien ! chère madame, vous qui savez si bien trancher, dites-moi un peu quel est le candidat que vous choisiriez... Jacques ou Jean ?

— Je ne puis me substituer ainsi à vous...

— Vous voyez que vous hésitez aussi.

Martine Rular riait triomphante, et elle poursuivit :

— Il est fort délicat de choisir un mari. A mon avis, il faut que l'on soit averti par un choc intérieur qui vous renseigne.

— Ce discours est fort bien, mais je ne puis aller dire à mes candidats : Martine n'a pas senti le choc...

— Mais pardon, chère madame, vous pouvez parfaitement le leur dire...

— Ils sont si bien, soupira la mère, si riches, si charmants !

— Mais, maman, je ne pourrais quand même pas épouser les deux... Attendons encore un peu, une quinzaine de jours, puis je vous donnerai une ré-

ponse nette. Il y a encore deux ou trois thés dansants. Nous aviserons ensuite.

Un baiser à la mère, un autre à l'amie et Martine laissa les dames se débrouiller.

— Elle a raison, soupira l'amie, le choix est difficile...

Pendant que ces dames devisaient, Martine se rendait dans sa chambre, pour se préparer en vue d'un cours de danse.

Elle avait vingt ans et sa fraîche beauté de blonde était fort remarquée.

Dans son joli "studio", elle trouva sa nourrice qui s'occupait à poser des rideaux.

— Ah ! ma nounou, que dirais-tu s'il te fallait choisir entre Jacques et Jean !

— Ah ! ma perle, je ne me fatiguerais pas à chercher. Si l'un ne me plaisait pas plus que l'autre, je les laisserais de côté pour penser à un troisième...

— Eh ! tu as une idée précieuse, mais il s'agit de découvrir ce phénix en quinze jours.



ILLUSTRATION DE JACQUES BECHARD

"MÈRE, JE TE PRÉSENTE
CELUI QUI SERA MON FIAN-
CÉ, SI VOUS LE VOULEZ
BIEN, PÈRE ET TOI..."

Elle rougit d'émotion et de plaisir.

Il s'approcha vivement d'elle et demanda :

— Vous allez bien, mademoiselle ? Vous n'avez eu aucune suite consécutive à ma maladie ?

— Aucune, monsieur, riposta-t-elle en souriant.

Ce jeune homme se contenta de regarder danser et Martine l'imita. En revanche, elle eut une longue conversation avec ce nouveau venu dans sa vie. Elle apprit qu'il s'appelait Roger Ladire et qu'il était ingénieur constructeur d'automobiles. Il la questionna sur sa vie et elle se raconta simplement.

Le soir, quand elle rentra chez elle, de jolies choses chantaient dans son cœur. Jacques et Jean étaient loin de sa pensée.

Elle voyait clairement que le destin s'accomplissait et elle admira la sagesse des événements.

Elle revit Roger Ladire. Avant de l'autoriser à faire une visite dans sa famille, elle voulut savoir au juste ce qu'il était, et Nounou, fine et rusée, alla aux renseignements.

— Sa concierge en dit beaucoup de bien, ma perle ; il a une sœur mariée. Lui, il vit avec ses parents et ses affaires sont en bonne voie. Sa famille a de la fortune et on les aime dans le quartier.

Martine était enchantée et quand elle revit Roger, qui était devenu un assidu du cours de danse, elle fut plus charmante encore.

Il osa demander :

— Puis-je me permettre de me présenter chez vous, mademoiselle ?

— Oui, monsieur. Venez mardi à cinq heures.

Un serrement de mains, deux doux regards échangés, et l'avenir se trouva dessiné dans deux cœurs.

Nouvelle, par MARTHE FIEL

— Ah ! ma petite beauté, quand on est tournée comme vous, ce n'est pas impossible...

— Tu es flatteuse, nounou... En attendant cet oiseau bleu, je vais aller danser...

Dans la rue, Martine, en se hâtant, se disait :

— Elle a raison, nounou, il faudrait en dénicher un troisième, c'est ce qu'il y aurait de mieux... Mais attention ! il s'agit de traverser... On peut ? allons...

Martine traversa. Elle se gara d'une auto, puis d'une autre, mais ne vit pas une troisième qui la frôla. Elle eut un recul, un faux pas et elle tomba. Le chauffeur s'arrêta et descendit précipitamment, alors qu'elle se relevait en riant.

— Ce n'est rien du tout, monsieur.

— Que je suis désolé !

— Mais non, c'est de ma faute... J'ai été trop indécise, mais il y a des jours comme cela... j'aurais dû aller de l'avant...

— Permettez-moi de vous reconduire...

— Merci bien, monsieur, j'allais à deux pas, je n'ai nul mal...

Un attroupement s'était formé, mais il se dispersa bientôt, les badauds s'apercevant qu'il n'y avait rien de grave, Martine resta seule en face de celui qui lui parlait.

C'était un jeune homme paraissant âgé d'une trentaine d'années.

Instantanément, Martine le trouva très bien. Elle dit, gracieuse :

— Vous constatez, monsieur, que je n'ai rien du tout et que je ne manquerai pas le cours de danse où je me rendais, là, en face...

— Vous m'en voyez bien soulagé, mademoiselle, mais croyez encore à tous mes regrets...

Il n'insista plus, salua la jeune fille et remonta dans son auto.

Martine songeait ; c'est dommage que je n'aie pu savoir son nom... Il m'agréait...

La jeune fille ne raconta pas cet incident à sa famille. Comme elle ne ressentait aucun mal, elle jugea qu'il était parfaitement inutile de l'inquiéter.

Le lendemain, elle retourna au cours de danse et qui aperçut-elle en entrant ? Son inconnu de la veille.

— Alors, ma petite amie, puisque vous me convoquez les quinze jours révolus, c'est que votre réponse est prête ?

— Enfin, on va savoir... dit Mme Rular.

— Comment ! vous ne savez rien encore ! Qu'elle est mystérieuse, cette jolie...

— Les jeunes filles sont ainsi aujourd'hui, elles bâtissent leurs plans en silence.

— Dame, avança Martine, cela nous regarde un peu.

Martine évoluait dans le salon, préparant les tasses à thé. Elle était vêtue d'une toilette ravissante couleur écaillé. Elle était en beauté et l'amie de sa mère en fit la remarque.

— Alors, maintenant, pour qui cette main si convoitée ?

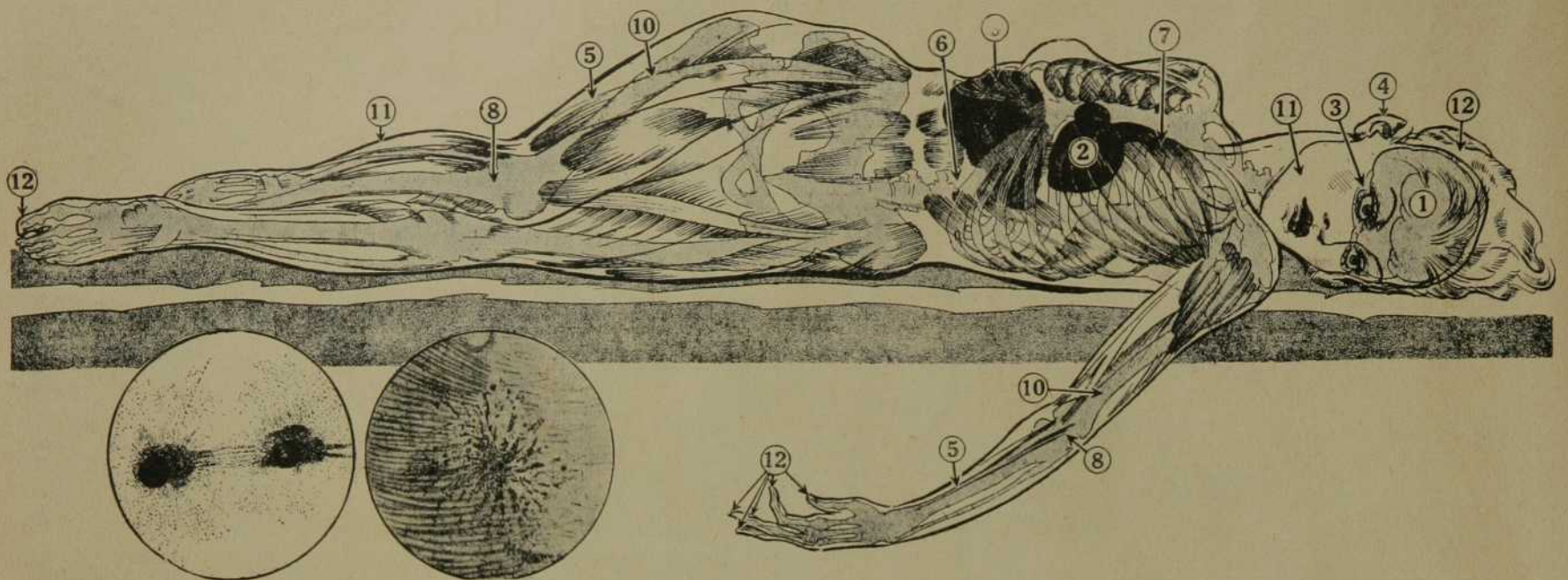
Martine ne répondit pas tout de suite. Elle écoutait la sonnerie de l'entrée qui venait de retentir. Des pas, une voix, et la jeune fille répondit :

— Ma maman?... pour celui qui va entrer...

La porte du salon s'ouvrit et Roger Ladire parut. Interloquée, Mme Rular entendit :

— Mère, je te présente celui qui sera mon fiancé, si vous le voulez bien, père et toi...

M. F.



COMMENT ON ENTRE DANS L'AU DELÀ

Chronique biologique
par Louis Roland

SI est un problème angoissant pour l'être humain, c'est bien celui de la mort. Mettant ici de côté toute question doctrinale ou dogmatique, je n'envisagerai ce problème que du point de vue purement biologique ; c'est-à-dire que je tâcherai, d'après les plus récentes expériences et observations scientifiques, d'établir comment la vie abandonne graduellement le corps ; en bref, comment l'on meurt.

Le sujet n'est assurément point folâtre, mais il est néanmoins extrêmement intéressant pour tout le monde, à tel point même, que chacun se demande plus d'une fois comment la chose lui arrivera, tout en s'efforçant de n'y penser jamais.

Telle est l'inconséquence humaine ; on se sait à la merci d'un banal accident, d'une maladie imprévue, d'une guerre peut-être ou même d'une révolution ; on a cent manières aussi certaines l'une que l'autre de franchir la porte d'entrée dans l'au-delà, mais on voit cela toujours très loin, dans le vague, et l'on a parfois l'étonnant espoir invoué qu'on finira par échapper à la loi commune et que la mort nous oubliera.

Les hommes agissent, du moins, à peu près tous, comme s'ils avaient cet espoir. Après tout, sans cette insouciance, la vie déjà si bête ne serait même pas tolérable.

Chose admirable ; on n'y pense pas mais on en parle très volontiers ; on va jusqu'à traiter la chose en plaisanterie et l'on arrive, en fin de compte, à en extraire cette consolation qui en vaut bien une autre : tout le monde y passe, même le plus riche ou le plus malin. Je crois même, à ce sujet, qu'il est bien moins embêtant de claquer, pour un pauvre bougre qui a tiré le diable par la queue pendant toute sa vie, que pour un gros pansu tout cousu d'or et qui a pu acheter tous les plaisirs avec, souvent, pas mal de consciences.

On peut étonner sans doute pas mal de personnes en leur disant qu'il n'y a pas de mort subite et qu'il ne peut pas y en avoir, à moins de circonstances absolument incontestable, serait celui d'une personne tombant dans un brasier assez violent qui la volatiliserait instantanément.

Comment cela se fait-il ? Tout simplement parce que nous mourons " en détail ", et que ce n'est que les uns après les autres que les divers organes du corps perdent leur existence propre.

Je n'en excepte même pas l'homme que l'on exécute à la façon d'une volaille en lui coupant la tête ; il est assurément dans une situation fâcheuse ne laissant aucun espoir de guérison, mais on serait dans l'erreur en croyant que la mort a fait son œuvre en même temps que le couperet du bourreau.

Croyez-moi ou non, mais il en a encore pour une bonne semaine avant d'être mort tout à fait. Je vous le prouverai tout à l'heure.

A ce compte, me direz-vous avec un peu d'effroi, il y a encore de la vie dans la plupart des gens qu'on enterre ? Non pas la plupart du temps, mais probablement toutes ; seulement, comme elles ne peuvent pas en avoir conscience, il n'y a aucune raison de s'alarmer.

La vie ne nous quitte pas d'un seul coup ; elle abandonne une partie du corps, puis une autre et ainsi de suite jusqu'à disparition complète. Le tout demande naturellement des délais variés.

Les travaux de nombreux biologistes parmi lesquels ceux, tout récents, d'Albert S. Hyman, directeur de la Fondation Witkin pour l'étude et le traitement des maladies du cœur, ont permis de fixer ces délais d'une manière générale.

Dès que le cœur cesse de battre, les muscles de cette organe sont envahis par la mort, mais graduellement, en quatre périodes successives qui peuvent durer un total de vingt minutes.

La première est d'une minute et demie, au cours de laquelle il peut être possible de redonner au cœur l'énergie qui lui fait défaut et de jeter, en quelque sorte, la mort à la porte.

Dans la seconde phase, c'est plus grave, on y arrive encore, mais avec plus de difficulté ; dans la troisième, les chances sont minimales, cependant elles ne sont pas nulles. Après la quatrième, toutefois, il n'y a plus rien à faire, le cœur est bien mort tout entier aucune puissance au monde ne lui rendra maintenant son mouvement régulier.

Il serait d'ailleurs un peu tard car, dans l'intervalle, le cerveau a perdu toute parcelle de vie ; dix

minutes après la première cessation de battre du cœur, c'était la fin pour lui.

Viennent ensuite les yeux qui conservent encore, non plus la faculté de voir il faudrait, pour cela, que le cerveau joue toujours son rôle, mais de la vie dans les cellules dont ils sont composés. Cela dure vingt minutes pour eux, mais la chose n'est pas entièrement prouvée.

Les cellules des oreilles ont la vie plus résistante, elles la gardent pendant une heure environ ; les cellules des muscles des bras et des jambes vivent encore quatre heures après la mort du cœur, et celles des organes internes durent en moyenne dix heures.

Les globules rouges du sang, même quand le sang est formé en caillots, vivent encore pendant dix-huit heures ; dans les cartilages et jointures, la vie parasite pendant vingt-quatre heures, et l'on croit que les cellules du foie ont une durée double, soit deux jours.

Les os ne " meurent " qu'au bout de trois jours et la peau — qui l'aurait cru — va jusqu'à cinq jours. Enfin, les cellules qui nourrissent les cheveux et les ongles ne cessent leur activité qu'au bout d'une moyenne de sept jours. Toute vie est alors éteinte.

Toute ? pas encore.

Cette fois, cependant, nous pénétrons dans un domaine qui sera probablement riche un jour en surprises.

Des savants, et pas des moindres, on trouve jusque dans des momies vieilles de quatre mille ans, ce qu'ils appellent des " enzymes ", parcelles très ténues de matière encore vivante et dont le rôle serait de transformer ce que nous absorbons en énergie. Quelques-uns de ces savants prétendent même que ces " enzymes " sont doués de vie permanente et que la mort ne peut rien contre eux.

Il y a, on le comprend, une dissemblance totale entre l'état cataleptique, la léthargie ou encore ce qu'on appelle la vie latente et la mort graduelle, telle que je viens de l'expliquer.

Dans les cas de léthargie, les personnes peuvent se " réveiller " d'elles-mêmes, dans ceux de mort

DANS LA GRAVURE DE LA PREMIÈRE PAGE, LES CHIFFRES INDICENT LES DEGRÉS DE RAPIDITÉ AVEC LESQUELS LA MORT AGIT SUR LE CORPS HUMAIN. ON VOIT QUE C'EST LE CERVEAU QUI MEURT LE PREMIER TANDIS QUE LES CHEVEUX ET LES ONGLES SONT AU DOUZIÈME RANG AVEC LE MAXIMUM DE TEMPS COMME SURVIE.

DANS LE CERCLE DE GAUCHE, UNE CELLULE VIVANTE DU CORPS HUMAIN, ET QUI A DONNÉ NAISSANCE À UNE AUTRE CELLULE. DANS CELUI DE DROITE, UN FRAGMENT D'OS QUE L'ON A PU CONSERVER "VIVANT" ET QU'IL EST POSSIBLE DE TRANSPLANTER SUR UN AUTRE OS POUR L'Y GREFFER.



graduelle il faut une intervention chirurgicale ou autre pendant un délai toujours très limité.

Dans le premier cas, il y a simplement état de siège; dans le deuxième, l'ennemi a déjà pénétré dans la place et il faut l'en déloger.

Une question se pose tout naturellement: une personne peut-elle avoir conscience pleine et entière de cet envahissement de la mort? A cela on peut répondre carrément: "Non" car, une fois le cerveau mis hors de cause, il est absolument impossible au patient de se rendre compte de ce qui se passe dans ses organes. Que l'on soit donc rassuré au sujet des "enterrés vivants".

A moins, bien entendu, qu'ils l'aient été en état de léthargie ou mort apparente, et la chose a, malheureusement, arrivé plus d'une fois; surtout en temps d'épidémies violentes.

Ce sont, on vient de le voir, les cheveux qui meurent les derniers; quand, bien entendu, ils ne sont pas partis les premiers, et du temps de notre existence. On cite, en effet, des cas fréquents d'observation en ce sens et l'on a constaté plus d'une fois que la barbe avait poussé d'une manière apparente chez des personnes décédées.

Le cas probablement unique au monde et certes fort curieux de pousse de chevelure après la mort, est celui qu'on observa sur la personne d'Elizabeth Siddall, épouse de Gabriel Rossetti, poète qui vivait au quatorzième siècle.

Elizabeth était fort joli et son mari l'aimait follement; son amour lui inspira de touchantes poésies, mais ce bonheur dura peu. Au bout de deux années, Elizabeth mourut et le chagrin du poète fut immense. Rossetti n'eut plus de goût à rien, il abandonna ses travaux poétiques et il fit placer tous les manuscrits de ses poèmes dans le cercueil de sa compagne adorée.

Plus de sept années se passèrent ainsi; le poète était toujours inconsolable, mais il écoutait volontiers maintenant les conseils de ses amis qui lui demandaient de reprendre ses précieux manuscrits. Il s'y décida enfin et, sans doute, le désir de revoir encore une fois la morte ou le peu qui en restait ne fut pas étranger à cette détermination.

Une surprise extraordinaire attendait les témoins de cette scène. Les cheveux de la morte avaient poussé pendant un temps qu'il ne fut pas possible de connaître mais qui fut certainement très long car ils étaient d'une ampleur démesurée. La chevelure, d'un roux fauve, était devenue extrêmement abondante, elle recouvrait tous les manuscrits et s'échappait par des fissures qui s'étaient faites dans les parois du cercueil.

La vie des cellules nutritives de ces cheveux s'était donc maintenue pendant des mois encore, peut-être même des années.

Nous voici donc loin du "dernier soupir" que l'on a cru, pendant longtemps, marquer le départ définitif et total de la vie chez l'être humain. Notre corps serait comparable, en quelque sorte, à ce que nous appelons une maison à appartements et

L'ÉTRANGE PROBLÈME DE LA MORT SUCCESSIVE A CONDUIT À DES EXPÉRIENCES ÉTONNANTES; C'EST AINSI QUE LE DR. ROBERT E. CORNICK, DE L'INSTITUT EXPÉRIIMENTAL DE BIOLOGIE DE CALIFORNIE, A PU "RESSUSCITER" UN CHIEN RÉELLEMENT MORT ET QUI SE PORTE AUJOURD'HUI À MERVEILLE. ON VOIT ICI LE DOCTEUR PROCÉDANT À SES EXPÉRIENCES.



ELIZABETH ROSSETTI DONT LA CHEVELURE DEVINT UN GRAND SUJET D'ÉTONNEMENT APRÈS SA MORT; CETTE GRAVURE EST LA REPRODUCTION D'UNE PEINTURE D'ELLE QUE FIT SON MARI, GABRIEL ROSSETTI, ARTISTE ET POÈTE.

dont les locataires s'en iraient les uns après les autres. C'est un composé d'une immense quantité de cellules dont chacune a sa vie propre; il en disparaît et il s'en reforme continuellement, et l'on peut donc dire que la mort fait son travail en nous sans arrêt.

Avant d'en avoir la certitude scientifique on le sentait déjà, on l'exprimait en paroles auxquelles on avait donné de la précision sans le vouloir; ce qu'on appelle l'usure du temps ne signifie pas autre chose.

Ce continuel renouvellement de cellules assure leur remplacement total environ tous les sept ans dans le corps entier, et c'est une fort bonne chose; c'est ce qui nous permet la guérison de bien des maux alors que les nouvelles cellules peuvent prendre l'avantage sur celles qui sont en défectueux état.

Comme nous avons ainsi un corps tout neuf tous les sept ans, il semble que les maladies dites incurables, non plus que la vieillesse ne devraient exister. Théoriquement c'est possible, mais pratiquement ce ne l'est plus. On peut comparer les cellules du corps humain à la population d'une ville ou même de tout un pays. Quand l'élément sain domine tout va bien,

et il est possible de le faire dominer grâce à des sages mesures d'hygiène. Il est cependant impossible, même dans la ville ou dans le pays le mieux tenu, de n'avoir en totalité que des éléments parfaitement sains; il y a donc, par conséquent, toujours danger de contagion et d'épidémie.

Pour le corps humain, ce danger est encore plus grand que pour un pays. Nombre de microbes échappent aux moyens de destruction que l'on peut employer contre eux et il n'y a pas d'individu réellement sain jusqu'à la dernière de ces cellules. La maladie et la décrépitude ne sont donc qu'une affaire de contagion d'une part et de résistance de l'autre.

L'effort de résistance est sans doute dans un état d'infériorité voulu par la nature; d'autre part, l'homme favorise la contagion par ses multiples imprudences ou excès ou même encore sans le vouloir. C'est pour cela qu'on a pu dire, avec assez de raison, que l'homme ne meurt pas mais qu'il se tue lui-même lentement.

Il faut encore bien croire que cela ne lui suffit pas, puisqu'il invente continuellement des machines à se tuer en masse.



"TU NE M'EMBRASSES PAS CE MATIN ?" DEMANDA-T-ELLE AVEC UN ACCENT DE GENTILLE GRONDERIE.

LA MAUVAISE ROUTE

LA BOUSCULADE des départs entraînait dans son tourbillon tous les voyageurs qui se hâtaient vers les différents quais de cette gare de Lyon, la vraie gare pour les destinations lointaines. Celui qui ne part, après tout, que pour Auxerre ou Sens, peut se figurer quelques minutes, tant qu'il reste encore dans le grand hall qui précède l'accès aux quais, qu'il poussera jusqu'en Orient.

Il était neuf heures du soir. Oui, vraiment, c'est la plus belle heure pour un long voyage à travers la nuit.

Le bruit infernal des "diables" électriques emplissait les voûtes comme un tonnerre. Et ces petits trains sans rails, bondés de bagages et qui rageusement sonnaient pour annoncer leur passage, semblaient une curieuse dérision, un jouet, une caricature de la grande sœur locomotive qui halète d'impatience à côté.

— Attention, Jeanne ! Paul ! Où es-tu ? Dépêche-toi !...

Tous ces cris se mêlaient aux exclamations italiennes de ceux qui allaient rejoindre leur patrie, rythmés par le pas lourd des Suisses qui se préparaient à regagner la leur.

La foule longeait maintenant les voies au but moins lointain qui ne sortent pas de France.

— "Grands départs", c'est au bout et à gauche, renseignait un employé à casquette réglementaire.

— Tu sais, mon chéri, murmura une jeune femme au bras de l'homme qui la regarde avec douceur, tu sais qu'il s'agit pour moi d'une vraie marche triomphale ? Enfin nous partons, toi et moi, nous

deux ! Je commençais à ne plus y croire à ces fameuses vacances.

Un enfant perdu dans le remous se mit à pleurer. Une grosse dame, les bras chargés de colis, invoquait on ne sait trop qui, on ne sait trop où...

Mais ils sont au diable, ces quais des grands départs !

— Petite chérie, répondit l'homme, tu sais bien que si je suis resté à Paris durant ces deux étés qui ont suivi notre mariage, c'est que la crise m'y forçait, et que toute absence un peu longue eût été une imprudence de ma part ; quant à mes déplacements... professionnels...

— Je sais, je sais, monsieur le grand brasseur d'affaires ! Mais ce soir, n'en parlons plus, je vous tiens pour moi toute seule et pour un mois si ce n'est deux ! Vive le lac ! Vive la montagne ! Au fait, comme c'est curieux, tu connais la Russie, la Chine, le Japon, une partie de l'Océanie, et tu n'es encore jamais allé en Suisse !

A présent, en noir sur blanc, s'inscrivent le long des lourds wagons, les noms magiques de Dijon-Lausanne-Milan-Venise-Trieste-Belgrade-Constantinople.

— Voiture numéro 5... numéro 5... Ah voilà.

Et dans le compartiment douillettement aménagé, Marie-Madeleine regardait son mari comme si elle venait de le découvrir et lui, amusé, la contemplait aussi, mais moins ingénument.

Chez la jeune femme, tout respirait la joie de la fuite avec l'être aimé, avec l'insaisissable qui consent enfin à se soumettre à son charmant caprice.

Ces vacances à Vevey représentaient la fin de toute contrainte dans son amour, le grand air vif de l'altitude, les excursions, la liberté totale dans ce qu'elle avait d'imprévu, de nouveau dans le décor et même dans l'esprit. C'était surtout la certitude que Maurice ne la quitterait plus pour quelque rendez-vous d'affaire, ou quelque conseil d'administration. Lorsqu'on lui demanderait : "Comment va M. Brasseur ?" elle pourrait répondre : "Mon mari ? mais il est ici !" et non plus : "Mais, très bien merci, je pense qu'il ne va pas tarder à rentrer", lorsque ce n'était pas : "Je n'ai plus de nouvelles depuis dix jours, il me faut attendre à présent le premier courrier du Havre ou de Rotterdam !"

Maurice Brasseur, lui, tandis que son regard enveloppait sa femme tout entière, songeait en même temps à tout ce qui la concernait, à tout ce qu'elle représentait aussi de sa propre existence. Habitude des affaires, peut-être, il ne pouvait envisager une éventualité quelconque, comme il ne savait regarder quelqu'un avec attention sans l'englober dans une série de circonstances, de projets ou de souvenirs, ou encore de possibles, et l'ensemble seulement représentait à son esprit "l'affaire", "sa situation", "une contrée", comme en ce moment : cette femme qu'il avait épousée voici plus de deux ans, qui lui souriait à cette seconde, dans ce train qui les emportait vers la Suisse, pour un mois, peut-être deux, dans un site inconnu ; enfin sa femme.

Comme ils étaient différents tous les deux ! Je ne sais quoi dans le regard de Maurice laissait deviner le goût de l'aventure, du risque. Oh !

mais, quand ce ne serait que la façon de mettre son chapeau, de prendre ses gants, la démarche, le port de la tête. Il suffit de peu de choses, d'un détail, à l'œil exercé. Et quel âge pouvait-il avoir ? Avait-il déjà trente-cinq ans ?

L'aspect de Marie-Madeleine trahissait pourtant une tournure d'esprit plus bourgeoise. Quelque chose de calme, mais aussi de plus profond que son mari. De quelques années plus jeune et bien qu'elle fût extérieurement plus en train que Maurice, elle gardait sans nul doute au fond de soi des possibilités de vie intérieure dont lui ne soupçonnait l'étendue.

Maurice Brasseur était plus immédiatement objectif ; Marie-Madeleine plus repliée sur soi-même. "Entêtée !" lui disait sa mère. Sensible eût été plus juste ; renfermée sitôt qu'il ne s'agissait plus de tendresse.

Mais voici que le train s'ébranle, si doucement, qu'on en est surpris. Il a l'air de partir incognito.

Dans leur compartiment, il y a juste une vieille Anglaise, au coin opposé, qui grignote du chocolat et ne se préoccupe guère du jeune couple.

Dans le regard de Marie-Madeleine, Maurice devine un tel élan vers lui qu'il lui murmure à l'oreille :

— Petite Madeleine chérie, il y a longtemps, bien longtemps, que je n'ai été heureux comme ce soir.

Et sur cette immensité de rails entrecroisés qui séparent longtemps Paris de la campagne, brillait pur dans le ciel le premier quartier de la lune.

Comme la fumée du cigare paraissait gêner la voyageuse anglaise, Maurice est allé continuer de fumer dans le couloir.

Les deux coudes appuyés sur la barre, presque contre la vitre, il regarde le monotone défilé du paysage nocturne. La lune éclaire à peine encore et seulement les lointains de plaine. Les arbres, les massifs, les haies voisines du ballast semblent des touffes ou des raies noires qui se détachent sur le fond bleuté.

Du compartiment, la tête légèrement penchée en arrière, Marie-Madeleine contemple son mari. Elle se sent heureuse. L'imperceptible balancement du wagon la berce.

"Elle est vraiment bien délicate, cette dame ! A-t-on idée d'être gênée par la fumée d'un cigare !" Il lui semble que Maurice est loin. Elle a beau constater sa présence toute proche, un sentiment de solitude l'envahit tout à coup :

— C'est ridicule, je sais bien, mais j'ai la sensation d'être partie toute seule, sans lui, une fois de plus !

Et comme elle se disposait à aller rejoindre son mari dans le couloir, voici qu'elle l'aperçoit se retourner sur sa droite, de sorte qu'elle le voit sourire, de profil, comme s'il venait de découvrir soudain quelque chose ou quelqu'un d'inattendu.

Une femme d'une quarantaine d'années environ s'approche, tendant la main, découvrant deux rangées de dents magnifiques. Un homme la suit qui peut avoir cinquante ou cinquante-cinq ans, sans chapeau, le visage glabre.

Marie-Madeleine ne connaît pas ces nouveaux venus ; d'anciens amis de son mari, sans doute. Mais comme la portière du wagon est fermée, la jeune femme ne peut entendre ce qu'ils disent. Si elle osait, elle se lèverait volontiers, mais n'aurait-elle pas l'air de vouloir surveiller Maurice ?

— Je ne crois pas que vous vous connaissiez, mon cher Brasseur, disait la femme en présentant l'un à l'autre, Maurice et son mari.

"M. Brasseur, M. Tisserand !

— Enchanté, monsieur !

A ce moment, Marie-Madeleine aperçut le regard de l'inconnue obliquer dans sa direction.

— Je sais que vous êtes marié à présent, continuait celle-ci, et voyez, j'en ai fait autant ! Nous sommes de vieux amis, Maurice Brasseur et moi, sourit-elle, en se tournant vers son mari. Nous nous rencontrions souvent aux dîners des Hortaux. Au fait, vous savez que cette bonne Mme Hortaux vous réclame ! Vous êtes un lâcheur, mon cher ami, ajouta-t-elle en regardant Maurice. Cette petite brouille ridicule que vous avez eue ensemble n'est donc pas encore complètement oubliée ? Notre amie vous en veut beaucoup en tout cas de ne pas lui avoir présenté votre jeune femme ! Ne serait-ce pas elle, par hasard, qui serait assise dans le wagon ?

— Décidément, rien ne vous échappe, chère madame et amie ! A mon tour de faire les présentations.

Et maintenant, assis tous les quatre dans le même compartiment, une longue conversation s'engage.

— Mais au fait, où allez-vous ?

— A Vevey, répondit Marie-Madeleine. J'ai enfin décidé Maurice à abandonner ses affaires.

— Nous aussi, reprit Mme Tisserand. C'est-à-dire que nous resterons quelques jours à Vevey, puis nous rayonnerons. Mon mari a de la famille à Lausanne, mais il préfère demeurer dans une pension de famille à Vevey ; nous avons l'habitude de nous y installer ! Je vous engage, vous savez, à en faire autant ; c'est infiniment plus agréable que l'hôtel.

— Nous avons déjà retenu une chambre dans un palace, chère amie, comme c'est dommage !

— Mais, mon cher, vous n'êtes pas marié avec ce palace, je suppose !

Là-dessus, M. Tisserand partit dans une longue dissertation sur la Suisse, les excursions sur le Léman, et les différentes excursions à tenter dans les environs.

Cet homme ne commençait à s'animer vraiment que lorsqu'il parlait promenades. C'était une nature froide au premier abord, mais qu'on devinait moins distante qu'elle n'aurait probablement voulu paraître. Bien qu'il n'eût pas parlé de sa situation, Marie-Madeleine eût volontiers pensé qu'il n'en avait pas. Il paraissait de ces personnes très riches qui ne songent guère qu'à certaines distractions précises, et demeurent parfaitement étrangères à tout ce qui pourrait les en distraire.

Au fond, bien que le couple ne lui fût nullement antipathique, elle lui en voulait vaguement d'être venu troubler leur solitude, et ce n'avait pas été sans satisfaction qu'elle avait vu Maurice ne pas répondre à la proposition de pension de famille de Mme Tisserand.

— Nous pourrions nous voir souvent, proclamait celle-ci. Mon mari qui adore la marche sera ravi de trouver un compagnon tel que vous, et moi, de mon côté (elle s'adressait à Marie-Madeleine), je ne

Notre Roman Complet

par

Xavier DALCOUR

ILLUSTRATION DE F. L. NICOLET

suis pas fâchée d'avoir fait votre connaissance, madame, car je ne vous cacherais pas que les premiers temps, c'est très très joli, les montagnes, mais à la longue, cela devient monotone ! Vous savez, je suis une citadine, moi ! J'aime les voyages, mais je ne raffole pas tellement des stations ! Vous êtes Parisienne ?

Elle parlait beaucoup.

Vers trois heures du matin, Tisserand était endormi, la bouche légèrement entr'ouverte. Maurice tombait de sommeil, mais n'arrivait pas à s'endormir.

Pauline Tisserand continuait à s'intéresser à tout. Et Marie-Madeleine ne pouvait s'empêcher d'admirer l'aisance de cette femme et cependant de sentir grandir en elle, je ne sais quel sentiment d'oppression. Comme elle était loin d'elle cette inconnue, remuante, trépidante, infatigable !

— Vous jouez au bridge ?

— Mais... un peu, mais je ne suis pas très forte, n'est-ce pas, Maurice ?

— Moi non plus, mais cela n'a pas d'importance, nous organiserons une table.

Le petit jour se levait sur les sapins embrumés du Jura. Un léger froid envahissait les voyageurs. Tisserand se retourna. L'Anglaise cherchait je ne sais quoi dans une mallette.

— Et nager ? savez-vous nager ?...

II

Comme il commençait à faire chaud, Tisserand décréta qu'il fallait partir en excursion sur les hauteurs.

— Mon pauvre ami, vous n'y pensez pas, repartit aussitôt Pauline, en reposant sur le petit guéridon de la terrasse sa tasse de café. D'abord, nous n'avons pas invité nos amis à déjeuner pour troubler leur

digestion, et ensuite il faut les gagner, vos fameuses hauteurs, et c'est un exercice peu rafraîchissant ! N'est-ce pas, ajouta-t-elle, en se tournant vers Marie-Madeleine, vous ne tenez pas surtout à vous fatiguer aujourd'hui ? Si vous voulez, départ après-demain à trois heures du matin ! Oui ?

— Mais certainement, chère amie, excellente idée, opina Maurice.

— Vous devez connaître le nom de chaque montagne, monsieur ? demanda bien imprudemment Marie-Madeleine à Tisserand.

— Vous pouvez le dire, madame, répondit aussitôt celui-ci, heureux que la conversation reparte sur son sujet favori. Et puisque cela vous intéresse, je vais vous les appeler l'une après l'autre... appeler, naturellement, c'est une façon de parler... et comme elles ne viendront pas, faisons comme Mahomet, voulez-vous ? Allons à elles ! La grande là-bas, à droite, derrière la plus petite, c'est...

Il l'avait entraînée jusqu'à la balustrade qui bordait la terrasse donnant sur le lac. De leur place, Pauline et Maurice Brasseur les suivaient de l'œil.

— Vous êtes un homme vraiment curieux, savez-vous ? interrompit soudain Mme Tisserand.

— Vraiment ! Pourquoi cela ?

— Comment vous dire ? Je me souvenais d'un garçon si fringant, si brillant... Tenez, vous rappelez-vous la cour à peine discrète que vous faisiez il y a trois ans à cette excellente Mlle Février, la fille des chocolats ?

— Oh ! c'est si loin !

— N'empêche que vous l'aviez presque séduite. Suffisamment, en tout cas, pour la rendre folle de vous ! Elle ne voyait que par vous, cette enfant-là ! Jolie d'ailleurs, très jolie ! Nous croyions dans notre petit clan que vous tourniez surtout autour des fameux chocolats !... je veux dire autour de l'immense dot de Juliette Février. Je puis vous le dire, n'est-ce pas, puisque l'avenir a montré que ce n'était pas vrai. Tout à coup vous vous êtes désintéressé d'elle. Elle en a été, entre nous, assez déçue. Vous proclamiez que vous aviez horreur du mariage, que vous n'aviez pas la vocation, que sais-je ! Après tout, c'était peut-être vrai ! Puis, tout à coup, en ouvrant le *Figaro*, je lis l'annonce de votre mariage. Et voici que l'autre jour, dans le train, je fais connaissance avec Mme Brasseur. C'est inouï la vie !

— Ne pourrais-je en dire autant de vous, chère amie, reprit Maurice en allumant une cigarette. Veuve de bonne heure, et d'un homme que vous n'aimiez pas, vous proclamiez toutes les délices de l'indépendance, cela ne vous a pas empêché un beau jour de devenir Mme Tisserand !

Pauline éluda la conversation. Elle se contenta de hocher la tête d'un air d'indifférence. Les yeux perdus au loin répondaient assez clairement que l'amour n'entraînait pas plus dans ce second mariage que dans le premier.

— C'est égal, dit-elle soudain, du ton de celle qui finit tout haut la constatation qu'elle avait commencée tout bas, ne vous fâchez pas, ne prenez point cela autrement que je ne le dis ; je trouve votre femme tout à fait exquise, mais je ne me figurais pas que Mme Brasseur pût être comme je la vois. En somme, elle est tout le contraire de ce que vous sembleriez rechercher ! Vous aimiez le luxe, un rien d'excentricité, vous avez épousé une brave petite femme toute simple, un peu effacée même ! Elle vous adore, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu ! je l'espère...

Leurs yeux s'étaient rencontrés, Maurice était tout surpris et vaguement humilié de ne pas trouver immédiatement les mots qu'il fallait. Il constatait que son cœur, pourtant tout empli de l'amour de sa femme, il en était bien sûr, ne lui dictait pas sur-le-champ mille arguments en faveur de Marie-Madeleine qu'il sentait attaquée par les paroles de Pauline Tisserand encore que celle-ci affectât de dire toutes ces choses sur un mode de quasi indifférence.

Il voyait Marie-Madeleine là-bas, en conversation avec Tisserand, et tout à coup il s'aperçut que Pauline n'avait pas tout à fait tort lorsqu'elle en parlait comme d'une petite bourgeoise. Elle avait quelque chose de correct et de charmant, chic sans doute, mais sans apprêts. C'était le cœur qui dominait chez elle.

Et par cette chaude journée d'août, près de la brillante Pauline Tisserand, un peu artificielle peut-être, mais si savante en séduction, si débordante de vie, si trépidante, il aurait souhaité vaguement, comme on rêvasse après un bon repas, dans un site voluptueusement facile, que Marie-Madeleine fût, elle aussi, de ces créatures d'apparat que l'on croirait sorties d'une devanture de Siegel. Aux dépens de son cœur, de son exquise douceur simple, pleine d'amour pour lui ? Non, peut-être pas... et cependant...

L'Actualité à Travers le Monde

ITALIE

Ce que l'Italie victorieuse pense de la Société des Nations

Les prémisses nécessaires, fondées, qui clarifient la question : Avant tout, nous ne reconnaissons au gouvernement anglais aucune autorité politique et morale pour assumer le rôle d'accusateur public contre l'Italie. L'histoire de l'Empire britannique jusqu'aux très récentes expéditions aériennes contre des villages afghans désarmés est chargée de cruautés épouvantables et d'un lugubre cynisme.

Ensuite, nous n'avons aucune préoccupation quant à la valeur intrinsèque des éventuelles décisions de Genève, auxquelles s'oppose désormais la réalité de l'état de fait en Ethiopie.

Nous sommes disposés à considérer la conduite de M. Eden, surtout en sa désinvolture sportive, comme une manifestation pathologique de la politique anglaise, prise dans l'engrenage d'une fatale aberration.

Ces prémisses étant posées, il ne nous reste qu'à reprendre, aujourd'hui plus que jamais, le problème du fonctionnement, et par conséquent de l'existence même de la Société des Nations.

Que M. Eden débarque régulièrement à Genève avec le fouet du dompteur forain, sûr d'obtenir les plus invraisemblables exercices d'ensemble de la part des différents délégués; qu'il manœuvre ceux-ci à la manière de certains spécialistes des ventes aux enchères qui se servent de comparses pour exciter le public et pousser les enchères, cela, c'est son affaire.

Mais que la Société des Nations mette sa bureaucratie au service exclusif des caprices et des contradictions de la politique britannique; que cette Société des Nations soumette ses organismes qui devraient engager la responsabilité de chaque pays, et l'interprétation du Pacte même, aux procédures les plus insensées, mais toujours dictées par les ordres des fonctionnaires de M. Eden, ce n'est plus un problème qui regarde uniquement la politique anglaise. Cela, c'est une crise profonde, authentique de la Société des Nations.

Celle-ci s'est prêtée, et se prête encore, sans même sauver les apparences, à une manœuvre consistant à renoncer aux sanctions dans un cas déterminé, tout en les maintenant pour l'Italie; elle a écouté toutes les balivernes éthiopiennes, mais a refusé l'examen de tous les documents produits par l'Italie; elle menace de toutes ses foudres à Genève, mais, une fois transférée à Londres sur ordre supérieur, elle met en éteignoir jusqu'à sa dernière bougie, et se déclare incompétente.

Cette Société des Nations est une horrible fiction de conscience et de responsabilité collective; elle est cependant le funeste recours des états qui au lieu d'y sauvegarder leur dignité et leur personnalité — qu'il s'agisse de grands ou de petits pays — s'y couvrent de ridicule et de honte, en trompant la confiance de certaines zones de l'opinion publique dont l'ignorance justifie l'aveugle crédulité.

Ce qui se passe aujourd'hui encore au sein des illégitimes comités des Treize et des Dix-huit, dénonce cet état de choses misérable où est tombée l'institution genevoise.

L'Europe a besoin d'autre chose. Et alors se pose encore une fois le problème de savoir si elle ne doit pas être libérée de cette Société des Nations, devenue le siège permanent d'une farce tragique.

(La Tribuna, Rome)

QUEBEC

Le Paradis du Tourisme

Pour d'aucuns, le titre de "Paradis du tourisme" déferé à la province de Québec, est tout simplement insignifiant. Demandez-leur à quoi le Québec doit d'être devenu le "paradis du tourisme" de l'Amérique du Nord et, au lieu d'une réponse claire et précise, vous verrez, aussitôt, un sourire ironique, plein d'arrière-pensée, glisser sur leurs lèvres; ou bien, on vous répliquera, d'un air goguenard, des choses qui marqueront bien leur incompréhension d'un titre qui nous est cher.

Ce titre de "Paradis du tourisme", c'est à la splendeur de ses vieux monuments, à l'intérêt historique qu'elle dégage, aux mœurs et aux coutumes anciennes de ses habitants, à la magnificence de sa nature, à ses crépuscules évocateurs de vieilles légendes, à la tranquille splendeur de ses lacs et rivières, à ses sites et à ses panoramas incomparables,

à son majestueux Saint-Laurent, à la grandeur de ses paysages, à sa légendaire hospitalité, à son organisation hôtelière et touristique, à son admirable réseau routier... que la province de Québec le doit!

Les Laurentides, la Gaspésie, les Cantons de l'Est, la Vallée du Saint-Maurice, la région du Lac Saint-Jean, cinq magnifiques régions, chacune ayant outre quelques traits généraux communs, des attraits spéciaux constitués, le plus souvent, par un aspect physique particulier, par l'excellence de ses territoires de chasse et de pêche, par l'élégance de ses stations estivales ou, encore, par son caractère racial unique. Et, tout cela, c'est à visiter, c'est à parcourir, c'est à admirer non pas, toujours et seulement, par les touristes étrangers mais, surtout, par les touristes de chez nous! Cinq régions à nulles autres pareilles, celles, et pas d'autres, qui ont valu à notre province son titre de "Paradis du tourisme".

Touristes de chez nous! faites-vous une obligation de parcourir, au moins, une de ces incomparables régions de notre province, cette année, et de la parcourir en véritable touriste, en vous livrant en toute sérénité au plaisir, à la joie que procure une bonne randonnée faite en vue de voir, de visiter, d'admirer, de se renseigner et de connaître mieux votre province. Ainsi parcourue, une seule région suffira pour vous faire découvrir tout ce qu'exprime ce titre de "Paradis du tourisme" déferé à votre province, en même temps que tout ce qu'il résume!

HONGRIE

Quand les poissons ont le mal de mer

Lorsqu'on veut dire de quelqu'un qu'il mène une vie agréable et facile, on dit qu'il est "comme poisson dans l'eau". Il ne faut pourtant pas croire que l'existence d'un poisson soit toute de félicité, car non seulement ils sont persécutés par les poissons carnassiers, mais encore, ainsi que vient de le constater le fameux biologiste Mackenzie, spécialisé dans l'étude de la faune sous-marine, il leur arrive souvent — suprême paradoxe — d'avoir... le mal de mer! En effet lorsque, tout récemment, on transporta plusieurs sortes de poissons à bord d'un bateau, à destination de l'Institut Océanographique d'Halifax, les savants qui accompagnaient le précieux chargement constatèrent avec stupéfaction que les poissons donnaient des signes non équivoques de mal de mer, analogues à ceux qui s'emparent des terriens et particulièrement des rats lorsqu'ils sont sur un navire.

(Magyarorszag, Budapest)

ANGLETERRE

Le plus riche japonais

C'est Mitsui ou plutôt la famille Mitsui, qui possède à peu près un quarantième de la richesse nationale du Japon, estimée à 8 milliards 500 millions de livres, soit environ 40 milliards de dollars.

Les Mitsui "font" dans tout: mines de charbon, mines d'or, fabriques de tissus, filatures, industries chimiques, plantations de tabac, de thé, de coton, exploitations forestières, etc.

(Sunday Dispatch, Londres)

ITALIE

Un roi érudit

Lors de l'inauguration de la Cité Universitaire, à Rome, la Faculté des lettres et de philosophie italienne a nommé S. M. le roi d'Italie docteur *honoris causa*. Ce n'est pas seulement un hommage au souverain, mais aussi une récompense méritée à l'auteur d'une œuvre d'érudition universellement connue: le *Corpus nummorum italicorum*.

S. M. Victor-Emmanuel est, en effet, le plus illustre des numismates. Tout enfant il collectionnait déjà les monnaies d'Italie, précieux documents qui retracent de la façon la plus vivante l'histoire des États de la péninsule.

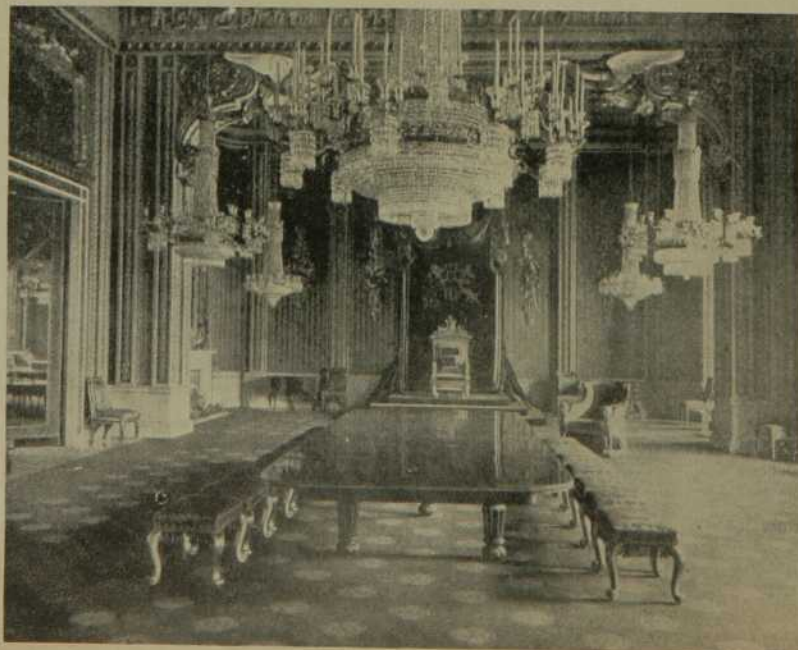


M. VICTOR BARBEAU

PROFESSEUR À L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES DE MONTRÉAL, AUTEUR DE "MESURE DE NOTRE TAILLE". Photo Albert Dumas

LE LIVRE DU MOIS

Nous recommandons à nos lecteurs et lectrices de lire ce livre de M. Victor Barbeau: *Mesure de notre taille*, car c'est un livre qu'il faut lire, un livre sévère et juste qui fera, nous l'espérons, un bien énorme. Dans toutes les bonnes librairies et chez l'éditeur: *Le Devoir*, 430 est, rue Notre-Dame, Montréal.



LE TRÔNE D'UN ROI CÉLIBATAIRE, AU PALAIS DE BUCKINGHAM, À LONDRES.

La Mauvaise Route

(Suite de la page 11)

Pauline, déjà, parlait d'autre chose. Et pendant qu'il l'écoutait sans trop l'entendre, cette pensée bizarre le traversa; si j'avais épousé cette femme qui est assise à mon côté? Oui. Cela aurait fort bien pu se faire. Peut-être serions-nous ici à cette même heure; voyons, imaginons que...

Il était tout surpris que pareille réflexion l'ait parcouru. Il haussa les épaules. Marie-Madeleine revenait, le soleil l'éclairait de face. Elle était exquise!

— J'espère maintenant que vous êtes tout à fait renseignée! lui lança Mme Tisserand.

— Je suis devenue presque savante, répondit la jeune femme.

Maurice alluma sa cinquième cigarette et la tête renversée sur le dossier de son rocking-chair, entre deux rapides aspirations, envoyait des ronds de fumée grise dans le ciel trop clair.

— Qu'as-tu, mon chéri, tu parais préoccupé?

— Mais pas du tout, ma petite Madeleine! Il fait un peu chaud, ne trouves-tu pas? Un peu lourd! Vous êtes sûr, Tisserand, qu'il ne se prépare aucun orage?

— Quelle idée, mon bon ami! L'atmosphère est la pureté même!

— Voulez-vous que nous marchions un peu? proposa Pauline.

— C'est cela, descendons tous les quatre vers le lac!

Marie-Madeleine passa son bras sous celui de son mari, d'un geste familier. Un coucou, à l'intérieur de la "Pension", sonna ses trois heures entre ses trois cris.

— Vous m'avez surpris, vous étiez si fringant, se répétait Maurice en sifflotant.

Il fixa un instant les grands yeux limpides de sa femme, nuancés d'une vague inquiétude. Il avait envie de courir, de secouer sa torpeur envahissante.

— Tenez, passons donc par ici, proposa Tisserand.

III

— Et encore, voyez-vous ces montagnettes! Vous verrez lorsque nous escaladerons la Jungfrau!

Mais Marie-Madeleine n'écoutait plus Tisserand. Elle se "détachait" progressivement, comme disent les alpinistes et les cavaliers. Une autre conversation l'intéressait davantage, une conversation qu'elle ne pouvait suivre, car les deux interlocuteurs étaient loin devant.

Elle apercevait, à une distance d'environ cinquante mètres, le couple vigoureux que formaient Pauline et Maurice. On eût dit que la fatigue ne signifiait rien pour eux. Des gouttes de sueur perlaient aux tempes de Marie-Madeleine. Péniblement elle gagnait du terrain. Elle devait pourtant s'arrêter quelques instants pour reprendre haleine, puis repartait.

Afin de mieux juger du chemin parcouru, elle se retournait pour voir combien elle avait pris d'avance sur Tisserand qui, d'ailleurs, ne songeait nullement à la rattraper et semblait surtout préoccupé des conditions géologiques de l'endroit. Cela montait dur.

Tout à coup les deux pionniers obliquèrent légèrement à gauche, où semblait serpenter un chemin muletier. Là, ils s'arrêtèrent.

— Elle lui fait contempler le paysage, songea Marie-Madeleine. Vrai-

ment, je crois l'entendre! Elle doit s'exprimer avec son emphase habituelle. Et comme il l'écoute, lui!

Alors, elle redoublait d'ardeur pour les rejoindre. Plus que vingt mètres. Mais voici qu'un escarpement lui bouche le paysage. Dix mètres perdus! Il faut contourner ce rocher pour continuer d'avancer.

— N'est-ce pas, disait Maurice, que ce panorama grandiose excite l'imagination? C'est curieux, tantôt il calme l'esprit par sa sérénité majestueuse, tantôt il l'exalte, comme s'il nous reprochait à nous autres citadins, cette sottise de fourmi que nous menons, alors qu'il existe des sites où nos passions grandiraient à l'échelle de ces montagnes!

— Vous dites cela, répondit Pauline Tisserand, mais vous savez très bien qu'à peine retourné dans ce grand Paris, votre existence reprendra la même.

— La même? Peut-être pas. Il est des souvenirs qui s'effacent difficilement! Je ne pense pas qu'après une journée comme celle-ci, Pauline, après celle de la semaine dernière, le lendemain de cette autre où nous parlions du passé sur la terrasse de Vevey, je pourrais redevenir l'homme que j'étais!

— J'aime vous entendre parler ainsi, Maurice!

Ils reprirent le chemin montant.

— Voyez-vous, continua Brasseur, j'ai vu aux Indes, au Japon, des paysages aussi somptueux dans leur genre, mais il y manquait, pour que j'éprouve cette vivacité d'âme d'aujourd'hui, une présence comme la vôtre pour me la souligner, me la faire sentir dans toute son ampleur. Avec vous, tout devient émouvant!

Il lui tendit la main comme pour l'aider à franchir une passe difficile, mais il la retint, la pressant avec fébrilité. Il reçut en plein visage le rire éblouissant de Pauline, et en éprouva comme un vertige grandissant.

Elle, accentua davantage encore cette pression. Et comme si l'effort qu'elle venait de fournir pour grimper continuait de la porter vers l'avant, elle frôla le corps de Maurice.

Ils continuèrent d'escalader la pente, sans plus parler. Mais chacun continuait sa pensée. Et Marie-Madeleine, avec cette sûreté d'instinct des femmes amoureuses, éprouvait autant de jalousie à les voir séparés, qu'à l'instant d'avant, lorsqu'elle avait ressenti dans tout elle-même le pressement de mains de Maurice et de Pauline, et presque deviné leurs paroles.

— Savez-vous à quoi j'ai pensé l'autre jour sur la terrasse et, vous l'avouerez-je, bien d'autres fois depuis? interrompit brusquement Maurice.

— Peut-être la même chose que moi, répondit Mme Tisserand avec le sourire énigmatique qui troublait Maurice au point de lui faire oublier toute fatigue.

— Que le hasard qui nous a séparés il y a trois ans, aurait pu nous unir tout aussi bien, et que peut-être notre vie jouirait à cette heure-ci d'une intensité insoupçonnée.

— Vous dites cela, reprit Pauline, parce que vous savez qu'il est trop tard!

Et elle ajouta avec un accent de sérénité qui ne trompa point le jeune homme:

— Trop tard pour l'un comme pour l'autre. La meilleure preuve, c'est

Force... ou bon vouloir?



Lequel est préférable pour votre enfant?

CERTES... vous pouvez par la force physique, faire prendre à votre enfant un laxatif nauséabond, désagréable, mais est-il sage d'en agir ainsi? Les médecins vous diront qu'en forçant un enfant à ingurgiter un tel laxatif, vous pouvez affecter sérieusement son système nerveux.



Il est évidemment préférable de lui donner un laxatif d'un goût agréable et qu'il aime à prendre—comme le CASTORIA.

Le CASTORIA est préparé spécialement pour les bébés et jeunes enfants. Il ne contient aucun ingrédient nuisible—drogues purgatives drastiques, narcotiques ou quoi que ce soit de contraire à l'enfant. Le CASTORIA est sûr, efficace



et doux. Sa seule fin est de débarrasser le système de l'enfant des résidus de la

digestion et d'en favoriser ensuite le fonctionnement naturel et normal. N'employez que le CASTORIA... pour votre bébé et pour vos autres enfants,



jusqu'à la onzième année. Achetez la bouteille de famille... elle est plus économique. En vente chez votre pharmacien.

CASTORIA
"Le Laxatif des Enfants"



De la petite enfance à la onzième année.

que vous n'y pensiez pas lorsqu'il était temps!

Maurice feignit de jouer le même jeu pour permettre à sa pensée de se donner libre cours :

— Puisqu'il est trop tard, comme vous le dites, vous pouvez bien m'avouer, vous aussi, que sans doute vous n'auriez pas consenti à refaire votre vie avec moi!

Pauline ne répondit pas. Mais lui, ne pouvait se défendre de revivre en pensée l'époque où Pauline et lui s'étaient le plus rencontrés dans les thés, aux courses où la jeune femme jouait gros jeu, sans oublier les grands dîners de Mme Horteaux où se côtoyaient les personnalités les plus marquantes des lettres et de la politique.

Vraiment, à ces dîners, la future Mme Tisserand était éblouissante, une cour d'hommes empressés l'entourait.

Mais à ce moment, il avait lui-même une existence brillante et mondaine, et le charme de Pauline ne lui apparaissait pas aussi évident qu'aujourd'hui où il la retrouvait après deux ans et demi d'une vie plus calme, quasi retirée, et qu'au fond il avait cru désirer, souhaiter comme un repos heureux, accepter comme la promesse d'une félicité moins remuante auprès de Marie-Madeleine d'une si séduisante douceur.

Elle, comme elle l'avait aimé aussitôt!

Mais élevée plus sévèrement dans un milieu presque austère, la jeune fille n'avait pas contracté ce goût violent à la manière d'un parfum un peu lourd, de la coquetterie provocante. Jeune femme, elle était restée simple. Son chic, plus discret que celui de Pauline, était peut-être plus fin, plus sensible surtout. Mais s'agissait-il vraiment des qualités du cœur en ce moment?

Revoir Pauline Tisserand avait été pour l'impulsif qu'était toujours resté Brasseur, retrouver brusquement toute une existence vécue qu'il croyait avoir profondément oubliée et dont il paraissait soudain surpris d'avoir pu se passer tant de temps.

Encore, si les circonstances lui avaient fait rencontrer dans le train une Pauline logiquement remariée à un autre lui-même, aussi jeune et aussi séduisant qu'il pouvait se figurer l'époux d'une telle femme, peut-être n'aurait-il pas songé à un rapprochement possible. Mais il la voyait en compagnie d'un homme, manifestement l'opposé de celui qu'il s'imaginait. Cela lui avait causé immédiatement un inexplicable malaise.

Le fait de côtoyer chaque jour, dans une atmosphère de liberté à laquelle il n'était plus accoutumé, cette Pauline mal mariée, pour des raisons d'intérêt, c'était évident, ne faisait qu'accentuer encore son trouble envahissant. Et elle-même ne devenait-elle pas, à cause de tout ce qui la séparait de son mari, si coquette, que ses avances passaient la limite du divertissement pour trahir l'appel sourd d'un être inquiet de sentir se gâcher définitivement sa fuyante jeunesse?

Certes, Maurice s'en voulait, au fond, de ne plus découvrir aux baisers de Marie-Madeleine cette même saveur qu'il leur avait trouvée jusqu'alors. Pourtant, il se sentait incapable de réagir contre. Peut-être n'estimait-il pas, ou voulait-il ne pas s'avouer que son flirt avec la belle Mme Tisserand prenait sur ses sens tout l'empire qu'il avait pris en réalité.

— Voici votre femme, fit tout à coup Pauline.

Marie-Madeleine, en effet, venait de les rejoindre toute haletante de sa montée forcée, le visage rosi par l'effort. Et ses traits se tendaient vers son mari avec une expression d'enfant attentive.

A cette minute, comme il allait lui parler, le regard de Pauline croisa le sien, et instantanément il eut la sensation d'une telle complicité dans ce muet échange, qu'il en fut gêné, plus troublé au secret de lui-même que si une parole d'amour venait de lui échapper à l'adresse de cette étrangère, tandis qu'il se disposait à effleurer de ses lèvres le front lisse de sa femme.

Non, il n'était pas possible que Marie-Madeleine ne se fût aperçue de rien!

Cependant elle le fixait de ses grands yeux gris mélancoliques. Et Maurice n'y put lire d'autre sentiment qu'un profond amour.

— Voyez-vous ce que c'est que de s'en aller à l'aveuglette! s'exclama une voix à quelques mètres au-dessus d'eux.

Tisserand que tous croyaient être resté en arrière apparaissait bien en avant au-dessus d'une grosse pierre, comme un diable surgi d'une boîte.

— Vous ne connaissez pas les

infiniment aigu qui l'avait traversée plutôt même qu'envahie au fort de l'escalade. La parfaite confiance qu'elle avait en son mari, lui faisait considérer les coquetteries de ce dernier avec les femmes, en général, comme un amusement de beau garçon qui ne serait pas fâché de constater son pouvoir de séduction, mais dès que la jeune femme avait fait la connaissance de Pauline, elle s'était sentie mordue. Tout d'abord, elle avait mis cette gêne sur le compte d'une petite blessure d'amour-propre. Comment Maurice ne lui avait-il jamais parlé de cette femme qu'il connaissait si bien et qu'il semblait avoir eu tant de plaisir à retrouver? Mais bientôt elle avait deviné en Pauline Tisserand une ennemie, puis une rivale possible.

Et depuis que les deux couples se voyaient si continuellement à Vevey, Marie-Madeleine s'était bien aperçue que Maurice n'avait plus ces mêmes attentions raffinées qu'il avait conservées vis-à-vis d'elle depuis le début de leur mariage, et qu'il la ravissaient comme une preuve constante d'amour.

La jeune femme se promit de ne plus se séparer de son mari de toute la journée.

— Ecoutez, proposa Tisserand, je ne vous conseille pas, mes enfants,

NOTRE ROMAN COMPLET de la semaine prochaine :

LE TROTTIN

par André de Bréville

Un abonnement d'une année au magazine "Le Samedi" représente, en plus des grands feuilletons, nouvelles, articles de toute sorte, l'acquisition de 52 romans intéressants.

raccourcis, et vous voulez aller de l'avant! continua le brave homme. Eh bien, moi, en me donnant beaucoup moins de mal, je suis arrivé avant vous!

Sans qu'on pût le prévoir à seulement dix mètres, la montagne formait un petit plateau pour ne reprendre verticalement qu'à une certaine distance. Et ce petit palier offrait non seulement un coin de verdure sous forme d'herbe drue, mais encore un petit bois en dessin de demi-lune.

Ce ne fut qu'une exclamation.

— Si vous voulez, proposa Tisserand, nous pourrions déjeuner là, car nous ne trouverons plus maintenant d'endroit semblable. Voici l'oasis, après le désert en hauteur!

Ils firent ainsi qu'il l'avait dit et commencèrent à tirer de leur sac respectif les provisions qu'ils avaient emportées.

Durant ce déjeuner improvisé, Marie-Madeleine ne quitta point Maurice du regard. On eût dit qu'elle voulait rattraper ce temps d'inquiétude, où tout à l'heure elle avait souffert de jalousie, voyant Maurice s'occuper uniquement de Mme Tisserand.

D'ordinaire, pourtant, Marie-Madeleine ne ressentait pas ce trouble

de rester aussi mollement étendus sur l'herbe. Nous allons inspecter ce petit bois!

Et il ajouta en riant:

— La promenade facilitera bien davantage notre digestion! Je me souviens qu'il existe dans ces parages une petite source. L'eau y est très froide, attention!

— En route pour la source! déclara Maurice.

— Au premier qui l'aura trouvée, renchérit Pauline en levant une coupe de mousseux qu'elle venait de remplir. Cette eau vive vaut bien un champagne, sans doute!

Marie-Madeleine fronça les sourcils. Cette invitation à rechercher la source séparément, n'allait-elle pas éloigner une fois de plus l'impétueux Maurice? Il était déjà debout, l'oreille tendue afin de percevoir si possible quelque indication que le ruissellement de l'eau pourrait lui fournir.

— C'est moi qui trouverai le premier! s'exclama-t-il comme un enfant, et d'un bond il courut vers le bois.

Marie-Madeleine fut tellement surprise qu'avant même qu'elle eût le temps de s'élaner derrière lui en s'écriant d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre naturelle et joyeuse:

"Cherchons ensemble", Maurice était hors d'atteinte, et bientôt il disparut derrière un buisson.

— Hou-hou! Hou-hou!

On l'entendait dans le bois.

— Hou-hou! répondit Marie-Madeleine.

Mais un second appel arriva d'un autre côté.

Sans écouter Tisserand qui lui proposait de la guider, la jeune femme courut dans la direction du dernier hou-hou.

Ce fut Pauline qui, la première, découvrit la source. Elle allait pousser un cri de triomphe, lorsqu'elle aperçut Brasseur qui arrivait. Alors elle s'agenouilla au-dessus du ruissellet et à demi tournée vers Maurice, elle dit:

— Tant pis pour vous, vous savez que celui ou celle qui boira d'abord à cette source possédera l'amour sur cette terre!

Et ce disant elle se pencha et but une gorgée.

Maurice était tout contre elle, haletant de sa course. Il vit Pauline se relever, tourner vers lui son adorable visage aux lèvres tout humides de l'eau bue.

A peine conscient de son geste, il l'attira contre lui, fasciné par cette bouche qui se tendait. Mais elle se rejeta en arrière.

— Je savais bien que cette journée ne se passerait pas... dit-elle tout près de lui... sans que...

Marie-Madeleine déboucha si près d'eux que Mme Tisserand n'eut pas le temps d'achever sa phrase.

Non, certainement, la jeune femme n'avait rien pu entendre. Ils avaient parlé trop bas, le geste de Maurice, cette déclaration étaient un secret entre les bois, Maurice et elle.

Alors, d'une voix enjouée, Pauline déclara en éclatant de rire:

— Eh bien, ma chère petite amie, vous arrivez bonne dernière!

IV

La pension des bords du Lac était un peu moins sur les dents. Septembre commençait. Une famille, puis deux, puis trois, s'étaient égrenées. On ne dînait plus sur la terrasse parce que la température devenait trop fraîche sitôt le coucher du soleil.

Il semblait glisser de l'autre côté des montagnes dans une apothéose rougeoyante. Des mouettes allaient et venaient au-dessus de l'eau, soudain plus foncée, comme pour chercher sur ses bords leur abri du soir.

Puis tout se ternissait, une légère vapeur montait du lac. Les rives, éclairées encore il n'y a qu'un instant, se couvraient de noir. Dans la ville, et s'éloignant d'elle, quelques lumières commençaient à scintiller comme des étoiles basses. Elles se succédaient bientôt. Ornant certaines rues, des banderoles électriques tendues d'un poteau à un autre s'allumaient toutes ensemble. Mais il ne faisait pas assez nuit pour qu'elles brillassent encore d'un parfait éclat. Le jour agonisait, luttait contre elles. Et parmi toute cette tristesse et toute cette gaieté qui s'affrontaient au pied des monts splendides, on entendait des bruits monter de la route qui ne s'affirmaient si nettement qu'à cette heure.

Dans la salle à manger de la pension, achevant un thé très tardif, tandis que les autres tables sont déjà recouvertes de la nappe et des couverts du dîner, une pensionnaire s'entretenait avec une dame assez âgée et, de temps à autre, cette dernière glissait de côté un œil furtif comme pour s'assurer que personne n'allait entrer.

— Tenez, disait son interlocutrice, voici le jeune docteur Battrieux qui rentre de promenade ou de consultation, il ne va pas manquer de nous donner son avis là-dessus, n'est-ce pas, docteur?

— Madame, mes hommages ! Que se passe-t-il ?

— Oh ! rien, rien ! Mme de la Mothe et moi étions en train de nous livrer à quelques petites méditations à propos du couple arrivé la semaine dernière !

— Ah ! cette jeune femme avec son mari... M. et Mme Brasseur, je crois !

— Oui, oui, voyez donc comme le docteur est bien renseigné !

— Oh ! comme tout le monde, chère madame, comme tout le monde !

— Eh bien, nous nous demandons si cette jeune personne si énigmatique sait où ne sait pas que son mari s'occupe... un peu trop de la sémi-lante Mme Tisserand ! Pour ce qui est de Tisserand, lui ne sait pas, cela se voit ! Mais madame... comment disiez-vous?... Brasseur, oui, Mme Brasseur, c'est une autre affaire ! Ce ménage-là était à Vevey bien avant de venir habiter la pension ! C'est Mme Tisserand qui l'a attiré pour rendre ses amours plus commodes. Tout le monde est au courant ici. Je trouve même qu'ils ne se gênent guère !

Le petit rire qui avait accompagné le début de cette conversation, fit place tout à coup à une moue hypocrite.

— Si vous tenez absolument à mon avis, répond le docteur, je pense que Mme Brasseur ne voit pas et ne sait absolument rien, sans quoi elle ne garderait pas cette attitude lointaine qui lui donne un vague air de Botticelli. C'est certainement une jeune mariée, et, dame ! la jalousie se manifeste autrement chez une femme de cet âge-là !

— Oh ! les mœurs sont tellement relâchées à présent ! soupira Mme de la Mothe avec affectation.

— Eh bien, docteur, je crois que vous n'y connaissez rien, reprit la jeune femme que Mme de la Mothe appelait Dora en roulant légèrement l'r, bien qu'elle ne le fit jamais en dehors de cette circonstance, cette petite Mme Brasseur sait tout au contraire — il faudrait autrement qu'elle soit aveugle. — Non, par amour de son mari, vous n'avez pas remarqué comme elle le regarde ? Allons, voyons, c'est évident, par amour de son mari, dis-je, elle fait celle qui ignore, celle qui ne voit et ne verra jamais ! Et ce qu'elle doit souffrir !

— Oui, vous croyez ?

— Tenez, regardez donc comme nous sommes curieuses nous autres, lorsque nous aimons trop un homme qui nous délaisse, nous faisons tout pour qu'il ne puisse se lasser d'avoir toujours devant lui un visage de reproche qui lui rappelle à chaque instant qu'il commet une mauvaise action ! Attention, voici Mme Brasseur !

Marie-Madeleine venait d'entrer, elle ne s'était pas habillée pour le soir, se contentant de jeter sur ses épaules un grand châle qui la couvrait presque toute entière.

— Je remarque, en effet, soupira le docteur, qu'elle a un visage bien préoccupé. Peut-être avez-vous raison, chère madame ! Maintenant, vous savez, n'est-ce pas, son expression naturelle ? Elle ne m'a jamais semblé très enjouée.

— Les hommes sont dégoûtants, ponctua Mme de la Mothe. Moi si j'étais ce M. Brasseur, je préférerais ma femme à cette dame Tisserand ; lorsqu'elle dîne ici le soir, on dirait qu'il ne peut y en avoir que pour

elle, avez-vous remarqué ? Et ci et là ! C'est insupportable !

Dora et le docteur Battrieux échangeaient un regard complice dont cette pauvre Mme de la Mothe fit tous les frais.

Comme celle-ci venait de se lever pour regagner la chambre, la jeune femme glissa dans l'oreille du médecin :

— Est-elle assez jalouse !

Et après un temps de réflexion :

— En attendant je puis vous dire une chose, mon cher docteur, c'est que vous êtes assez de l'avis de cette brave Mme de la Mothe ; vous aussi si vous étiez Brasseur, vous préféreriez votre femme ? Oh ! ne vous en défendez pas, c'est assez visible !

Marie-Madeleine était sortie, servant son châle contre sa gorge, à cause du brouillard. Accoudée au balcon de la terrasse, les yeux perdus, comme fascinés par l'eau glauque qui s'étendait au bas, elle ne bougeait pas. Au loin, la rive française s'illuminait. On eût dit une poussière fourmillante de lueurs.

Une auto passa sur la route trouant le silence qui se referma aussitôt. Puis perça dans le ciel l'étoile du berger.

La cloche du dîner retentissait pour la seconde fois que Marie-Madeleine était encore accoudée, immobile.

— Madeleine, où es-tu ? Madeleine...

De la pension, on distinguait mal la blancheur de son châle de celle de la balustrade.

..

— Chéri, écoute-moi ! Pourrais-tu m'embrasser à cette minute où tu me sens si complètement tienne, ici, devant ce lac et ces montagnes que nous avons si souvent rêvés ensemble avant notre départ, si ta pensée était remplie d'une autre femme ?

Maurice regarda le frêle visage. Il sentait sur son bras peser d'un poids d'effacement celui de Marie-Madeleine qui lui disait doucement ces choses :

— Pourquoi me questionnes-tu ainsi ? dit-il. Tu sais bien que je ne puis aimer une autre femme que toi !

Marie-Madeleine ne répondit pas. Ses yeux fixaient les reflets changeants de la lune sur l'eau. Elle eut un léger tremblement :

— Parce que, vois-tu, soupira-t-elle après ce silence, ce serait trop abominable, Maurice, que je ne puisse plus avoir confiance en toi. J'aimerais mieux disparaître, je le jure !

Elle ajouta gravement :

— La vie, tu comprends, pour moi, c'est de savoir que tu es là près de moi, que tu es présent même lors de tes absences, car je sais que tu vas revenir et que ton image invisible ne me quitte pas. Lorsque tu me tiens dans tes bras, tu es un peu plus là que lorsque je ne te vois pas, comprends-tu ? Comprends-tu ? C'est tout ! Ce sont les jalons d'un bonheur qui ne s'interrompt jamais ! Alors, si tout d'un coup ce bonheur venait à me manquer, je n'aurais plus la force de le supporter !

Il avait posé sa main sur le cou de sa femme, essayant de la calmer. Mais quoi ? Marie-Madeleine ne décelait nulle agitation. Sa voix était tranquille, presque uniforme. Les mots glissaient en harmonie avec le paysage nocturne, troué de lueurs clignotantes. Il y avait pourtant dans l'air je ne sais quoi de trouble qui le fit frissonner à son tour.

Il alluma une cigarette pour se donner une contenance, autant pour se rassurer lui-même que pour prou-

ver à la jeune femme qu'il ne se sentait pas ému parce qu'il ne pouvait s'agir que d'une vague mélancolie sans fondement réel.

Il dit :

— Que faut-il que je te réponde pour que tu sois parfaitement rassurée ?

— Je ne te demande rien, Maurice. Surtout ne me jure pas que tu m'aimes ! Je crois que j'ai, moi, assez d'amour pour que le tien se passe de paroles. Non, tais-toi, je t'assure, je n'ai pas besoin de serments pour croire en toi !

Elle avait prononcé ces derniers mots sur un tel ton de confiance, que Maurice en fut ébranlé. Il ne savait plus ce qu'il devait penser, ni si Marie-Madeleine ne se surpassait pas elle-même à cette seconde.

— Vois-tu, reprit-il, gêné, il est des circonstances dans la vie où nous ne faisons pas toujours ce que nous voudrions. Il peut arriver que nous n'obéissions pas toujours au désir le plus profond de notre cœur. Mais le temps arrange, modifie nos exaltations et...

— A qui penses-tu, Maurice ?

— Mais à ceux qui subissent, comme je viens de le dire, ces fluctuations de leur nature et des événements qui les préoccupent ! Je pense que tu ne crois pas que ce soit là une façon détournée de te parler de moi ?

Il rit légèrement. Et ce rire tomba comme un caillou dans le lac sombre. Le silence se referma aussitôt sur lui.

— Non, je ne le crois pas, fit Marie-Madeleine avec effort.

— Allons, viens, tu es à peine couverte ! Rentrons !

— Attends, attends, je voulais te dire aussi une chose !

Sa bouche effleurait presque l'oreille de Maurice comme si rien dans cette nature calmée ne devait entendre :

— Je voudrais retourner. Il me semble qu'ici trop de songes m'oppressent, au point que je ne me sens plus tout à fait moi-même ! Ce sont peut-être les montagnes, peut-être... je ne sais pas, mais je sens qu'il faut s'en retourner ! Nos vacances finissent d'ailleurs, nous n'avons plus qu'une semaine !

— Comment, c'est toi qui me fais une telle proposition ? Toi qui avais tellement peur de rentrer trop tôt à Paris ? Voyons, ce n'est pas sérieux, mon petit chéri ; il y a quinze jours encore lorsque j'ai reçu ce télégramme m'annonçant la conclusion d'une affaire dont j'avais laissé l'initiative à mon directeur, tu t'es approchée toute tremblante pour me demander si cet affreux bout de papier n'allait pas me forcer à prendre le train. Et lorsque je t'ai dit : mais non, nous allons, au contraire, pouvoir rester ici jusqu'à fin septembre, tu as battu des mains comme une petite fille heureuse !

— Oui, je me souviens, dit Marie-Madeleine mélancoliquement.

— Non, la vérité est que tu ne t'entends pas trop bien avec les Tisserand. Allons, avoue ; cette pauvre Pauline fait tout ce qu'elle peut pour... et puis... Ah !

— Alors, comme tu voudras, mais nous partirons bientôt, bientôt, n'est-ce pas, je t'en prie ?

D'un geste instinctif elle lui tendit ses lèvres, mais au moment où leurs bouches allaient se rencontrer, elle inclina la tête sur l'épaule de son mari. Un sanglot venait de lui déchirer la gorge.

Tous deux retournaient enlacés, vers la pension. Marie-Madeleine se mordait les lèvres pour que son mari ne se doutât de rien, pour qu'il ne

la prit pas pour une petite trop nerveuse, trop impressionnable. Ainsi, tout contre lui, il ne pouvait pas voir s'il venait des larmes. Elle l'étreignit de ce même geste qui sert à se raidir contre soi-même ou à s'abandonner.

— Tu vois, te voilà déjà plus raisonnable, fit Maurice.

VI

Cette même nuit, durant que Maurice repose à son côté, Marie-Madeleine réfléchit.

A quoi sert de s'abandonner ainsi au désespoir ? La confiance en soi définitivement partie, il ne reste au fond du cœur qu'un insurmontable dégoût, une lassitude qui se traduit physiquement par un laisser-aller qui achève de tout perdre.

— Non, il ne faut pas que je me laisse envahir par le découragement, pensa-t-elle. En somme, est-ce que jusqu'à présent je ne garde pas un certain avantage ? Je connais bien Maurice, mieux d'abord que cette Mme Tisserand. Ensuite j'ai sur elle la grande supériorité de ma jeunesse ; enfin, ne suis-je pas la femme de Maurice ? Ne suis-je pas dans la place d'où je suis fermement décidée à en pas me laisser déloger ?

Elle se tournait et se retournait dans son lit, songeant à toutes ces choses ; et elle sentait le courage lui revenir, et avec lui quelque espérance encore mal définie mais qui lui promettait intérieurement la victoire.

Maurice dormait. Il ne se doutait pas du petit drame qui se jouait si près de lui dans le cerveau de Marie-Madeleine.

— Il aurait été si simple, soupira-t-elle, que rien de tout cela n'arrivât ! Un hasard au lieu d'un autre ; voilà tout !

La lune pénétrait dans la chambre, éclairait le lit d'un rayon blafard qui déchirait d'inquiétantes ombres. Marie-Madeleine regarda son mari :

— Je suis sûre qu'il ne m'a pas trompée ; du moins pas encore ! Je suis sûre, se répéta-t-elle, que je le reprendrai. Je suis sûre...

Elle n'entendit pas sonner quatre heures à la pendule.

Le lendemain matin, elle se réveilla pourtant la première.

— Cette matinée sera celle de ma première offensive. Comment la commencerai-je ? Ah ! cela je ne sais vraiment pas ! Mais je sens tout d'abord mon grand désir d'être belle. Je descendrai en kimono ce matin, je déjeunerai en bas. Je commence une nouvelle vie !

Elle se glissa hors du lit et passa dans le cabinet de toilette.

— Et puis, je battraï Pauline Tisserand sur son propre terrain, et ici, à Vevey ! Plus de départ précipité. Je veux que Maurice et moi ne regagnions Paris que dans ce même esprit où nous l'avons quitté.

Et lorsqu'elle se plut tout à fait, seule devant sa glace, elle se prépara à gagner la salle à manger et descendit les deux étages à petits pas.

Il n'y avait en bas presque personne encore. Près de la baie, achevant son petit déjeuner, le docteur Battrieux allait se lever pour descendre en ville.

Lorsqu'il aperçut Marie-Madeleine il comprit immédiatement que sa montre avançait, et qu'il avait encore beaucoup de temps devant lui.

Depuis que les Brasseur étaient venus s'installer à la Pension, il s'était découvert une grande sympathie pour la jeune femme. Il n'avait guère eu l'occasion de lui parler, si ce n'est par relations de bon voisinage, mais il la trouvait jolie, et les petits po-

tins de ces dames avaient achevé de la lui rendre infiniment sympathique.

La voyant si triste ces derniers jours, il avait cherché en vain le moyen de nouer avec elle une conversation quelconque. Voici que ce matin il lui trouvait quelque chose de changé qui l'intrigua. Elle lui sourit en venant s'asseoir à sa petite table, voisine de la sienne.

L'expression de son regard signifiait: "Déjà levée!"

Et Marie-Madeleine en dépliant sa serviette lui dit:

— Je suis presque aussi matinale que vous, docteur, vous voyez! C'est ridicule, n'est-ce pas, de ne pas profiter davantage des matinées de ce beau pays?

Ainsi la conversation s'engagea.

— Etes-vous contente de votre séjour, madame? J'ai entendu dire que vous aviez fait déjà plusieurs excursions en montagne? Mais vous n'avez pas dû aller bien loin?

Comme il parlait, la jeune femme s'aperçut qu'il se mettait en frais, et elle en éprouva un secret plaisir, non par coquetterie, mais parce qu'elle ressentait l'extrême douceur de penser qu'on s'occupait d'elle, que ce jeune docteur pensait sans doute à elle, qu'elle lui avait plu dans un moment où elle se sentait si seule et comme abandonnée.

Elle alimenta la conversation, se montra enjouée, déployant presque malgré elle quelque séduction qui ne laissa point d'agir sur le docteur Batrieux.

— Oserai-je vous proposer, demanda-t-il, à vous madame et à M. Brasseur, de vous emmener jusqu'au Simplon avec ma voiture? Vous venez de me dire que vous ne l'aviez jamais traversé que sous le tunnel, et vraiment ce n'est pas la façon la plus pittoresque!

Marie-Madeleine sourit. L'idée de se laisser faire la cour la traversa-t-elle? on ne peut l'assurer absolument. Mais un léger désir de ne pas décourager Batrieux afin de voir jusqu'à quel point Maurice réagirait, ne fut pas étranger à la précipitation qu'elle apporta à accepter cette proposition.

— Vraiment, docteur, je ne sais comment vous remercier! Ce sera, si mon mari le veut bien, avec grand plaisir que je ferai cette excursion avec vous. Vous savez que je conduis fort bien moi-même. J'adore cela! Je vous demanderai de me laisser quelque temps le volant. Il est vrai que mon mari ne sera qu'à demi rassuré! Entre nous, il n'est jamais tranquille lorsqu'une femme, et surtout la sienne, tient ainsi sa destinée... entre ses mains.

— Il ne nous reste plus qu'à fixer la date, reprit joyeusement le docteur Batrieux en riant à son tour. Voici M. Brasseur, nous allons le lui demander tout de suite!

Maurice entra. Il n'était guère dans ses habitudes, surtout en vacances, de se lever si tôt, mais en s'éveillant, il avait constaté l'absence de sa femme et s'était aussitôt habillé pour descendre.

Sans laisser le temps au jeune homme de faire sa proposition, Marie-Madeleine mit aussitôt Maurice devant le fait accompli:

— Et nous t'attendons justement pour que tu donnes ton jour!

Il fut un peu stupéfait, n'accepta ni ne refusa, ajournant sa réponse.

Une lueur de mauvaise humeur qui enchantait la jeune femme parut dans son regard. A travers l'amabilité banale de sa réponse qui n'en était pas une, Marie-Madeleine perçut l'effet produit. Après quelques paroles, Maurice sortit comme pour prendre l'air.

Et lorsqu'il rentra quelques minutes plus tard dans la salle à manger, il n'y avait plus personne. Le docteur avait dû partir sans qu'il l'aperçut traverser le jardin; quant à Marie-Madeleine...

Il fit claquer ses doigts dans un geste d'impatience à peine consenti:

— Elle sera remontée probablement! Elle qui ne parle jamais à personne, qu'est-ce qui lui a pris tout d'un coup! Je pense qu'elle ne cherche pas à me rendre jaloux! Tout de même... tout de même!... C'est enfantin!

VII

Le grand déjeuner se passa sans autre incident. Le café pris, Maurice éprouva le besoin de prendre l'air et fit quelques pas sur la terrasse. Marie-Madeleine suivait du coin de l'œil ses allées et venues, surprise au fond qu'il n'ait pas reparlé de l'aventure du matin. Pauline Tisserand était remontée dans sa chambre, et

Vers trois heures, elle remonta dans sa chambre. C'était ce que Maurice attendait.

Il ne voulait pas avoir l'air de provoquer une discussion avec sa femme, mais se montra ravi qu'elle lui en fournît l'occasion.

A peine Marie-Madeleine se fut-elle étendue sur son lit, que doucement s'ouvrit la porte, et Maurice entra:

— Tu tiens beaucoup à cette promenade du Simplon? questionna-t-il, en affectant la plus légère indifférence.

— Certainement, chéri; ces temps-ci, tu as dû t'en apercevoir, j'étais assez morose oui, une sorte de tristesse était en train de m'envahir. C'est ridicule, je sais bien! Mais tu comprendras aisément que j'aie sauté sur l'occasion qui me permettait de m'évader pour une journée de mon cafard.

— Ce docteur Batrieux te fait la cour, tout simplement! Si tu te figu-



A TOI

*O Toi!... Toi dont l'amour vainquit mon déshonneur,
Toi qui en ma prison fis revivre mon bonheur;
A genoux sur les dalles j'invoque ton image,
Qui d'un mot calmera la furie de l'orage.*

*O Toi, qui opposas le pardon à l'offense,
Vois dans mon repentir ma seconde innocence,
Mon encens dans son but ne saurait s'égarer,
En s'élançant vers Toi que je veux adorer.*

*De ton cœur, de nouveau, ouvre-moi le sentier,
D'un sourire de tes lèvres apaise mon émoi,
Pour qu'encore je puisse dire: "Prends je suis à Toi."*

*Ecrasé par l'exil et par ma petitesse,
En mon âme ce soir imprégnée de tristesse,
Je sens, par ta grandeur, que Dieu m'a pardonné!*

MARCEL HAINS

Tisserand lisait la "Gazette de Lausanne", confortablement installé dans son rocking-chair.

Le soleil était un peu chaud comme il arrive parfois vers cette heure, bien que le déclin de la saison fût largement commencé. Sur la terrasse, près de la balustrade, une pensionnaire des "Bords du Lac", assez jolie ma foi, faisait visiblement tout ce qu'elle pouvait pour attirer l'attention de Brasseur, et il faut bien avouer qu'elle réussissait assez peu. Marie-Madeleine en était presque énervée:

— C'est inouï, songeait-elle, voilà un petit manège qui m'eût exaspérée il y a seulement quinze jours! Voici que maintenant je regrette que Maurice ne fasse aucune attention à cette petite dinde! Cela prouve que Mme Tisserand possède tout son esprit. A moins... à moins que ce ne soit le docteur Batrieux...

Elle ne put s'empêcher de sourire en y songeant.

res que je suis dupe de l'intérêt qu'il prend tout d'un coup pour la traversée du Simplon?

— Tu es stupide, stupide et injuste. Si le docteur avait une idée de par derrière la tête, il aurait commencé par ne pas t'inviter, toi! Qu'aurais-tu fait à sa place?

Maurice se pinça les lèvres. Il n'était que trop certain qu'une scène de jalousie, si légère fut-elle, paraissait à cette heure déplacée dans sa bouche. Il se crut pourtant obligé de répondre avec humeur:

— C'est bien, tu feras ce que tu voudras. Moi, je n'irai pas!

Il s'attendait, bien sûr, à ce que Marie-Madeleine en fût désolée, et qu'elle renonçât à son projet, à moins qu'elle ne le suppliât de revenir sur sa décision. Elle n'en fit rien.

Pauvre Maurice! Il aurait tant voulu, tenez, que sa femme lui adressât quelque pique au sujet de Mme Tisserand! Cela l'aurait soulagé; d'a-

bord parce qu'il aurait pensé immédiatement que Marie-Madeleine jouait un jeu, et puis cela aurait flatté son amour-propre en lui redonnant tout soudain un air quasi don juanesque dont il se crut dépossédé dans l'esprit de la jeune femme.

Il ne put se retenir:

— Tu ne trouveras pas extraordinaire, je pense, que je sorte de mon côté avec mes amis Tisserand. Je préfère, pour ma part, la compagnie de Pauline à celle du docteur Batrieux. Chacun ses goûts!

— Cela n'empêcherait rien, conclut flegmatiquement Marie-Madeleine.

Elle s'étonnait elle-même de son audace et alla même jusqu'à s'admirer secrètement de ne pas se laisser intimider.

— Je paierai cela tout à l'heure, toute seule, songea-t-elle. Lorsqu'il est parti, je reste moins fière.

On frappa à la porte, et la femme de chambre pénétra dans la pièce, portant un plateau tout garni de tasses et de petits fours.

— Comment, déjà cinq heures! s'exclama Maurice. Tu m'as coupé l'appétit avec toutes tes histoires, ajouta-t-il d'un air gêné. Je vais marcher un peu!

Il hésita encore quelques secondes avant de sortir. Marie-Madeleine le regardait. Ce regard était insupportable. Il signifiait trop clairement: "Tu mens, je sais fort bien qu'en temps normal tu te serais déjà assis, désireux de me convaincre, et au lieu de cela..."

— Je rentrerai pour le dîner, continua-t-il. Je descends vers le lac. Réfléchis à ce que je t'ai dit!

Il sortit comme à regret, pressé pourtant. La pendule n'attendait pas. Marie-Madeleine soudain moins assurée, persistant néanmoins dans son attitude, se raidit et ne répondit point. Elle pensa: "Il va la retrouver." Puis tout haut elle dit:

— Mais je vaincrai!

Maurice était déjà dehors.

Il lui eût été bien difficile d'analyser ses sentiments exacts tandis qu'il dévalait à grandes enjambées la pente légère qui séparait la Pension du lac.

C'est bien, en effet, Pauline Tisserand qu'il allait rejoindre. Elle lui avait donné rendez-vous, comme presque tous les jours à présent, dans un certain endroit de la rive où il ne passait jamais personne parce qu'il était assez éloigné de la route. Mais il se demandait jusqu'à quel point Pauline l'aimait. Jusqu'à présent il s'était contenté du plaisir de leurs rencontres; la petite pique qu'il venait d'avoir avec Marie-Madeleine lui fit se poser une autre question: "Laquelle des deux femmes l'aimait mieux?"

Certes, il eût été navré que Marie-Madeleine fût tombée malade de s'apercevoir de son flirt avec Pauline, mais du moins ne déplaisait-il pas à sa fatuité qu'elle pût persister dans son attitude de la veille au soir, devant ce même lac alors teinté de lune, tandis qu'il s'efforçait de donner le change aux pressentiments de la jeune femme.

La façon toute naturelle avec laquelle elle paraissait avoir repris goût à l'existence, lui donnait vaguement l'impression qu'il ne serait peut-être pas indispensable à la vie de Marie-Madeleine... après tout, sans doute pas davantage à celle de Pauline; et il en conçut un désir un peu puénil d'être aimé absolument comme il le souhaitait.

Pauline venait d'arriver, étonnée d'être la première. Du plus loin qu'elle l'aperçut, elle lui fit signe de la main. Absorbé dans ses réflexions,

Maurice ne la vit que lorsqu'il fut arrivé tout près d'elle.

— Eh bien! à quoi songez-vous? demanda-t-elle, mi-amusée, mi-vexée.

— A rien, à rien, répondit assez maladroitement Maurice qui, d'habitude, soignait mieux ses réponses.

Et quand ils eurent fait quelques pas, il lui prit les mains et lui demanda à brûle-pourpoint:

— Pauline, m'aimeriez-vous assez, si des événements imprévus survenaient, pour quitter votre mari et me suivre?

Pauline ne demeura pas longtemps interloquée. Sans trop en comprendre encore la raison, elle devina que quelque chose venait de se passer dont elle pourrait tirer parti. Quoi? Elle le saurait bien. L'idée allait seulement germer en elle qu'il était possible après tout, si Marie-Madeleine disparaissait de leur existence, que Maurice l'épousât.

Il y avait pensé. Quant à elle, elle y souscrivait à l'avance. Maurice avait une situation égale à celle de Tisserand, il était plus jeune et il lui plaisait. Si donc une chance s'offrait, elle ne manquerait pas de la saisir.

— Vous savez bien, répondit-elle, que je vous suivrais n'importe où! Que rien, rien, comprenez-moi bien, Maurice, ne m'empêcherait d'être toute à vous... si ce n'est que je ne veux pas briser le ménage de cette pauvre Marie-Madeleine. D'ailleurs, pourquoi parler de cela? Vous savez tout comme moi que cela est impossible. Ne me torturez pas inutilement!

Ils se turent. Maurice ne savait pas trop si, au fond de lui-même, il ne regrettait pas de s'être ainsi avancé et s'il ne ressentait pas une sorte de soulagement après la dernière phrase de Pauline. Mais en même temps, il se sentait pris d'un désir capricieux de cette tentation nouvelle: refaire entièrement sa vie, fuir avec Pauline, l'aventure! Ne le séduisait-elle pas, après tout, plus encore que Marie-Madeleine?

Il prit le bras de Mme Tisserand qui s'abandonnait contre lui. Ils firent encore quelques pas. Le soir venait, et les mouettes au large semblaient chercher leur refuge nocturne. Le bateau battant pavillon suisse rentrait de sa dernière traversée. Il y avait des hommes qui chantaient à bord. Le chœur venait mourir contre la montagne et cela donnait à tout ce paysage sévère une tristesse nostalgique.

Maintenant, Maurice parlait à bâtons rompus, mais pour Pauline les mots les plus insignifiants revêtaient une signification aiguë. Tout à coup il l'embrassa, elle se dégagea en souriant. Ils n'avaient pas cessé leur marche:

— Il faut rentrer, soupira-t-elle.

— Dites-moi, questionna Maurice d'une voix changée, que vous semble-t-il du docteur Battreux?

Pauline allait répondre: "Je le trouve charmant", lorsqu'elle remarqua une barre sur le front du jeune homme:

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Pour rien. Il m'agace, moi! Je le trouve poseur. Il regarde les femmes avec une insistance déplacée; vous n'avez jamais remarqué?

— Tiens, tiens, se dit Pauline, en se souvenant des regards que le docteur glissait vers Marie-Madeleine pendant les repas durant lesquels il se plaçait de telle façon qu'il pouvait la considérer de face. "Est-ce que par hasard?" Je le trouve tout à fait insignifiant, répondit-elle.

Mais elle pensait:

"Marie-Madeleine plaît au docteur Battreux. Maurice s'en est aperçu. Si cette situation dure, il peut en éprouver une jalousie suffisante pour se rapprocher de sa femme. Mais si, par exemple, Marie-Madeleine ne peut plus ne pas faire semblant de s'apercevoir que Maurice m'appartient plus qu'à elle-même, elle pourra par dépit se rapprocher du docteur, qui est charmant en somme et fort séduisant! Maurice le verra, je m'arrangerai en conséquence. Avec sa fierté excessive il ne lui pardonnera pas, ou du moins ne voudra pas en avoir l'air. A ce moment je saurai ce qui me reste à faire!"

Vevey s'était illuminé.

— Vite, il est très tard, nous sommes d'une imprudence!...

A la Pension, la salle à manger était pleine. Maurice entre le premier. Pauline arriva juste pour voir les grands gestes d'impatience de son mari qui maugréait à la droite de Marie-Madeleine, mais elle surprit aussi le regard à la fois fixe et voilé du docteur, quatre tables plus loin.

— Je m'arrangerai pour lui parler demain, se promit-elle.

Elle dit en paraissant essoufflée:

— Ces courses en ville n'en finissent plus, je vous demande pardon. Je viens d'acheter un amour de petit sac en peau de lézard, et figurez-vous que...

VIII

— En somme, vous n'êtes ici que depuis deux ans?

— Mon Dieu oui, cela fera juste deux ans le 15 octobre!

Le docteur semblait impatient d'apprendre quelque chose sur Marie-Madeleine. Il pensait bien que Pauline Tisserand n'avait lié connaissance avec lui que pour des fins personnelles, et il se demandait lesquelles elles pouvaient être.

Beaucoup trop naïf de tempérament pour soupçonner la vérité, il inclinait plutôt vers cette hypothèse que Pauline, mi par curiosité féminine, mi par ce besoin de caquetage entremêlé de petites rosseries que certaines femmes aiment à entreprendre, voudrait en savoir plus long sur ses propres sentiments d'amoureux évident de Marie-Madeleine et à ce propos lui fournirait peut-être des renseignements précieux.

Il ne s'attendait cependant pas à ce qu'ils fussent tout à fait de cette nature. En effet, s'il pensait bien qu'il ne devait pas trop déplaire à Marie-Madeleine, il n'aurait jamais osé espérer cette phrase de Mme Tisserand:

— Vous êtes bien le premier homme, depuis que je connais Mme Brasseur, qui soyez parvenu à apprivoiser cette petite sauvage! Elle parle tout le temps de vous et à votre place je serais joliment fier de ce résultat!

En même temps, elle riait un peu fort afin de laisser subsister suffisamment de trouble. Elle ajouta:

— Mais, vous, les hommes, êtes-vous tellement susceptibles d'aimer? Songez au désastre que vous apporteriez dans le ménage de cette malheureuse petite femme si vous la détourniez de son mari! Vous ne l'épouseriez pas, n'est-ce pas, si elle venait à vous préférer à Brasseur; alors.

Le docteur ne répondit pas. Tout un roman s'échafaudait dans sa tête, il n'osait pas croire qu'il pouvait avoir pris tant d'importance dans l'esprit de Marie-Madeleine. Il alla même jusqu'à se demander si Brasseur ne faisait pas la cour à Mme Tisserand parce que sa femme ne l'aimait pas assez.

UN **Bon temps** POUR UN **LIFE SAVER**

"CECI RENDRA VOTRE PROCHAINE PIPE DEUX FOIS MEILLEURE"

Il n'y a rien comme un Life Saver Pep-o-mint pour l'agrément du fumeur. Ces petits anneaux de menthe fraîche et piquante donnent un meilleur goût dans la bouche... ils gardent la bouche nette et douce. Ils sont bons aussi pour la digestion.

P.S. N'oubliez pas d'essayer la dernière sensation savoureuse de Life Savers. Cinq fameuses saveurs de fruits frais... dans un même paquet. Demandez FIVE FLAVOR Life Savers au prochain comptoir de bonbons.

Rappelez-vous que s'il n'y a pas de trou ce n'est pas un Life Saver

PETERBOROUGH BOATS
"FOR OVER FIFTY YEARS - BUILT RIGHT"

Profitez maintenant des **Nouveaux Hors-Bords Profilés** mis à votre disposition

Un assortiment complet de jolies embarcations, élégantes, solides, et d'un coût fort modéré.

Le SPEEDSTER — très estimé des vilégiateurs — un des nombreux modèles Peterborough offerts cette année.

Quand votre vieille embarcation n'est plus sûre, faites comme pour votre auto — achetez-en une neuve et jouissez des promenades sur l'eau.

Si vous préférez un canot, Peterborough en vend — bien construits, à des prix très modérés. Modèles réguliers et modèles de sport (tels qu'illustrés), livrés rapidement et d'un coût raisonnable.

Demandez le catalogue d'embarcations, canots et "tunabouts".

THE PETERBOROUGH CANOE COMPANY LIMITED
278 WATER STREET PETERBOROUGH, ONT.

Les embarcations Peterborough sont exposées et vendues à Montréal chez: Henry Morgan & Co. — T. Eaton Co. — Dupuis Frères — E. Drolet à Québec: P. L. Jobidon, 29, rue Notre-Dame

LES ROMANS D'AMOUR
SONT TOUJOURS CHOSIS
AVEC SOIN



RAIMU

C'est un VRAI beau
ROMAN D'AMOUR

que nous publions
dans

La Revue
Populaire

DE JUIN

Les Derniers
Sanglots

par Pierre Dhaël

ne manquera pas de vous
intéresser

Des articles illustrés de toute sorte,
susceptibles d'amuser et d'intéresser
toute la famille, jeunes et vieux!...

LA REVUE A LA MODE DONT
TOUT LE MONDE PARLE

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75¢
pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75
pour 1 an ou 90¢ pour 6 mois)
d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom

Adresse

Ville

Province ou Etat

Poirier, Bessette & Cie. Limitée
975, rue de Bullion. Montréal.

Puis ils parlèrent de la fameuse promenade.

— Il faut absolument la faire, conclut Pauline. Nous irons tous; votre voiture est suffisamment grande, docteur! Je me charge de l'acceptation de toute notre petite colonie. Tenez, fixons une date! Voulez-vous... voyons, nous sommes jeudi... voulez-vous lundi?

Juste le temps de lancer négligemment dans le jardin à l'oreille de Maurice:

— Vous savez, nous allons tous lundi au Simplon avec Battrieux, je suis ravie...

Et Pauline se rendit à table pour déjeuner.

Les repas à la Pension, étaient maintenant le seul instant où les deux couples se trouvaient réunis. Aussi devenaient-ils le centre, le point de jonction des intrigues diverses qui se tramaient aux autres heures.

La présence des Tisserand dans la voiture du docteur donnait à la promenade projetée une allure de récréation et c'est tout! Tisserand partit immédiatement sur une grande dissertation à propos des diverses montagnes qu'ils devraient traverser et proposer qu'on invitât Battrieux à prendre le café "tous ensemble" afin de parler de cette fameuse promenade.

Rassuré, Maurice ne fut pas le dernier à souscrire à cette offre; et Pauline triomphait.

— Il se moque bien, à présent, du docteur, songeait Marie-Madeleine. Il a suffi que cette femme veuille aussi traverser le Simplon pour qu'il accepte de venir. Ce que me dira le docteur, ce que je pourrais bien lui répondre. Ah! il s'agit bien de cela!

Ignorant la manœuvre de sa rivale, elle ressentait un violent dépit. Si elle avait regardé Maurice à cette seconde, peut-être eût-elle interprété différemment ses pensées.

Comme le docteur Battrieux venait d'entrer, il éprouva tout à coup un étrange malaise. Il lui semblait voir cet homme s'incliner devant Marie-Madeleine, et celle-ci se lever comme s'il l'eût invitée à quelque danse, puis tous deux disparaissaient, devenaient un peu de fumée, et lui, restait tout seul, dans une salle subitement vidée comme par enchantement. Son imagination lui représentait tellement cette scène, qu'il frissonna involontairement.

Le docteur s'assit, répondant au salut amical de Tisserand. Maurice regarda Marie-Madeleine; elle semblait absente, il reporta ses regards sur Pauline. Celle-ci le regardait, fronçant légèrement les sourcils, mais elle ne soutint pas l'expression de ses yeux, elle reprit une pose indifférente.

Sauf pour Tisserand qui ne s'apercevait jamais de rien, un fait pour ainsi dire insignifiant préparait pour chacune des personnes présentes une possibilité de drame. Il n'y avait que Pauline qui savait ce qu'elle allait faire, jusqu'où elle voulait aller. Marie-Madeleine et Maurice n'étaient plus tout à fait eux-mêmes. Ils pouvaient devenir sa proie.

Pour qui observait Tisserand et était un peu psychologue, le brave homme n'était point si indifférent qu'il en avait l'air. Au fond, peu de choses, peu d'événements lui échappaient, et s'il ne paraissait pas toujours s'en rendre parfaitement compte, il n'en était pas moins vrai qu'il ne négligeait rien pour que sa tranquillité ne souffrit en aucune façon des surprises du sort.

Qui l'eût vu à cette minute, assis à l'une des tables du rez-de-chaussée de l'hôtel en train de faire sa correspondance, eût été bien surpris de ne plus trouver dans son regard cette apparence distraite, voire un peu absente qui le caractérisait d'habitude.

A qui écrivait-il? Il était bien difficile de le savoir. Il pesait chacune de ses phrases, s'arrêtait un instant, écrivait, s'arrêtait encore en triturant dans ses mains son porte-plume. Enfin, il se décida d'une traite, termina sa lettre, signa et colla l'enveloppe avec une petite éponge imbibée.

— Il faut tout prévoir, murmura-t-il.

Puis il reprit son attitude normale, les yeux perdus au loin, ne trahissant sa nervosité que par le tambourinage de ses doigts secs sur le bois de la table.

Comme Pauline arrivait à cette minute — elle devait le chercher, car sitôt qu'elle l'aperçut, elle se dirigea vers lui, — il mit la lettre dans sa poche et demanda à sa femme ce qu'elle désirait.

Mais sitôt qu'elle fut descendue dans le petit jardin, Tisserand s'approcha du jeune homme qui était toujours à la porte et servait de groom à la pension:

— Tiens, dit-il, veux-tu me mettre cela à la poste tout de suite?

En chemin, le jeune homme regarda machinalement l'enveloppe:

— C'est pour Lausanne, dit-il. Puis il l'engouffra dans la boîte.

IX

Durant les jours qui précédèrent la promenade, Pauline ne quitta guère Maurice. Cette idée de fuite à deux avait progressé dans son esprit. Il s'agissait maintenant d'y entraîner définitivement le jeune homme, et vite.

— Je le déciderai pendant la promenade, ruminait-elle dans sa chambre en achevant sa toilette.

Certes, elle s'apercevait bien que si Maurice acceptait ce serait bien plus par faiblesse de nature que par inclination réelle, car elle s'était bien rendu compte qu'au fond il aimait toujours sa femme.

— Mais quand la mouche est dans la toile... se répétait-elle.

Et ce samedi-là, il semblait bien que Maurice, tant Pauline avait réussi à l'empêcher de prévoir les conséquences de sa décision, allait lui céder.

Le lundi matin à l'aube, les deux ménages attendaient le docteur Battrieux qui devait passer les prendre avec la voiture.

Ce fut Marie-Madeleine, un peu pâle, un peu nerveuse, qui l'annonça la première; et quelques secondes plus tard tous s'installaient dans l'auto.

La matinée s'annonçait très belle. Tisserand faisait en cours de route toutes sortes de prévisions météorologiques que personne n'écoutait.

— Nous déjeunerons dans le Valais, annonça le docteur.

— Surtout pas d'hôtel! s'exclama Pauline. Nous avons emporté le nécessaire pour déjeuner en route. C'est beaucoup plus amusant!

De loin en loin, à haute altitude, paraissait ces immenses hôtels suisses au toit de briques qui semblent perdus sur le sommet des montagnes. Marie-Madeleine, les yeux perdus, regardait défilé le paysage.

— Comme cela serait bon, songeait-elle, d'admirer toutes ces belles choses, blottie dans mon amour!

Elle s'imaginait que rien ne s'était passé, qu'un magnifique avenir se proposait toujours à elle; mais aussitôt la réalité la reprenait, la faisait tressaillir jusqu'aux larmes. Pourtant

elle était bien sûre que si elle triomphait de cette tourmente passagère, Maurice lui reviendrait plus attaché que jamais. Elle le regarda à la dérobée. Lui non plus ne disait rien. Un instant leurs regards se croisèrent, elle comprit qu'il avait la même pensée.

C'était comme un envoûtement qu'exerçait Pauline sur lui, et Marie-Madeleine lui enviait cet indiscutable éclat qui, peut-être, lui coûterait son bonheur.

— Quant on pense, dit-elle, qu'il suffirait d'un faux mouvement, docteur, pour que nous soyons précipités dans le vide. C'est effroyable!

Il était, en effet, bien terrible ce tournant presque sans parapet! Il semblait peu s'en falloir que la voiture ne puisse le prendre.

Les yeux de Marie-Madeleine et de Maurice, braqués aussi sur le précipice, ne reflétaient pas la même terreur.

— Bah! comme il faut mourir un jour! essaya de plaisanter Brasseur.

— Vous savez, expliqua Battrieux que les autocars sont forcés de s'arrêter et de faire machine arrière pour tourner! Instinctivement les voyageurs, surtout les voyageuses, se serrent l'un contre l'autre à cette minute-là!

— Mais il a dû arriver des accidents?

— Quelquefois, bien sûr, mais somme toute assez rarement!

Ils s'arrêtèrent pour déjeuner en vue de Brigue.

Les montagnes s'étendaient à l'infini. On eût dit vraiment qu'elles devaient ainsi continuer jusqu'au bout du monde.

Lorsqu'on est au sommet de celle qui vous paraît la plus élevée, expliquait Tisserand, on en découvre de plus hautes encore. Vous ne dominez, en somme, que quelques cimes, et cela ne sert qu'à vous décourager davantage. Vous croyez, par exemple, qu'après ce grand Plon que vous apercevez à droite, vient immédiatement cet autre que vous voyez surgir un peu plus loin, et vous vous dites: "Sitôt que j'aurai franchi le premier, il ne me restera plus qu'à descendre dans la vallée, puis à gravir la pente du second." Eh bien! pas du tout, il y a quatre ou cinq montagnes très suffisamment abruptes entre les deux. Et en voilà pour un jour ou deux d'ascension.

— Je me souviens parfaitement, étant enfant, dit le docteur, avoir traversé le Simplon en diligence pour me rendre à Domodossola. J'entends encore les grelots des chevaux, leurs pas assourdis par la neige, les claquements de fouet du cocher. Aujourd'hui, trente-cinq minutes suffisent en chemin de fer sous le tunnel. Seulement, adieu beauté! Le magnifique paysage ne se déroule plus; vous passez dessous, à toute allure, dans le noir.

Tous écoutaient.

— Ah! l'Italie!... soupira Battrieux, j'y suis retourné deux fois depuis mon enfance. Mais je n'ai jamais poussé plus bas que Venise. C'est sur la ligne. J'aurais voulu connaître Florence, Sienne, Rome. Ah! Et pourtant, cette Venise que j'ai tant aimée, et peut-être aussi Florence et d'autres villes sublimes comme elle, je ne souhaite plus de les connaître sans un amour.

— Je vous comprends, dit Marie-Madeleine. Il semble que ce doit gâcher un paysage d'amour que de s'y trouver seul, avec seulement le poids d'un regret ou d'une espérance déçue.

Elle avait dit ces mots très simplement. Mais le docteur, plein de sa passion pour elle et se demandant si cette passion ne pouvait pas être

déjà un peu partagée, crut que la jeune femme les avait prononcés avec intention.

Aussi bien, s'il était très sincère avec lui-même, était-il forcé également de s'avouer que cela n'avait pas été non plus tout à fait au hasard qu'il avait évoqué l'Italie et ses splendeurs.

— Si elle commence à m'aimer, songea-t-il, elle a dû comprendre que je pensais à elle en parlant de cet amour que je désirais. Si je parle et qu'elle semble émue, je parlerai davantage encore jusqu'à ce qu'elle consente. Alors, nous partirons pour cette Italie: après, je pourrai mourir; je n'aurai rien à désirer de plus magnifique.

Cependant, Marie-Madeleine s'était approchée de son mari et lui parlait sans que le docteur pût entendre. Brasseur écoutait distraitement. Avec ses lunettes, il inspectait l'horizon, demandant parfois à Tisserand le nom d'une montagne. On eût dit que Tisserand les connaissait toutes, comme le berger qui sait le sobriquet de chaque brebis de son troupeau.

— Qu'attendez-vous pour vous mettre à table? demanda Pauline.

Durant tout le déjeuner, elle fut d'une gaieté folle. Plusieurs fois Tisserand la regarda, sans insister d'ailleurs, comme s'il poursuivait lui-même le cours de quelque réflexion.

— Passez les confitures!

— Voilà, voilà! Qui veut encore du vin? Du vin? Oui? Non?

Battreux dit à Marie-Madeleine:

— Regardez cette coulée de neige qui a persisté malgré le soleil. La chaleur n'a pas de prise sur elle. Il doit y en avoir une belle épaisseur. Auprès se trouvent certainement des fleurs alpestres qui sont d'un bleu et d'un rouge dont les habitants de la plaine n'ont aucune idée.

— A combien est-ce d'ici à peu près? demanda Pauline.

— Oh! pas bien loin, chère madame; a vingt minutes peut-être, parce que cela grimpe pas mal.

Trouvant l'occasion excellente pour que le docteur et Marie-Madeleine puissent s'absenter et se trouver seuls un peu de temps, sans que personne ne pensât cela anormal, Pauline, s'en saisit:

— Eh bien! fit-elle, je vous laisse y aller sans moi. Rien que de regarder là-bas, je me sens déjà fatiguée.

Tisserand la regarda une nouvelle fois.

— Quant à moi, dit-il, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je m'en vais aller reconnaître un peu les lieux par ici — il désignait un endroit plus à droite. — Si je ne me trompe, on doit apercevoir un bon bout à découvert, du côté Suisse allemande.

— Mais savez-vous, mes enfants, dit Maurice, qu'il est déjà trois heures et demie! Encore du café avant de partir? lança-t-il à Marie-Madeleine.

— Vous êtes fou! J'aime mon mari, et je vous jure qu'aucun autre homme ne pourrait occuper ma pensée!

Le docteur Battreux la regarda avec tristesse:

— C'est un homme, je pense, bien heureux, puisqu'il peut impunément délaisser sa femme sans risquer de la voir se détacher de lui!

Marie-Madeleine détourna son visage. L'air très vif le colorait légèrement aux tempes. Elle regarda une certaine de mètres plus bas: Maurice et Pauline étaient assis et parlaient. Où donc était Tisserand? En "promenade", comme il disait, c'était plus que probable! Cet homme-là ne se

rendra-t-il jamais compte de rien?

— Vous ne savez pas comme je vous aime, continuait Battreux. Moi je l'ai su le premier jour que vous êtes arrivée à la pension; depuis que nous nous sommes parlé, cet amour n'a fait que croître. Je n'ai rien découvert en vous que je n'aie tout d'abord deviné, pressenti en moi-même. Je sais, malgré toutes vos dénégations, que vous n'êtes pas heureuse! Je sais que cette femme — il désignait Pauline — et votre mari n'attendent qu'un prétexte, l'une pour vous voler, l'autre pour vous abandonner!

— C'est faux! rétorqua Marie-Madeleine dans un tremblement. Mon mari peut subir une attirance pour Mme Tisserand, mais il n'aime vraiment que moi!

— Je sais, reprenait Battreux, que vous êtes plus détachée de lui que vous ne voulez le laisser paraître!

— Je crains de connaître la source de tant de certitude, répliqua la jeune femme. Je m'étonne que vous ayez pu accorder le moindre crédit aux paroles de quelqu'un aussi intéressé à vous les faire croire.

— Et quand ce serait? Quand bien même saurais-je par qui vous pensez que je ne vous déplaît pas? Mme Tisserand n'avait-elle d'autres moyens moins périlleux à son service que de me mettre dans une telle confiance? Je ne retiens qu'une chose, moi: c'est que vous êtes ma chance qui passez, et que peut-être je puis représenter quelque chose pour vous!

Marie-Madeleine ne répondit pas et le docteur put croire un instant que sa déclaration pourrait porter ses fruits. C'est qu'une sourde colère rongea la jeune femme, une envie de disputer son mari à découvert à cette intruse qu'elle avait là devant les yeux. Ainsi donc, elle avait bien cherché à abuser aussi ce malheureux docteur qui n'avait demandé qu'à la croire. Pensait-elle donc qu'elle la ferait tomber, elle, Marie-Madeleine Brasseur, dans un piège aussi visible! Fallait-il qu'elle la crût sottée!

— Vous savez, disait pendant ce temps Pauline à Maurice, que mon mari a reçu hier soir peu de temps après que nous ne nous soyons séparés, un télégramme de ses parents de Lausanne le demandant d'urgence auprès d'une cousine malade. Nous partons demain. Je n'ai pu faire autrement que de trouver tout naturel de l'accompagner. Mais notre séparation n'est pas si terrible, Maurice, elle est une date fixée pour nous par le destin. Quoi qu'il arrive, que cette cousine meure ou guérisse, je sais que mon mari restera longtemps à Lausanne!

— Moi, je suis décidée à m'en évader. Si vous tenez toujours à moi, le moment est venu de me le prouver et de venir me rejoindre. Si, à la date que nous allons fixer, vous n'êtes pas près de moi, nous ne nous reverrons plus!

Elle avait prononcé ces mots presque à voix basse, mais si fermement, que Maurice en fut ébranlé. Tisserand lui avait parlé de rejoindre définitivement Lausanne, mais rien ne laissait prévoir jusqu'à maintenant une décision aussi prompte. Le télégramme dont venait de parler Pauline hâtait les événements, pour des questions d'intérêt sans doute.

Demain, Pauline partait, voilà qui s'avérait certain, et il ne dépendait que de lui de la retrouver ou de la perdre pour toujours.

Pendant qu'il répondait d'une voix blanche: "C'est bien, fixez vous-même la date", ce fut le visage de Marie-Madeleine qui traversa son esprit.

Très pâle il attendait la réponse de Pauline, presque inconsciemment

comme s'il lui semblait être à la fois, trop tard pour reculer, trop impossible d'abandonner sa femme.

— Jeudi, laissa tomber Pauline Tisserand à voix encore plus basse.

Il la considéra un instant. Elle n'avait pas levé les yeux. Et il se demanda comment il avait pu rejeter si vite, un acquiescement.

Jeudi!

Ils se levèrent, voyant Marie-Madeleine et le docteur Battreux descendre vers eux. La jeune femme fonçait droit sur Pauline Tisserand. Il semblait qu'une sourde colère l'animait. Qu'avaient-ils pu dire, le docteur et elle?

Allait-il se passer quelque chose? Les deux femmes n'étaient plus qu'à cinquante mètres l'une de l'autre. Vaguement inquiète, comme agitée d'un pressentiment, Pauline attendait.

Ce fut alors que se passa quelque chose de fort inattendu. Tisserand sortait de derrière un gros rocher comme Marie-Madeleine allait dépasser celui-ci. Il paraissait un peu essouffé, comme s'il eût couru pour arriver là:

— Nallez pas si vite, vous allez tomber, fit-il, en feignant de sourire, face à la jeune femme.

Mais en même temps il lui prit la main et la fixa des yeux avec une expression telle que Marie-Madeleine comprit que ce n'était pas seulement par hasard que Tisserand se trouvait là si à propos.

— Je crois qu'il est grandement l'heure de nous remettre en route, dit-il à très haute voix.

Le soir descendait rapidement.

— Mais, arrêtez! arrêtez! vous allez nous jeter dans le précipice! criaient Pauline.

Marie-Madeleine était au volant. Elle avait pris pour le retour la place du docteur. Battreux était affolé, comme Mme Tisserand, ou peu s'en faut.

Cette jeune femme était d'une imprudence!

Tout ce qui s'était passé dans cette journée: la déclaration, la nouvelle découverte d'une trahison de Pauline, cette attitude de Tisserand, les quelques mots qu'il lui avait dits d'un air détaché, un peu plus tard: "Vous savez, nous partons demain", tout cela avait mis ses nerfs à bout. Et l'on eût dit qu'elle communiquait à la voiture son inquiétude et son trouble.

Trois fois, tous crurent qu'ils allaient être précipités. Aux grands tournants, l'auto lancée à toute allure, s'arrêtait au frein, repartait. Pauline était blême de peur:

— Arrêtez!... Mais c'est fou!

Marie-Madeleine n'entendait rien.

— Allez-vous la laisser nous tuer? clama Pauline à Maurice.

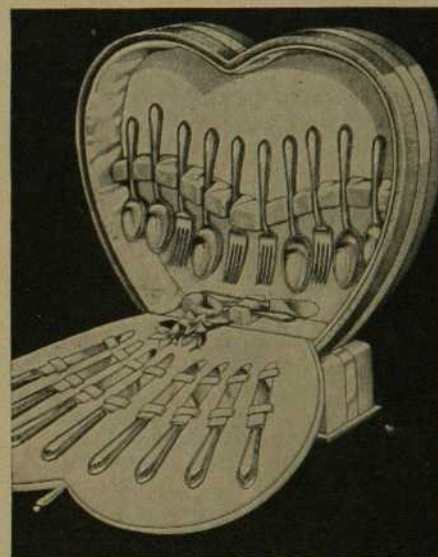
Mais lui ne répondait pas. Au fond, il admirait l'allure crâne de sa femme. L'attitude de sa rivale l'agaçait, il se sentait gagné par le vertige du danger et de la vitesse. Et comme dans un cauchemar, à chaque heurt, le mot: "Jeudi! Jeudi!" lui résonnait dans la tête.

Allaient-ils arriver vivants? Marie-Madeleine ne ralentissait pas, et maintenant il ne faisait presque plus jour.

— Jeudi! Jeudi! Jeudi ou plus jamais...

Pauline, tremblante de peur, les traits tirés, accusait encore la hardiesse juvénile de Marie-Madeleine, les cheveux au vent. Les phares s'allumèrent. Enfin voici Vevey! Il fait tout à fait nuit. On commençait à s'inquiéter à la Pension.

Pour Réjouir un Coeur de Jeune Fille!



Ce Superbe Ecrin en Forme de Coeur avec ARGENTERIE ROGERS Originale de Wm. ROGERS & SON

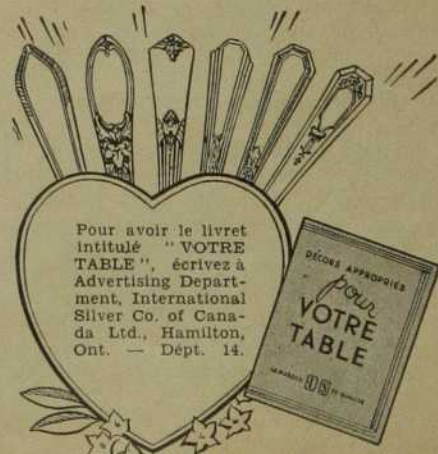
Juste à temps pour rendre plus heureuse une mariée du mois de juin — ou pour réjouir une mariée d'un mois de juin précédent.

Un cadeau distingué et cependant pratique, que toute femme sera fière de recevoir — et toute personne fière de donner.

Voyez maintenant votre Bijoutier. L'offre n'est valable que pour un temps limité.

Contient 34 pièces. Un des Modèles favoris de WM. ROGERS & SON au choix. **\$19.50** (Service pour 8)

Modèles de gauche à droite — GEORGIC, BURGUNDY, GUILD, PARIS, MAYFAIR, LA FRANCE



Pour avoir le livret intitulé "VOTRE TABLE", écrivez à Advertising Department, International Silver Co. of Canada Ltd., Hamilton, Ont. — Dépt. 14.

L'ARGENTERIE ROGERS ORIGINALE est faite exclusivement par

INTERNATIONAL SILVER COMPANY OF CANADA LIMITED

En descendant de voiture, Tisserand s'approcha de Marie-Madeleine :

— Petite madame, j'ai bien cru un moment que vous vouliez nous tuer tous, et vous avec!

Et il ajouta, comme un conseil paternel, sur un ton de sagesse sur lequel ne se méprit pas la jeune femme :

— Mais, croyez-moi, mon enfant, la vie est quelquefois moins terrible qu'on ne se plaît à se l'imaginer lorsqu'on est très jeune! Et puis... ce ne sont pas toujours ceux qui paraissent les plus indifférents qui voient le moins clair et qui agissent le moins! Si vous voulez, nous parlerons ensemble avant mon départ...

X

Deux jours s'étaient écoulés depuis le départ des Tisserand, et sans qu'aucune parole sur Pauline n'ait été échangée entre Maurice et Marie-Madeleine, leurs deux pensées étaient entre eux comme un inconnu.

Qu'avait pu dire Tisserand à Marie-Madeleine? N'était-elle pas depuis cette soirée, comme quelqu'un qui pense intensément au fond de soi-même et médite quelque chose?

De son côté, Maurice, affreusement déchiré entre l'évocation de leurs visages, tous deux chers, bien que différemment. Ce jeudi matin il se leva de très bonne heure, l'heure même de la décision. Pauline l'attendait à la gare de Lausanne sous l'horloge, au train qui partait pour Paris. Oui, il allait la rejoindre, il le lui avait promis. Il avait réglé l'hôtel la veille, recommandant qu'on ne dérangeât sous aucun prétexte Mme Brasseur. Durant la nuit il avait écrit une lettre à Marie-Madeleine, une lettre déchirante et maladroite. Ah! il ne s'accordait pas le beau rôle! Il parlait de "fatal entraînement", de "folie sûrement passagère". Il ne savait plus ce qu'il faisait. En écrivant, une larme était tombée sur le papier.

C'est cette lettre-là qu'il tourne et retourne dans sa main. Il est sept heures du matin. Marie-Madeleine dort encore, tournée sur le côté droit... Le train pour Lausanne et Paris est à huit heures...

— Comme elle repose!

Son beau bras replié sous sa joue, les cheveux épars tout autour de la tête, les cils prolongeant les paupières baissées font une ombre fragile sur le visage.

Si elle s'éveillait, tout à coup... si elle le voyait ainsi, habillé, et pour quel départ!

Soudain il revoit le profil fin battu par le vent, l'autre jour, tandis qu'elle menait la voiture dans un train d'enfer! Et derrière elle, oui, l'autre visage, celui de Pauline, défiguré par la peur; celui qu'il va retrouver, oh! sûrement plus reposé, ce matin! Il avait vieilli de dix ans, l'autre jour.

La lettre restait dans les mains de Maurice.

— Encore un peu de temps, encore un peu de temps, se dit-il.

Il sortit de la chambre parce que l'émotion le gagnait.

S'il y était rentré sitôt après, il eût pu voir les yeux de Marie-Madeleine grands ouverts. L'oreille tendue, elle n'osait encore faire un mouvement.

Maurice était descendu dans le jardin et s'était assis sur une chaise de fer. Devant lui le lac se déroulait comme un grand calme bleu, tout plein de mouettes.

— Votre valise est descendue, monsieur Brasseur!

— Ah! bon, bon... merci!

La voix du valet de chambre l'avait fait tressailler. C'était le rappel

brutal du départ. Et l'heure passait, très vite.

Alors, dans ce décor où il était arrivé heureux il crut voir Marie-Madeleine venir à lui, avec son expression d'enfant joyeuse, tout à coup assombrie, très grave. Et le "jeudi" sec, péremptoire de Pauline frappa ses oreilles en même temps. Tout ce que contenait d'égoïsme, de froid calcul, le ton et l'expression du visage se détacha dans sa mémoire. Les invisibles présences le tournaient.

Mais... comme Marie-Madeleine paraissait dure, elle aussi, lundi dernier, lorsqu'elle se dirigea vers Pauline,

Il n'y a plus qu'un quart d'heure pour aller rejoindre Pauline. Où la retrouvera-t-il, une fois que, dépitée, n'apercevant personne au rendez-vous, elle sera rentrée chez elle?

Si, tout à coup, il pouvait être passé comme par enchantement, ce quart d'heure de plus, il me semble que je serais soulagé, songea-t-il. Ce serait trop tard, oui trop tard, définitivement!

Durant ces deux jours où Pauline n'avait plus été là, ne l'avait-il pas oubliée quelques instants, au bras de Marie-Madeleine sur la route de Montreux? Si je pars, oublierai-je Marie-Madeleine au bras de Pauline,

homme, il y en a d'autres dans la journée!

D'un bond il se leva. C'est fini, le cauchemar est fini. On dirait qu'un poids horrible vient de lui être ôté. C'était un enchantement qui se rompait. L'inéluctable "trop tard" sonnait en lui comme une délivrance:

— Ah! il faut que je voie Marie-Madeleine, tout de suite! Il faut que je me sente près d'elle, parce que voici que je suis brusquement si seul!

Et tandis que, pêle-mêle, ces idées, ce besoin, ces paroles non prononcées, se pressent dans son cerveau, il passe devant le valet de chambre interloqué, monte les deux étages, deux marches par deux marches, haletant. Il entrevoit déjà à l'avance, Marie-Madeleine qui ne doit pas être encore éveillée à cette heure-ci; comme il va l'aimer, comme il va la guérir de la blessure qu'il lui a faite! Voici le palier, la porte de la chambre, il ouvre...

Et il s'arrête, stupéfait.

Marie-Madeleine était devant lui, toute équipée dans son manteau de voyage. Devant le lit défait, la valise semblait attendre.

— Eh bien, dit-elle d'une voix très calme en lui souriant, tu es déjà prêt? Moi aussi, tu vois, mais nous avons encore une grande heure devant nous!

Lui la regarde sans comprendre encore.

Mais dans le ton (où perce l'émotion malgré la grande volonté de rester naturelle) avec lequel elle lui dit :

— Oh! mais tu parais vraiment surpris, mon chéri, de me voir prête sitôt! Je savais que tu allais venir à cette heure exacte, prêt, toi aussi!

Il s'aperçut qu'elle n'était pas dupe, qu'elle savait, en effet, qu'il devait partir seul, mais qu'il ne partirait pas. Elle savait que tout avait été préparé, peut-être se doutait-elle aussi de l'existence de cette lettre qu'il enfouissait maintenant sous son manteau en attendant de la déchirer et de la brûler, comme cette page de faux amour qu'il avait failli écrire dans sa vie.

Ah! comme il se sentait honteux, éperdu d'amour et de reconnaissance devant cette femme qui, sans un reproche, lui donnait sous ses paroles douces cette magnifique leçon de confiance, cette preuve de son amour sans rien qui l'amoindrisse, lui, qui avait pu penser un instant l'abandonner!

Il restait devant elle, essayant de lui rendre son sourire, plus ému encore que tout à l'heure.

— Tu ne m'embrasses pas, ce matin? demanda-t-elle avec un accent de gentille gronderie, en s'avançant vers lui.

— Ecoute, Marie-Madeleine, mon petit... essaya-t-il de dire.

Mais la jeune femme lui ferma la bouche d'un baiser. Elle l'entraîna vers la fenêtre ouverte où pénétrait ce matin d'automne.

Qu'importent les mots inutiles! Ils regardent une dernière fois ce paysage qu'ils vont quitter dans un instant, comme pour n'en garder jamais que cette vision de leurs âmes rasserenées, parmi les senteurs mourantes de septembre.

— Pouvions-nous espérer, interrogea Maurice en pressant contre lui sa femme, que nous nous aimerions aussi gravement, aussi profondément qu'à cette minute?

Et chacun d'eux sentit pénétrer en son cœur cette infinie promesse de long amour qui fut la réponse de leur tendresse.

FIN

L'ENNUI



Quand l'ennui veut entrer chez moi,
J'ouvre tout simplement ma porte
Et je lui dis d'un ton narquois :
" Entrez, mais il faut que je sorte "

Et je m'en vais tranquillement
Flâner tout le long de la rue,
Où chaque étalage brillant
Appelle et captive la vue.

Et puis, je lorgne les passants
Si nombreux et parfois si drôles
Avec tous leurs accoutrements
Et le bruit vain de leurs paroles.

Je suis le rythme du morceau
Qu'un phonographe idiot lance
Du fond d'un restaurant bien clos
Où l'on boit, rit, s'amuse et danse.

Ou bien, je vais lire des vers
A la grande bibliothèque
Et j'oublie alors l'univers
Et tous ses plaisirs intrinsèques.

Et quand j'ai le cerveau charmé
Par la muse d'un bon poète,
Je reviens chez moi m'informer
Si l'ennui s'amuse ou s'embête.

J'ouvre ma porte : il s'est enfui.
L'ennui qui voulait me prendre,
Mon hôte redouté, l'ennui,
S'ennuyant s'est lassé d'attendre!...

MILLCENT

line, après déjeuner. Et, tout à coup, elle s'est arrêtée. On eût dit que quelque chose la retenait. Peut-être le mépris?

Maurice souffrit de cette idée comme d'un coup.

— N'est-ce pas, disait Marie-Madeleine, le jour de notre mariage, n'est-ce pas que tu m'aimeras toujours, que nous nous aimerons toujours?

Son émotion était si intense, qu'il dût battre plusieurs fois des paupières pour ne pas la rendre visible.

— Je me permets de rappeler à monsieur que son train est à huit heures. La gare a beau ne pas être loin...

ne, dans une nouvelle vie incertaine? Et quand je serai las? Et lorsqu'il sera trop tard pour revenir? Où sera Marie-Madeleine? Près de qui sera Marie-Madeleine! Si ce n'était uniquement qu'elle que j'aime, en serais-je jaloux?

— Monsieur a sûrement manqué son train, il est... hé! le voici, monsieur, regardez, monsieur n'a plus le temps d'arriver à la gare, même en courant!

Maurice se retourna; en effet, le train passait comme une longue chenille noire, tantôt longeant le lac, tantôt s'en éloignant pour y revenir.

— Cela ne fait rien, cela ne fait rien, mon ami... répondit le jeune



LA BONNE CUISINE

par Mlle HELENE CHAGNON

Directrice de l'Ecole Moderne des Sciences Domestiques
Chroniqueuse culinaire du "Samedi" et de la "Revue Populaire"

(Les recettes que présente Mlle Chagnon ont été expérimentées dans ses propres cuisines.)

PAIN DE CHOU

1 tête de chou	Beurre
Des restes de viande	Fines herbes
1 oignon	Muscade
1 œuf	Sel et poivre

Faites cuire les feuilles de chou, juste à point, dans de l'eau bouillante salée. Beurrez un moule et tapissez-le de feuilles de chou. Versez ensuite au-dessus les restes de viande hachés, les oignons revenus dans le beurre, l'œuf battu, les fines herbes et assaisonnement, le tout bien mélangé. Couvrez avec d'autres feuilles de chou. Au-dessus, parsemez de noisettes de beurre et faites cuire le chou, à four moyen, 1 heure au moins.

SALADE PRINTANIERE AUX LEGUMES

1 boîte de gelée au citron	1 tasse de pois, cuits
2 tasses d'eau bouillante	½ tasse de céleri coupé en dés
1 cuillerée à thé de vinaigre	1 c. à table de piment rouge
1 cuillerée à thé de sel	haché, si désirée

½ tasse de chou râpé

Faites dissoudre la gelée dans l'eau bouillante. Ajoutez le vinaigre et le sel. Faites refroidir. Quand le mélange commence à épaissir, incorporez les légumes et versez dans des moules individuels préalablement rincés à l'eau froide. Placez au froid et démoulez une fois ferme. Démoulez et servez avec de la mayonnaise.

POUDING AU POISSON



CE POUDING AU POISSON CUIT À LA VAPEUR S'ACCOMPAGNE D'UNE SAUCE AUX CREVETTES. LE POUDING MÊME SE FAIT AU FROMAGE ET AUX ŒUFS ET S'ENVELOPPE DE FILETS DE SOLE.

GELEE RUSSE

1 boîte de gelée à l'orange	Pincée de sel
1½ tasse de jus de pruneaux chaud	Jus d'un citron
4 cuillerées à table de sucre	½ t. de sirop de cerises au marasquin

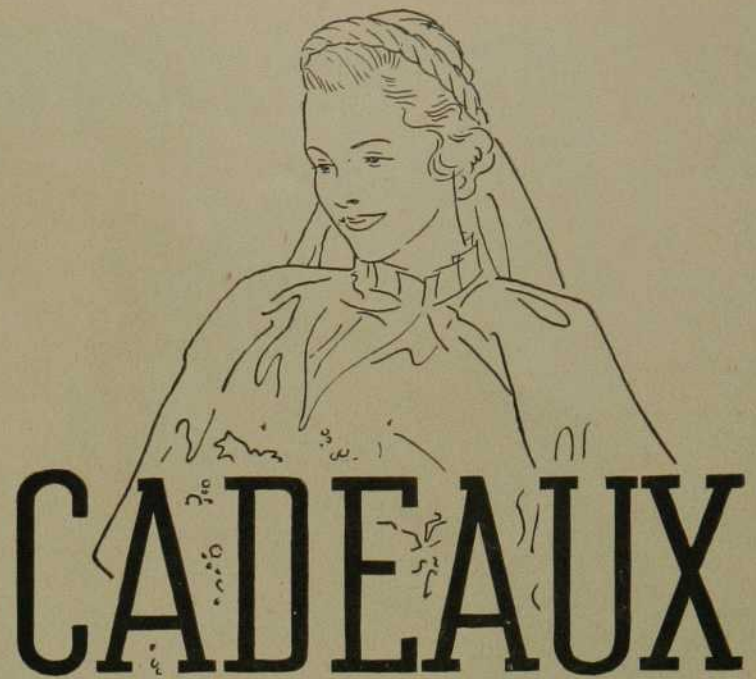
Faites dissoudre la gelée dans le jus de pruneaux chaud. Ajoutez le sucre, le sel et le jus des fruits. Versez dans des moules individuels préalablement passés à l'eau froide et faites prendre au froid. Démoulez et servez avec de la crème fouettée, si désiré.

GAUFRES

2 tasses de farine	3 œufs
2½ cuil. à thé de poudre à pâte	1 tasse de lait
½ cuillerée à thé de sel	¾ tasse de beurre

Sucre au goût (4 à 8 cuillerées à table)

Tamisez farine, poudre à pâte et sel. Battez parfaitement les jaunes d'œufs, ajoutez-les à la farine, puis incorporez graduellement le lait ainsi que le beurre fondu. Battez le mélange et incorporez les blancs d'œufs battus en neige ferme. Faites cuire sur un gaufrier chaud, bien beurré. Servez avec du sirop.



CADEAUX

de cachet moderne

VOICI la nouvelle mariée—et voici également des cadeaux électriques Hotpoint pour lui offrir le ravissement du bien-être moderne. Choisissez maintenant, chez votre dépositaire General Electric, un article dont la commodité saura lui rappeler longtemps votre gracieuse sollicitude.

GRILLE-PAIN HOTPOINT G-E

Un déjeuner pour deux—avec ce grille-pain au brillant fini chromé pour faire de belles rôties dorées. Le prix? Seulement \$4.40. Toastmaster automatique, \$14.95.



CAFETIERE HOTPOINT G-E

Nouveau et très populaire, cet appareil fait un café délicieux, de saveur merveilleuse, pour chaque repas. Prix depuis \$8.95. Percolateurs chromés, depuis \$9.95.



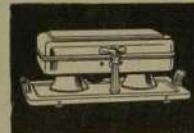
GAUFRIER HOTPOINT G-E

Quel meilleur cadeau que ce bel appareil de grande utilité pour soupers et réceptions? De superbes gaufres faites sur la table. Au prix modéré de \$9.95.



GRILLE-SANDWICHES HOTPOINT G-E

Il fait une variété infinie de sandwiches rôties. C'est un cadeau qui plaira également aux "deux" époux. \$8.95.



FER HOTPOINT G-E POIDS PLUME

Son usage est un plaisir, tant il est léger. Il est si efficace que le repassage ne présente pas de difficultés. \$8.75. Autres fers Hotpoint depuis \$3.50.



Appareils Domestiques

HOTPOINT

GENERAL ELECTRIC

FABRIQUES AU CANADA

CANADIAN GENERAL ELECTRIC Co., Limited

X M-16XF



NOTRE FEUILLETON
(Numéro 3)

"TU ES ARRIVÉ SANS PERDRE UNE MINUTE, CE QUI ME FAIT PLAISIR
ET ME DÉMONTRE QUE TU GARDAIS UN BON SOUVENIR DE MOI."

La Conquête du Bonheur

PAR XAVIER DE MONTEPIN

ILLUSTRATION DE F. BAZIN

— Monsieur Lucien d'Harblay a dit à Monsieur Piédagniel qu'il irait s'entretenir avec lui dans quelques minutes, et soyez certain qu'il aura, non des excuses à lui présenter, mais de bonnes raisons à lui donner...

— Des raisons! de bonnes raisons! — répéta Piédagniel en ricanant. — Lesquelles, madame la baronne, s'il vous plaît? — Ce qui vient de se passer est la négation absolue de toutes les convenances... — Je suis médecin attiré de M. de Trèves... Je viens ici, appelé par sa mère... J'ai le droit indiscutable de me présenter au chevet du malade, même si ce malade a déjà reçu les soins d'un ou de plusieurs de mes collègues... — Cela ne supporte pas la discussion! C'est élémentaire!...

— Du calme, cher docteur, du sang-froid... — fit la baronne Germaine en entraînant le vieux médecin. — Oui certes vous avez des droits, et nous les ferons valoir, je vous le promets...

Elle le conduisit dans un petit salon où les accompagna Georges de Nerville qui s'était bien gardé d'in-

tervenir, ne fût-ce que par un mot, dans la scène précédente.

Léonide les y suivit. Au bout de deux ou trois minutes un domestique vint annoncer que M. d'Harblay sollicitait la faveur d'un entretien avec son collègue.

— Faites entrer... — dit la douairière. Lucien franchit le seuil.

Il semblait calme, mais un observateur attentif aurait deviné que ce calme apparent cachait une émotion vive.

Le silence glacial qui l'accueillit ne le déconcerta point.

Évidemment il se trouvait en présence de gens hostiles.

Léonide seule lui adressa un regard affectueux.

La jeune femme était très émue, elle aussi, et ne le dissimulait point. Il lui semblait que quelque chose d'extraordinaire allait se passer.

— Mon cher collègue — dit Lucien en s'avançant vers Piédagniel — je désire vous expliquer ma conduite qui a dû vous sembler étrange, excessive, mais que vous comprendrez puisque vous êtes médecin.

Piédagniel interrompit avec dignité :

— Je suis curieux de savoir comment vous essayerez de pallier l'outrage infligé par vous à un membre de la Faculté, à un collègue, dont vous pouvez contester le mérite, mais dont vous auriez dû respecter du moins les cheveux blancs et le ruban rouge!...

— Je n'ai rien à pallier... — répondit le jeune docteur. — Il n'y a pas eu d'outrage... Il y a eu le maintien d'une consigne antérieurement donnée... l'exécution d'une ordonnance régulière...

— Cette consigne ne devait point exister pour moi; — j'avais le droit de m'adjoindre à vous.

— Vous aviez le droit de remplacer — (et j'ai offert de vous céder la place) — mais nullement celui de devenir mon collaborateur malgré moi.

Le ton de Lucien, conciliant d'abord, était devenu sec et cassant.

Le jeune homme jetait un regard autour de lui, cherchant un siège qu'on ne lui avait point offert.

Tout le monde était assis, il restait debout comme un coupable devant ses juges.

Léonide comprit.

Elle devint très rouge, se leva vivement et, avançant un fauteuil, elle dit :

— Asseyez-vous, monsieur d'Harblay, je vous en prie.

Lucien la remercia d'un coup d'œil et prit le siège.

— Quoi — s'écria Piédagniel — vous refuseriez l'assistance d'un collègue pour soigner M. de Trèves!

— Absolument.

— C'est de l'outrecuidance!

— En aucune façon. C'est tout simplement de la prudence. — D'ailleurs à quoi bon discuter? — M. de Trèves ne veut auprès de lui que moi, vous l'avez entendu se prononcer à cet égard, donc la question est résolue! Je crois cependant, monsieur, devoir, à vous mon aîné, à vous l'ami de la famille, rendre compte de ce que j'ai fait, de ce que je ferai, de ce que j'espère.

— Vous espérez la guérison? — demanda Piédagniel avec ironie... — Vous la croyez possible?

— Oui, monsieur.

— Vous savez que bon nombre de nos confrères, et des plus autorisés, sont d'un avis contraire.

— Je sais cela à merveille et je persiste à soutenir qu'un homme mordu par un chien enragé et soigné en temps utile peut parfaitement ne

pas succomber aux suites de ses blessures.— Les médecins américains et anglais, spécialistes distingués, l'affirment et le prouvent.— J'ai vu moi-même traiter avec un plein succès, dans de semblables conditions, un sujet dont l'organisation et le tempérament étaient les mêmes que ceux du baron Max.

«Le hasard m'a servi. Témoin de l'accident j'ai pu, séance tenante, cautériser la plaie au fer rouge et ligaturer le bras. Une heure après, et à la suite d'un premier pansement, j'ai mis M. de Trèves, grâce à une potion narcotique, dans un état de somnolence qui l'empêchait de se souvenir et par conséquent de s'inquiéter.

«L'imagination fait de plus nombreuses victimes que la rage... Je veux éviter au blessé toute émotion capable d'aggraver son état.

«Voilà pourquoi j'ai résolu de rester seul avec lui, ou de me retirer en vous cédant la place.»

XVII

— Ah! ça, mais—s'écria le docteur Piédagniel, lorsque M. d'Harblay eut ainsi nettement formulé sa pensée.— Vous vous supposez donc infailible? vous croyez donc avoir la science infuse?

— Je sais au contraire à merveille que j'ai besoin de travailler beaucoup et de beaucoup apprendre.—répliqua Lucien—mais rien ne me ferait céder lorsque je suis fermement convaincu d'avoir raison...

— La famille a le droit d'appeler auprès du malade son médecin habituel...

— Le malade a le droit de refuser ce médecin...

— La famille peut passer outre...

— Sans doute, mais elle assume alors une responsabilité terrible.

— Qui n'existe point si la famille provoque une consultation.

— Elle ne peut le faire sans l'assentiment du malade quand ce dernier jouit de la plénitude de ses facultés mentales, ce qui est le cas de M. de Trèves.

— Enfin,—s'écria la douairière en quittant brusquement son siège, — quel intérêt avez-vous donc à vous emparer de mon fils, à l'isoler, à le séquestrer?

Lucien pâlit, se leva à son tour et répliqua:

— Quel intérêt, madame?—Un intérêt de vie ou de mort!...—Je veux sauver votre fils que mon honorable contradicteur déclare perdu sans ressources... Je lutte pour la vie de M. de Trèves, et je suis tristement surpris que dans cette lutte vous ne sovez point avec moi, mais contre moi!...—Je n'en irai pas moins droit au but, et jusqu'au bout, ayant pleins pouvoirs de mon malade.

— Et à ces pouvoirs je joins les miens—dit la jeune baronne en intervenant tout à coup dans le débat.—Après mon mari, c'est à moi qu'il appartient de commander ici, et je prétends que M. Lucien d'Harblay y soit maître absolu...

— Je m'attendais à cette coalition!—fit la douairière avec rage.— Elle devait avoir lieu!...— Ah! madame, j'avais bien raison de dire, le malheur est entré avec vous dans cette maison!...

Malgré la douceur résignée qui formait le fond de son caractère, Léonide sentit la colère monter en elle.

— Cette maison!...— répéta-t-elle avec un accent de révolte.— Vous oubliez qu'elle est à moi!... J'y ai grandi... mon père y est mort... j'y ai connu la joie et la souffrance, et j'y connais à présent l'outrage!— Le

malheur est entré dans cette maison, madame la baronne, le jour où vous en avez franchi le seuil!...— Je ne veux pas en dire plus long...— L'indignation m'entraînerait trop loin...—Je vous cède la place...— Venez, docteur...

Et Léonide de Trèves, suivie de Lucien d'Harblay, quitta le petit salon.

La douairière suffoquée se laissa tomber sur un fauteuil en levant ses mains vers le plafond, et balbutia:

—Vous avez entendu!... Elle nous brave!... elle nous insulte!...—Ah! je me vengerai!...

— Vous ferez bien, si l'occasion s'en présente, chère madame,— répondit Piédagniel,— et l'occasion se présente toujours, un peu plus tôt ou un peu plus tard, quand on sait la provoquer...— Mais, pour le présent, du calme, beaucoup de calme!...— Nous ne pouvons agir utilement contre une résistance organisée, acceptons la situation telle qu'elle est... Laissez maître du terrain ce prétentieux et suffisant personnage qui se croit sûr de lui-même... Peut-être parviendra-t-il à enrayer pendant quelques jours la marche du mal.— Profitez de ce temps d'arrêt pour amener Max à obtenir de sa femme ce que vous désirez, car il est manifeste que, s'il mourait, vous n'auriez rien à attendre de la veuve en de-

La tante et le neveu montèrent ensuite au petit salon.

— Que penses-tu de tout cela?— demanda la baronne.

— Je pense, chère tante, que le docteur d'Harblay est un homme fort.

— Un charlatan!

— Pas le moins du monde, un vrai savant, je le crois très capable de guérir mon cousin Max, en conséquence il me semblerait impolitique de se faire de lui un ennemi déclaré.

— Que dis-tu là!...—Puis-je accepter l'outrecuidance de ce personnage qui n'est qu'un instrument aux mains de ma belle-fille?

Georges sourit.

— Chère tante — répliqua-t-il — vous détestez tellement Léonide que vous la rendez responsable de tout ce qui peut arriver de fâcheux ici.— Prenez garde! Une idée fixe de ce genre conduit à cette monomanie que les aliénistes appellent "le délire des persécutions..."— Voyons, écoutez-moi, et raisonnons froidement.—Vous avez des intérêts de toutes sortes, intérêts de tendresse, intérêts de fortune, à ce que Max guérisse.— Ne vous aliénez donc pas un homme qui promet de le sauver et qui, dans tous les cas, prolongera son existence assez longtemps pour rendre possible la démarche dont vous parliez tout à l'heure.—M. d'Harblay— je cons-

— Vous n'aurez qu'à vouloir pour vous en tirer à merveille...

— Parviendrai-je, sans mourir de honte, à m'abaisser jusqu'à la plus humiliante hypocrisie?

— Oh! parfaitement bien, je vous le garantis... — La fin justifie les moyens! D'ailleurs, pour vous donner du courage, songez que si nous sommes aujourd'hui les plus faibles et que n'ayant alors rien à craindre, rien à ménager, nous prendrons une revanche éclatante.

— Oh! oui,—murmura la douairière—éclatante et terrible!

La conversation fut interrompue par l'entrée d'un domestique venant annoncer que le déjeuner était servi.

La tante et le neveu passèrent à la salle à manger.

Léonide ne s'y trouvait point.

La douairière se tourna vers le valet.

— N'a-t-on pas prévenu madame? —lui demanda-t-elle.

— Si, madame, la baronne...

— Eh bien?

— Madame a répondu qu'elle déjeunerait chez elle.

— Elle était seule?

— Oui, madame la baronne... Le docteur qui soigne M. le baron venait de partir...

M. de Nerville jeta un regard à sa tante.

Germaine de Trèves comprit et cessa de questionner.

Léonide se trouvait seule en effet dans son appartement.

Après la scène à laquelle nos lecteurs ont assisté, nous l'avons vue quitter le salon en compagnie de Lucien d'Harblay.

En se retrouvant dans sa chambre elle se laissa tomber sur un siège et fondit en larmes.

Lucien se sentit remué jusque dans ses moelles.— Toutes les fibres de son cœur tressaillirent douloureusement.

Il s'approcha de la jeune femme dont les larmes coulaient toujours et dont les longs sanglots soulevaient les épaules.

— Vous souffrez... vous souffrez beaucoup, madame...— lui dit-il d'une voix basse et tremblante.

— Oui... beaucoup...— balbutia Léonide.—Trop pour ma force... — je ne peux plus... je suis à bout de courage...

Et les sanglots de la pauvre enfant éclatèrent de nouveau, plus convulsifs et plus déchirants.

Le cœur de Lucien battait à se rompre.

Quelques secondes s'écoulèrent.

Le jeune homme cherchait une parole de consolation et, ne trouvant que des phrases banales, il se taisait.

Léonide leva sur lui ses grands yeux humides, aux prunelles couleur de saphir.

— A bout de courage...— reprit-elle—à bout de patience aussi... — Pour la première fois, tout à l'heure, je me suis révoltée...—La coupe d'amertume était pleine jusqu'aux bords.

—Pour la première fois depuis cinq ans j'ai relevé ma tête courbée sous les humiliations, sous les sarcasmes, sous les injures!— Qu'ai-je donc fait à ces gens pour attirer sur moi tant de haine?—Je leur ai donné la fortune et je ne demandais qu'à les aimer...— Quelle récompense!...— Ils ont torturé mon âme, ils ont brisé mon cœur!— Vous n'avez rien vu, docteur... Vous n'avez rien entendu, vous!...—Ils se contentaient en votre présence...—Ah! oui, je souffre... je souffre beaucoup...

Nous avouons notre impuissance à décrire ce qui se passait en Lucien d'Harblay tandis qu'il écoutait ces paroles.

(Lire la suite page 27)

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Dans un château de Larmolaye se trouvent une après-midi quatre personnages: Le baron Max de Trèves, la baronne douairière, sa mère, la baronne Léonide, sa femme, que, ruiné, il a épousée pour redorer son blason avec les millions de sa dot et Georges de Nerville un cousin sans fortune. Ce jour-là, malgré les pressentiments exprimés par la jeune baronne, d'ailleurs depuis le jour de son mariage en butte au mépris de son mari et à l'hostilité de sa belle-mère, Max de Trèves veut absolument sortir et est mordu cruellement par un chien enragé. Par un bienheureux hasard le Dr d'Harblay, se trouvant sur le lieu de l'accident, donna au blessé des soins immédiats et se fit fort d'assurer sa guérison.

Cependant la baronne douairière fait venir de Paris un vieux médecin de la famille. De là conflit, mais Max de Trèves et sa femme soutiennent Lucien d'Harblay et l'autre doit se retirer. Georges de Nerville, qui aime en secret Léonide et convoite sa fortune, retrouve une ancienne amie qui lui donne de pernicieux conseils. Le docteur lui-même éprouve une émotion indéfinissable chaque fois qu'il se trouve en présence de la jeune baronne.

hors de la rente viagère stipulée au contrat.

— Ah! je le sais bien!... Je vous le disais tout à l'heure, elle m'exécra!...

— Cela saute aux yeux!—De plus elle fait cause commune avec ce d'Harblay qui a fort bien compris le caractère du baron Max et qui profite en habile intrigant de son influence sur le moral affaibli du malade...— Quelque jour nous prendrons notre revanche... vous verrez ça!...— Maintenant, je vous quitte...

— Déjà!...

— Il le faut.

— Pourquoi ne restez-vous pas à déjeuner?...

— Parce que ma position ici est ridicule.

— Oh!...

— Oui, ridicule, je maintiens le mot!...—Donc je pars, mais si je puis vous être utile, véritablement utile, une dépêche et j'arriverai...— Je suis tout à vous...— Adieu, ou plutôt au revoir.

— Attendez du moins qu'on attelle.

— Non.—J'ai besoin de prendre un peu d'exercice,— j'irai de mon pied léger déjeuner à Coye, et de là je gagnerai la gare.

Piédagniel quitta le chalet, reconduit jusqu'à la grille par la douairière et par Georges de Nerville.

tate le fait sans commentaires—s'est emparé de la confiance de Max.— Il peut nous être très utile ou singulièrement nuisible au sujet du résultat de cette démarche, en engageant mon cousin à faire ce que vous désirez ou au contraire en l'en détournant.—Il peut aussi pousser Léonide à obéir à son mari et à assurer votre avenir, mais pour cela, vous le comprenez bien, il est indispensable qu'il soit notre ami et que vous vous absteniez désormais de malmenier Léonide, son alliée.—"On n'attrape point les mouches avec du vinaigre!" dit un vieux proverbe.— Ne continuons pas la lutte contre M. d'Harblay, ayons l'air de respecter ses conseils.—Devenez bienveillante, au moins en apparence, avec votre belle-fille.—Cela n'engage à rien.— Préparez enfin le terrain, et c'est seulement de cette façon, croyez-le, que vous obtiendrez une ample récolte...

La douairière avait écouté son neveu en tirant à merveille...

Quand il eut fini, ses lèvres ébauchèrent une grimace, ce qui ne l'empêcha pas de répondre, après avoir réfléchi pendant un instant:

— Peut-être avez-vous raison.

— J'ai raison, n'en doutez pas, et plutôt deux fois qu'une...

— La comédie sera difficile à jouer.

CHEMIN DIRECT

— Quel est le plus court chemin pour aller à l'hôpital ?
 — Traversez un coin de rue très fréquenté quand il y a des lumières rouges.

POUR LE DECIDER

— Ton mari a une vraiment belle barbe.
 — Oui, mais je n'aime pas ça et il n'y a pas moyen de la lui faire couper; il résiste à tous mes arguments.
 — Donne-lui donc une belle épingle de cravate avec un diamant.

MOTIF DE HAINE

— La guerre, messieurs, disait un orateur, c'est une malédiction, une disgrâce pour l'humanité, une honte pour la civilisation et pourtant on en parle tous les jours et il y en a même peut-être qui la demandent. C'est l'abomination de la désolation!
 Il continua pendant deux heures sur ce ton, fit frémir tout son auditoire puis s'en alla en laissant l'impression que lui-même avait dû souffrir énormément de la guerre.
 — Peut-être y a-t-il perdu quelqu'un qu'il regrette beaucoup? s'informa une personne.
 — Vous êtes dans le vrai, répondit une autre qui connaissait l'orateur; il y a perdu le mari de sa femme actuelle.

REGIME SANITAIRE

Dans une réunion quelques personnes parlaient des meilleurs régimes à suivre pour entretenir une bonne santé et chacun donnait son avis.
 — Pour moi, dit un gros homme, je crois qu'il n'y a rien de tel qu'une vie bien réglée. Regardez-moi, si j'ai bonne mine, eh bien, de l'âge de vingt ans à quarante, j'ai mené la vie la plus régulière qui soit. Tous les jours, hiver comme été, couché de bonne heure et levé de grand matin; pas de petites douceurs ni d'extravagances; au travail de bonne heure et des repas tout simples; pas d'alcools ni aucune friandise. Tenez, je vais vous donner l'emploi exact d'une de mes journées...
 — Ce n'est pas la peine, dit quelqu'un, apprenez-nous simplement le motif pour lequel vous aviez attrapé vingt ans de prison.

DIALOGUE SENTIMENTAL

— Mademoiselle, vous me plaisez beaucoup et je veux vous proposer...
 — Monsieur, je regrette, mais...
 — Laissez-moi achever... une crème à la glace.
 — Mais avec plaisir, monsieur!
 — Quand il fera plus chaud qu'aujourd'hui.

LE RECORD

Un homme, d'ailleurs assez bon nageur, s'amusa à épater les gens par ses plongées; il resta une fois plus de deux minutes sous l'eau.
 — Je crois bien que c'est un record! dit une des personnes présentes.
 — Oh non, répondit l'homme modestement; à cette même place il y a eu quelqu'un qui a fait beaucoup mieux.
 — Pas possible!
 — C'est tel que je vous dis; c'est un homme qui a plongé l'année dernière et il n'est pas encore revenu à la surface depuis ce temps-là.

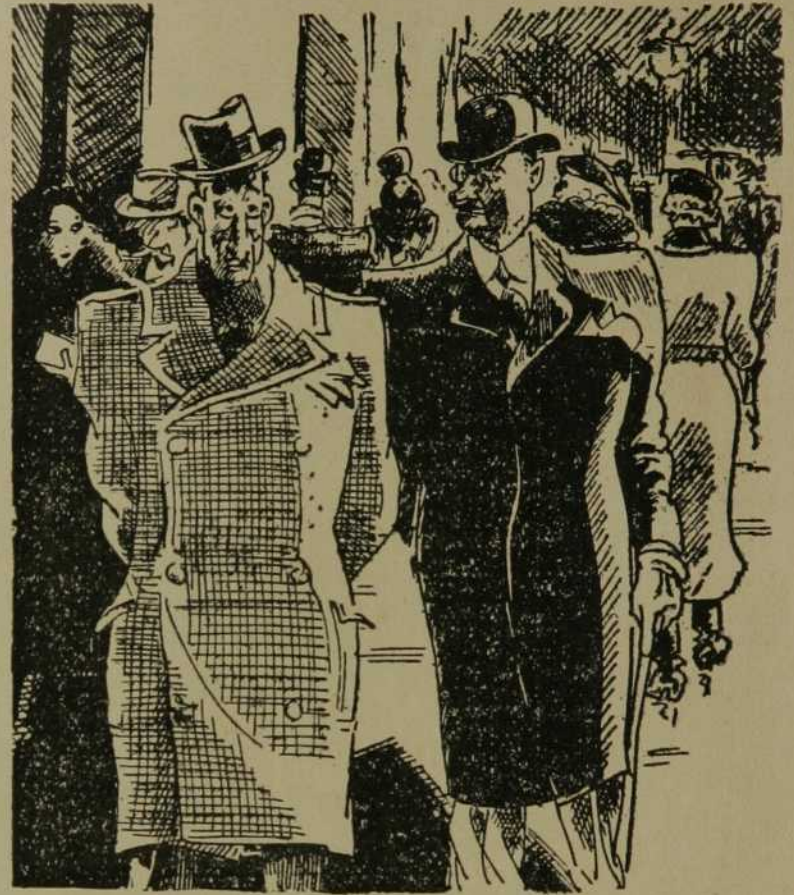
UN SUCCES

L'artiste.— As-tu porté mon tableau de peinture à l'exposition?
 Le domestique.— Oui, monsieur, et, tout de suite, il y a eu une dizaine de personnes qui sont venues le regarder.
 L'artiste (flatté).— Ah! et que disaient-elles?
 Le domestique.— Rien, mais tout ce monde-là riait comme des fous.

LE BEBE MARCHEUR

Une jeune femme parlait continuellement de son jeune bébé à tous les gens qu'elle rencontrait; cela devint à la fin si assommant que tout le monde se sauvait en la voyant. Un jour, elle eut tout de même la chance d'accrocher une voisine à qui elle se mit à chanter son éternel refrain: mon bébé est comme ci, mon bébé est comme ça, il n'y en a pas un pareil sur toute la terre, etc. A la fin, la voisine, agacée, lui demanda:
 — Est-ce qu'il marche, votre bébé?
 — S'il marche! mais je crois bien! Il y a déjà six mois qu'il marche!
 — Oh, répondit l'autre, c'est bien tant mieux; il doit être déjà loin depuis six mois et j'espère bien que vous ne nous en parlerez plus.

NOS PAGES



— Pourquoi as-tu l'air si triste ?

— Le docteur a ordonné à ma femme de partir quelques mois à la campagne et si elle me voit gai, elle ne partira pas...

CONSOLATION

— Oui, mon vieux, je suis bien malade et je crois bien que, cette fois, je suis foutu!
 — Allons, allons! calme-toi, il ne faut pas te désoler pour si peu.

EXTRAORDINAIRE

— Tiens, tu es donc blessé à la jambe?
 — Non, c'est à la tête, mais le pansement a glissé.

IGNORANCE TOTALE

— Avez-vous des parents pauvres?
 — Je ne m'en connais pas.
 — En avez-vous des riches?
 — Ils ne me connaissent pas.

VANITE

— Pourquoi donc votre voisine se plaint-elle toujours de ses servantes à tout le monde?
 — C'est uniquement pour que tout le monde sache qu'elle a les moyens d'avoir des servantes.

LA STAR



— Pas de lettres de mes admirateurs?... Impossible, ma fille, je les ai mises moi-même à la poste !...



— Nous avons besoin de votre mari pour un meurtre.
 — Et vous avez absolument besoin qu'il aide ? Vous ne pouvez pas vous en tirer tout seuls ?

AMUSANTES



UNE JEUNE FILLE
NE CROIT JAMAIS
UN HOMME QUI
SE DIT INDIGNE
DE SON AMOUR,
MAIS
À PEINE UN AN DE
MARIAGE S'EST ÉCOULÉ
QU'ELLE EN EST
PARFAITEMENT
CONVAINCUE

63

POLYGLOTTE

— On me dit que votre femme parle plusieurs langues, est-ce vrai?
— Elle en parle quatre: le français, l'anglais, l'italien et le langage qu'elle parle à son petit chien.

NOUVELLES DU JOUR

— Allo, Jos ! comment est ton rhume?
— Parle-m'en pas, il est bien obstiné.
— Et ta femme?
— C'est la même chose.

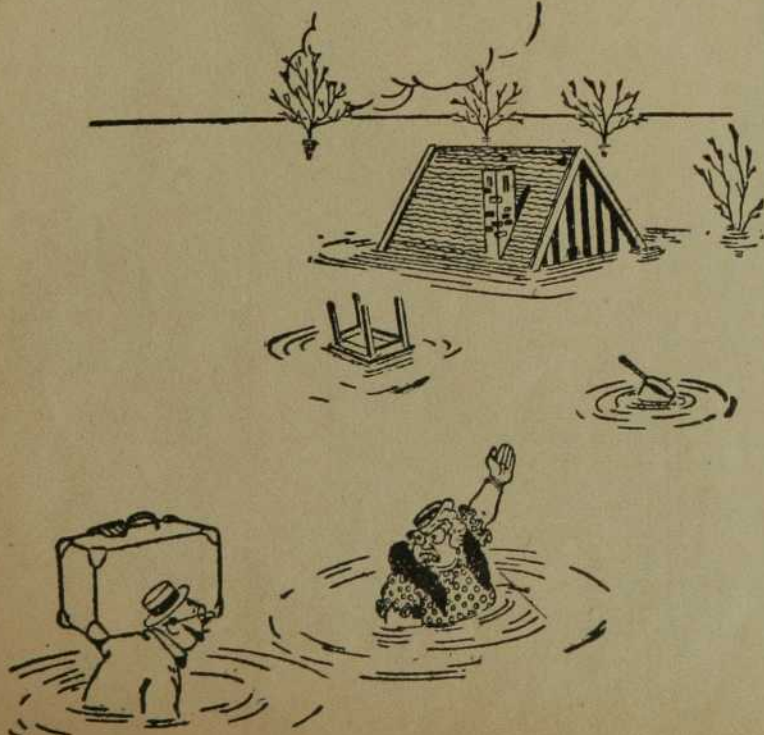
ECHO D'ELECTIONS

A propos des récentes élections en France, deux hommes discutaient et donnaient leur avis favorable ou contraire.

— C'est à n'y rien comprendre, dit l'un, et je me demande ce qu'en dirait Napoléon s'il vivait encore!

— T'occupe donc pas de ça, répondit l'autre; si Napoléon vivait encore il serait bien trop vieux maintenant pour vouloir se mêler de politique.

RETOUR DE VACANCES



— Regarde, idiot! Avant de partir, tu as encore laissé ouvert le robinet de la salle de bains!

UN BON CŒUR

Dans un tramway bondé de monde, deux gros hommes sont assis et tiennent la place de quatre personnes pendant que des femmes, devant eux, ont toutes les peines du monde à s'accrocher aux courroies pour ne pas perdre l'équilibre. Un des gros hommes a les yeux fermés et semble dormir comme un bienheureux.

— Nous arrivons, lui dit son copain; réveille-toi.

— Je ne dormais pas, répond l'autre; je fermais simplement les yeux parce que je n'aime pas voir des femmes debout dans les p'tits chars.

LES DEUX COTES DE LA CHOSE

— Il y a un homme qui vient de faire fortune avec une invention nouvelle et qui peut être très utile en ces temps de banditisme même dans les villes.

— Ah! quelle invention est-ce?

— Il a trouvé le moyen de fabriquer un paletot qui ressemble à de l'étoffe ordinaire mais qui est à l'épreuve des balles.

— C'est épatant, en effet, mais vous allez voir qu'un autre inventeur fera sa fortune à trouver une balle pour percer ce paletot-là.

MAGIE TRES SIMPLE

— Tu vois ce monsieur, disait un homme à son ami? Eh bien, je te parie un bon cigare que je lui fais regarder l'heure à sa montre sans lui parler et même sans dire un seul mot à qui que ce soit.

Le pari fut tenu; alors, notre homme alla se placer bien en vue de celui à qui il voulait faire faire le geste convenu et il tira lui-même sa montre pour y regarder l'heure attentivement. Deux secondes plus tard, l'homme en question en faisait autant.

— Tu vois, dit le parieur, triomphant; ça n'a pas raté!

— Mais comment as-tu pu bien faire? demanda l'autre très intrigué.

— Je n'ai rien fait du tout; il y a là un simple fait d'imitation instinctive comme lorsqu'on fait bâiller une autre personne en bâillant soi-même devant elle. Tu n'as qu'à renouveler l'expérience toi-même et, neuf fois sur dix, tu réussiras.

Nos lecteurs peuvent essayer eux-mêmes ce petit jeu très inoffensif.

MOYEN ORIGINAL

Des travailleurs à la pelle virent leur salaire réduit d'un dixième; ils ne dirent rien, mais, le jour même, ils coupèrent tous un dixième de la longueur de leurs pelles.

— Pourquoi avez-vous fait cela? demanda le surveillant des travaux.

— Pour nous mettre à l'égal de notre paye, répondit un homme; les pelletées seront moins grosses d'un dixième comme notre salaire et le travail durera plus longtemps; ça vaut mieux que de se mettre en grève, pas vrai?

EXIGENCES

On sait, qu'au théâtre quand on voit les acteurs s'attabler devant une table qui paraît bien servie, les aliments sont en carton peint pour la plupart et le champagne n'est pas autre chose que du thé faible en couleur. Cela ne faisait pas du tout l'affaire d'un acteur qui fit une réclamation au gérant de l'établissement.

— J'exige, lui dit-il, qu'à la prochaine scène de repas, ce soit de la véritable nourriture qui me soit servie.

— C'est correct, répondit le gérant, mais à mon tour j'exige qu'à la prochaine scène d'empoisonnement, ce soit du véritable poison qu'on vous donne.

DECISION TROP RAPIDE

Un entrepreneur de constructions faisait une tournée d'inspection quand il aperçut un homme qui se tenait tranquillement sur un échafaudage, les mains dans les poches et la pipe au bec. Il décida de faire un exemple pour stimuler les autres. Il monta lui-même rapidement sur l'échafaudage et s'adressa directement à l'homme.

— Si c'est pour vous croiser les bras ou mettre les mains dans vos poches que vous êtes venu ici, lui dit-il, vous saurez que je ne veux pas de ça; voici votre paye pour quatre jours de la semaine et vous allez me ficher le camp tout de suite.

L'homme le regarda tout ébahi, empocha l'argent et fila sans autre explication.

— Mais, dit un des ouvriers à l'entrepreneur, il ne travaillait pas ici cet homme-là, il était venu simplement pour demander s'il y avait de l'ouvrage pour lui.

DESILLUSION



— Parfaitement! Monsieur! quand on est marié on ne se mêle pas de sauver ma fille, on laisse ça aux autres!

Nouvelles robes de SPORT



2019 — Robe pour jeune fille. Gr. 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18. Pour un 14 : $2\frac{7}{8}$ v. de 35" ou $2\frac{5}{8}$ v. de 39". 15 cents.

2026 — Jolie robe pour fillette. Gr. 2 à 8. Un 4 requiert : la robe, $1\frac{1}{2}$ v. de 32". Contrastant : $\frac{3}{8}$ v. de 35". $\frac{1}{2}$ v. de ruban de $\frac{1}{2}$ " pour la boucle. Fermeture-éclair. Pour les bouffants : $\frac{7}{8}$ v. de 32" ou 35" ou $\frac{3}{4}$ v. de 39". Aussi un patron pour robe avec manches bouffantes. 15¢



2026

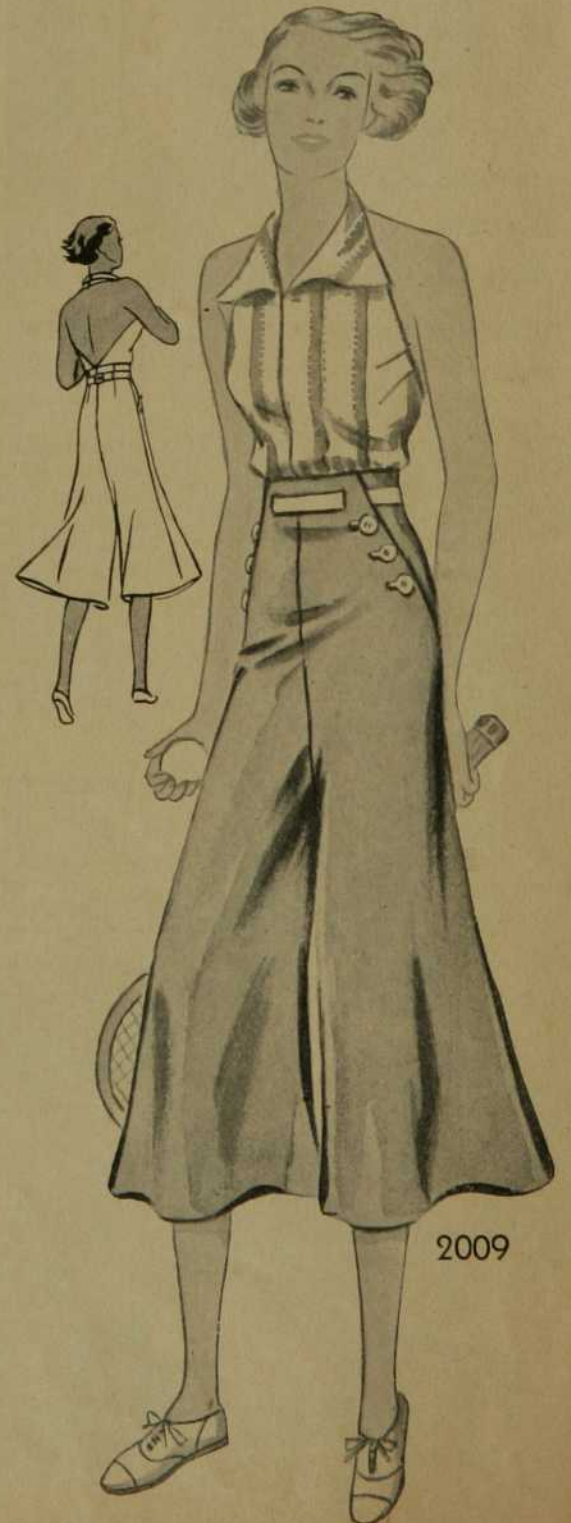


2028 — Robe de sport. Gr. 10, 12, 14, 15, 16. Pour un 14 : $3\frac{1}{2}$ v. de 35" ou $3\frac{1}{4}$ v. de 39". Foulard et ceinture de votre choix. Aussi un autre joli patron. 20 cents.



2028

2009 — Un ensemble de sport pour jeune fille. Gr. 12, à 20. Culotte, corsage et boléro. Pour un 16 : culottes, $2\frac{5}{8}$ v. de 35" ou $1\frac{3}{4}$ v. de 54". Le corsage, $\frac{7}{8}$ v. de 35". Le boléro, 1 v. de 35" ou $\frac{3}{8}$ v. de 54". Le boléro, fort joli, n'est pas illustré ici. 20 cents.



2009

La Conquête du Bonheur

(Suite de la page 23)

Une sorte de délire s'empara de lui et, saisissant les mains de Léonide, il s'écria sans presque en avoir conscience:

— Vous me torturez, madame... Vous me brisez... vos larmes me rendent fou... vos sanglots me tuent...

Mme de Trèves leva brusquement la tête.

Ses sanglots s'arrêtèrent. Ses larmes cessèrent de couler.

Elle regarda Lucien avec une extrême surprise et une dévorante curiosité.

Sous le poids de ces regards qui semblaient vouloir descendre jusqu'au fond de son âme, le jeune médecin sentit le trouble et l'embarras le gagner.

Il détourna son visage qu'empourprait un flot de sang, et laissa retomber les mains de Léonide.

Celle-ci ne comprenait rien à ce qui venait de se passer.— Elle ne s'expliquait ni les phrases entrecoupées que venait de prononcer M. d'Harblay, ni l'ardeur de sa voix, ni la flamme jaillissant de ses yeux;— elle ne cherchait pas à comprendre;—elle éprouvait tout à la fois une oppression singulière et un vague sentiment de joie.

A ces émotions complexes succéda un moment de silence.

Lucien le rompit.

Sa voix était fiévreuse encore, mais il avait reconquis son apparence habituelle de calme.

— Cette maison ne m'est ouverte que depuis hier...—dit-il.— Un laps de temps si court a suffi pour me montrer que vous luttiez avec héroïsme contre une tyrannie sans excuse.—On vous déteste ici et on blesse votre cœur...

— On le torture... on le brise...— balbutia Léonide— je voudrais être morte...

Le jeune médecin frissonna.

— Oh! madame... madame... ne parlez pas de mourir...— répondit-il d'une voix tremblante — ne parlez pas de mourir à votre âge où la vie commence à peine... ou de longues années de bonheur peuvent succéder à une période de souffrances...

Mme de Trèves secoua mélancoliquement la tête et répliqua:

—Le bonheur...—je n'y crois pas... —Pourquoi?

—Parce que je suis née sous une mauvaise étoile, et j'ai la ferme croyance qu'on lutte en vain contre sa destinée... Tout ce que j'ai pu faire pour m'attirer l'affection de ceux qui m'entourent, je l'ai fait... A quoi cela m'a-t-il servi?... l'unique résultat de mes efforts est d'augmenter la haine qui s'acharne après moi.

— Monsieur de Trèves subit l'influence pernicieuse de sa mère, mais il est impossible qu'il vous hâisse.

Lucien d'Harblay prononça ces paroles avec un tel accent, l'agitation de son organe décelait un trouble si violent que pour la seconde fois depuis le commencement de l'entretien, Léonide le regarda avec étonnement et curiosité.

XVIII

Après un silence d'une minute qui parut à Lucien longue comme un siècle, la jeune baronne dit lentement:

— Que M. de Trèves m'aime, ou me hâisse, peu importe...— Il faut qu'il vive... il faut le sauver...

— Je le sauverai, madame...— répondit M. d'Harblay avec exaltation.—Il me semble que j'aurais le pouvoir d'accomplir un miracle pour vous empêcher de pleurer...— Vous

ne trouveriez plus le bonheur impossible, je vous l'affirme, si vous aviez près de vous un dévouement fidèle, un ami sûr...

— Peut-être... mais je n'ai ni l'un ni l'autre...

— Voulez-vous me permettre de vous offrir ce dévouement?... Voulez-vous me permettre de devenir cet ami?...

— Vous!—murmura Léonide stupéfaite.— Vous, monsieur!...

— Accordez-moi le droit de vous empêcher de souffrir, de l'essayer du moins...—continua Lucien avec feu.—On guérit les souffrances de l'âme comme on guérit celles du corps.

Mme de Trèves secoua de nouveau la tête.

— Pour guérir les souffrances de mon âme — répliqua-t-elle—il faudrait en supprimer les causes, et vous ne supprimerez pas les haines qui m'entourent.

— Peut-être.

— L'entreprendre serait tenter l'impossible!...

— Qui sait?— Apprenez-moi seulement le motif de ces haines...

— Je l'ignore moi-même...

— Cherchons-le donc ensemble...

—La baronne douairière a-t-elle toujours été pour vous ce qu'elle est aujourd'hui?

— Assurément non...—Quand elle voulait faire de moi sa belle-fille, ou plutôt faire de ma fortune la fortune de son fils, elle n'avait que des paroles gracieuses et me témoignait une hypocrite tendresse à laquelle je me laissais prendre naïvement.

— Par qui les questions d'intérêt ont-elles été traitées?

— Par les notaires de nos deux familles...— Les discussions ont été fort longues...

— Mme votre mère et la baronne Germaine ne sont-elles pas intervenues au cours de ces discussions?...

— Si... et à plus d'une reprise...—

Ma mère se préoccupait de mon avenir... Elle a refusé de céder sur plusieurs points importants et les clauses du contrat ne sont pas toutes de nature à contenter ma belle-mère...

— Me permettez-vous de vous demander quelle position serait faite à la baronne Germaine si monsieur de Trèves venait à mourir?

— Elle toucherait sur ma fortune une rente viagère.

— De quelle importance?

— De six mille francs.

— Et, pas autre chose?

— Non, rien...

— J'avais deviné juste!— s'écria

Lucien d'Harblay.—Madame de Trèves a des goûts de dépense et de luxe, de grands besoins...—La médiocrité lui fait horreur...— Le chiffre minime de la rente viagère que vous auriez à lui servir si vous deveniez

veuve, change pour elle cette rente en une aumône humiliante...— Voilà sans contredit la cause de sa haine...

—Ne cherchez point ailleurs, vous ne pourriez que vous égarer...—Madame votre mère, aveuglée par son affection, a sauvegardé vos intérêts d'une manière bien funeste, aux dépens de votre bonheur!...— Autre chose: M. de Trèves a l'administration de vos revenus?...

— Absolument et sans contrôle...

— Si vous mouriez, que deviendrait la fortune qu'il administre?

— Elle lui appartiendrait.

— Tout entière?

— Oui, tout entière...

— Eh bien! madame, il dépend de vous d'acheter la paix...

— A quel prix?

— Au prix d'un acte bien en règle

constituant à la baronne Germaine

UNE SEULE COUCHE SUFFIT

QUAND ON EMPLOIE

ALABASTINE



L'Alabastine donne aux murs un beau fini riche et durable, à prix d'économie.

Pas d'eau chaude pour le gâchage. Plusieurs jolies nuances. Soumettez-nous vos problèmes décoratifs.

Gypsum, Lime and Alabastine.

Canada, Limited

PARIS, ONTARIO, CANADA

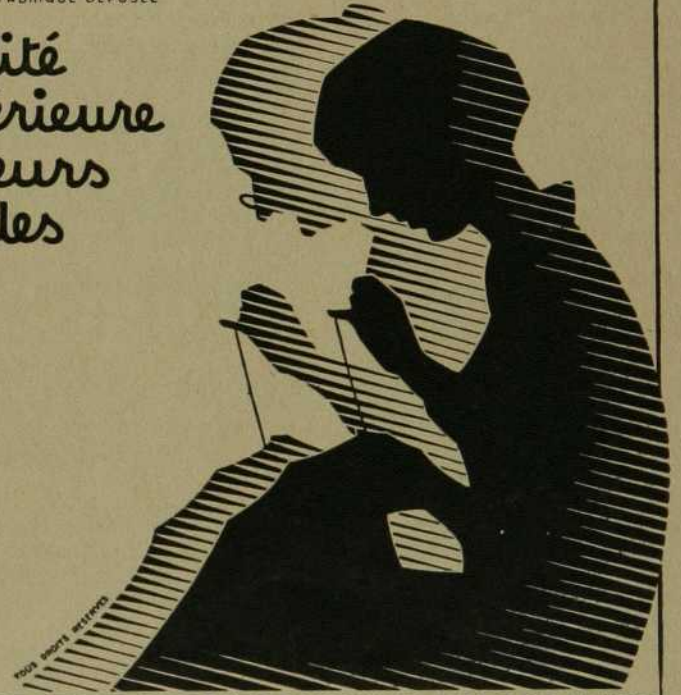
A335P

fils de coton, lin, soie
pour tous les ouvrages
de dames

D·M·C

MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE

qualité
supérieure
couleurs
solides



LES GENERATIONS PASSENT·LA MARQUE D·M·C DEMEURE

NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix : \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU, Saint-Vincent de Paul

(Comté Laval), P.Q.



une rente viagère plus considérable, quarante ou cinquante mille francs, par exemple, en cas de mort de votre mari.

— Et vous croyez qu'elle cesserait de me traiter en ennemie?...

— J'en ai la conviction.

— J'y penserais donc, et je suis reconnaissante du conseil qui peut devenir excellent à suivre...

"Merci de votre intérêt, monsieur, merci de toute mon âme."

Lucien sentit un frisson courir sur sa chair.

— J'aime—balbutia-t-il d'une voix presque éteinte, dont les notes voilées descendirent jusqu'au fond du cœur de Léonide—j'aime ceux qui souffrent...

Puis, après une seconde, il ajouta d'un ton plus ferme :

— Voulez-vous me permettre, madame, une dernière question?

— Faites, docteur.

— Quelle est dans cette maison la situation exacte du cousin de monsieur de Trèves?

— Georges de Nerville?

— Oui.

— Mon Dieu, vous venez de le dire vous-même, sa situation est d'être le cousin de mon mari...—Ils ont été élevés ensemble...—ils se sont rarement quittés...—Georges de Nerville est pauvre...—Max lui sert une pension...

— Sur les revenus de vos biens?

— Naturellement, puisque Max, ruiné par son père, était à peu près sans fortune au moment de notre mariage.

— Mais vous n'avez pris aucun engagement personnel au sujet de cette pension?

— Aucun.—J'ignore même quel en est le chiffre.

— Donc, si M. de Trèves mourait, son cousin se trouverait dans la misère?

— Sans doute, car en dehors de sa pension il ne possède rien.

— Croyez-vous qu'il fasse cause commune contre vous avec votre belle-mère?

— Non.—Il reste neutre et il évite de se mêler de quoi que ce soit, ce qui témoigne en faveur de son tact.—En somme, je le crois plutôt mon ami que mon ennemi...—il se laisse vivre, sans haine pour personne et sans grande affection.—C'est un insouciant.—Nous nous connaissons avant mon mariage et nous sommes restés dans de bons termes...—il s'était mis sur les rangs pour obtenir ma main, et il s'est retiré quand son cousin Max a posé sa candidature.

— Bref, vous avez confiance en lui?

— La confiance relative que peut inspirer une nature molle et sans ressorts.—Je ne sais si Georges est capable de dévouement, et j'en doute; j'affirme qu'il n'est pas mon ennemi et, s'il fallait absolument prendre parti dans les querelles d'intérieur, il se mettrait de mon côté, je le crois.

—C'est trop peu,—répliqua Georges—mais l'absolu dévouement que vous ne trouveriez pas en lui, vous le trouverez en moi. Vous m'avez permis de vous l'offrir... comptez sur moi, madame. Le moment est proche peut-être où je vous prouverai que ce ne sont pas là de vaines paroles.

Léonide tendit ses deux mains à Lucien.

— Vous êtes mon ami, lui dit-elle, —mon ami vrai... je le sais... je le sens... je suis certaine...—Je compte sur vous...

M. d'Harblay se retira, la tête et le cœur en feu.

Mme de Trèves, restée seule, se laissa tomber sur un siège, l'âme pleine de pensées confuses formant un véritable chaos.

Peu à peu cependant une lueur vague apparut dans ce chaos.

Léonide se leva, fit quelques pas avec agitation et brusquement s'arrêta, réfléchissant.

La lueur grandissante éclairait des abîmes.

— Mon Dieu—murmura la jeune femme avec effroi—mon Dieu, quelle puissance a donc sur moi la voix de cet homme que je ne connaissais pas il y a deux jours!!—Il me domine... Je lui confie mes plus secrètes pensées...—Son regard me trouble...—Quand je l'écoute mon cœur bat plus vite...—Quand ses yeux se fixent sur moi je me sens rougir...—Quand il n'est plus là, je voudrais le voir encore...—Il m'a offert son dévouement et je l'ai accepté...—il m'a dit de compter sur lui et j'y compte...—que se passe-t-il donc en moi?—je ne sais pas... je ne comprends pas...

Et Mme de Trèves prit dans ses deux mains son front brûlant.

On frappa doucement à la porte.

— Entrez—dit Léonide.

La femme de chambre venait la prévenir que le déjeuner était servi.

Léonide refusa de descendre, se fit servir un léger repas dans son appartement jusqu'à l'heure du dîner où suivant les conseils de Lucien d'Harblay, et faisant appel à tout son courage, à toute sa force de volonté, elle s'assit à la même table que la baronne Germaine et Georges de Nerville.

Le dîner fut triste mais, par exception, la douairière ne prononça aucune parole blessante, n'adressa aucun sarcasme à sa belle-fille.

La vieille dame semblait même prendre à tâche de faire oublier la scène violente qui avait eu lieu le matin.

Georges, profitant de ces bonnes dispositions apparentes, fut plus empressé que de coutume auprès de Léonide.

Celle-ci, quoique très préoccupée pour toutes sortes de motifs, s'aperçut à merveille de la nouvelle attitude de sa belle-mère, et prit plaisir à se persuader que l'influente protection de Lucien d'Harblay en était la cause.

Le docteur revint dans la soirée.

Sa visite fut courte.

Il ne demanda ni la douairière ni la jeune baronne et se contenta de leur faire porter des nouvelles du blessé par le valet de chambre Pierre Lion.

Ces nouvelles étaient bonnes.

Un mieux sensible se manifestait.

Le médecin considérait Max comme absolument hors de danger.

Nous avons dit quelle était, dans la maison du baron, la position de Jacques Häbert, position exceptionnelle, car le père nourricier de Léonide ne se trouvait point astreint à un service particulier.

On ne le considérait pas comme un domestique, bien qu'il ne perdît aucune occasion de se rendre utile, et il jouissait d'une liberté complète.

Depuis deux jours, c'est-à-dire depuis l'instant où nous l'avons vu attendre le docteur d'Harblay dans une sente de la forêt pour avoir avec lui l'entretien singulier que nos lecteurs connaissent, Jacques Häbert ne s'était point présenté devant Léonide.

C'est à peine si on l'avait vu à l'office.

Il prenait ses repas en toute hâte et disparaissait sans que personne s'occupât de savoir où il allait.

Son visage habituellement sombre le devenait plus encore que de coutume.

En proie à une détresse profonde, Jacques errait sans but dans la forêt de Chantilly, ou bien il s'efforçait dans la chambre dont il avait la jouissance au-dessus des écuries du Chalet.

Les préoccupations grandissantes du brave homme nous semblent la chose du monde la plus facile à comprendre.

Il songeait jour et nuit aux paroles du docteur :

—"Votre maîtresse veut que son mari vive, et je ferai tout au monde pour le sauver."

Cette simple phrase avait produit sur le muet une impression terrible.

La voix sèche et presque sévère de Lucien d'Harblay, lui reprochant un excès de dévouement qui faisait naître en lui les mauvaises pensées, l'avait frappé au cœur.

Le médecin jurant de sauver Max de Trèves apparaissait comme un ennemi de plus, venant apporter au chalet de Lamorlaye de nouvelles angoisses, de nouvelles douleurs.

Cette croyance s'emparait de son esprit;—aucun raisonnement ne pouvait l'en déloger.

Il lui suffisait de savoir Léonide malheureuse, et son malheur n'était que trop certain—pour qu'une haine farouche s'emparât de lui à l'encontre de quiconque lui paraissait devoir augmenter ses peines.

La mort de Max de Trèves devait apporter, selon lui, la liberté, le calme, le bonheur, à son enfant chérie.

De l'autre côté de la tombe close du mari détesté, une existence nouvelle commencerait pour la jeune veuve.

Il avait entrevu tout cela dans un rêve, au moment où le chien enragé mordait M. de Trèves.

Les questions posées au docteur dans la forêt de Chantilly prouvaient jusqu'à quel point Jacques Häbert était prêt à pousser son dévouement aveugle.

—Ainsi donc il vivra, cet homme! —se disait-il en pensant à Max.

Puis il se demandait, découragé :

— Que pourrais-je faire pour arracher ma fille, ma Léonide, à ce martyre de toutes les heures?

"Comment m'y prendre pour qu'elle ne souffre plus?"

Si Jacques Häbert avait pu broyer dans ses mains nerveuses la douairière, le baron Max et le docteur Lucien d'Harblay, il l'aurait fait non seulement sans hésiter, mais avec une joie cruelle, avec une volupté farouche.

C'est au sujet de Lucien surtout qu'une effroyable tentation assiégeait son esprit.

— Si pourtant il arrivait malheur à ce médecin—se disait-il—le baron Max privé de ses soins, mourrait.

"En tuant le guérisseur, on tuerait le malade.—Léonide, délivrée, serait heureuse."

Et la pensée d'un crime se formulait de plus en plus nette dans son cerveau, affolé à la fois par la tendresse et par la haine.

XIX

Neuf heures du soir venaient de sonner.

Chacun des habitants du chalet de Lamorlaye avait regagné son appartement respectif.

Les domestiques achevaient leurs travaux du soir.

Léonide de Trèves, seule dans sa chambre et profondément triste, se livrait à des pensées noires.

Le muet rôdait, tête nue, dans les allées du parc.—Les rayons de la lune, filtrant à travers les feuillages, éclairaient par instant son front dé-garni et sa chevelure grisonnante.

Il venait de s'arrêter sur la lisière d'un massif, les yeux tournés vers les fenêtres de la jeune baronne.

Nous savons que ces fenêtres étaient éclairées.

Tout à coup Jacques Häbert fit un geste qui pouvait se traduire ainsi :

— Il faut que je la voie!...

Et il se rapprocha de l'habitation.

Un escalier de service desservait les deux étages.

Le muet s'engagea dans cet escalier, s'arrêta au premier et fit halte en face de la porte de Léonide.

Là il s'arrêta pendant une ou deux secondes, puis il se décida à frapper discrètement.

Léonide reconnut la manière de s'annoncer de son père nourricier.

Elle quitta son siège et alla ouvrir.

— C'est toi, mon vieil ami!—dit-elle en voyant le muet—je t'avais deviné...

Une expression d'immense tendresse ou plutôt d'adoration infinie, rayonnait sur le visage de Jacques.

Il entra et Léonide referma la porte derrière lui.

— Voici presque deux jours que je ne t'ai vu—ajouta la jeune femme en tendant la main au vieillard.

Jacques prit cette main et regarda Mme de Trèves dont les traits fatigués, les paupières rougies, les yeux entourés d'un cercle de bistre trahissaient la force morale.

Après ce rapide examen la physionomie du muet devint farouche et menaçante.

Léonide était habituée depuis son enfance à lire sa pensée sur le visage de son père nourricier.

Elle comprit que Jacques se trouvait sous le coup d'une préoccupation très grave et lui demanda vivement :

— Qu'as-tu donc? Pourquoi cette mine sinistre?

Jacques répondit en se servant des signes empruntés au langage des sourds-muets, langage que Léonide comprenait fort bien.

— Vous souffrez trop dans cette maison,—je veux vous arracher à cette existence de tortures...

— Calme-toi, Jacques,—fit vivement Mme de Trèves,—j'ai l'habitude de la souffrance, et depuis longtemps je suis résignée.

Le muet ébaucha un geste de colère et, reprenant sa pantomime, continua :

— J'ai vu le médecin.

— Lequel?—Monsieur d'Harblay?

— Oui.

— Tu l'as rencontré?

— Je l'attendais...

— Que lui voulais-tu?

— Je voulais savoir si vous seriez bientôt veuve...

— Ah!—s'écria Léonide avec un mouvement de terreur.—Tu désires donc la mort de M. de Trèves?...

— Oui...

— Pourquoi?

— Parce qu'après un long martyre, il faut qu'enfin vous soyez heureuse.

Le muet mima les paroles que nous venons de reproduire, mais sans doute le langage des signes lui parut insuffisant pour rendre sa pensée avec une suffisante énergie et, saisissant l'ardoise qui ne le quittait jamais, il écrivit d'un seul jet les phrases suivantes :

— "Nulle créature au monde n'a souffert et ne souffre autant que vous, et ne l'a si peu mérité...—Les larmes que vous versez sans vous plaindre tombent goutte à goutte sur mon cœur et le brûlent comme du plomb fondu...—Vos joues pâlisent, vos yeux se creusent...—Les peines de votre âme tueront votre corps, et je ne le veux pas...—Je veux que vous viviez et que vous soyez heureuse...—Un homme s'est emparé de votre

jeunesse pour la meurtrir, pour la flétrir...—Si cet homme n'existait pas, vos lèvres seraient souriantes au lieu d'être tristes, et vos yeux rayonneraient au lieu d'être voilés par les pleurs...— Aujourd'hui, Dieu a permis que cet homme soit en danger... —sa mort pour vous serait une délivrance!... Sa mort vous ouvrirait les portes d'un avenir plein de lumière et de joie autant que le passé est plein de ténèbres et de douleurs... Je souhaite que justice soit faite et je demande à Dieu la mort de cet homme...

Après avoir écrit rapidement, Jacques tendit l'ardoise à Léonide qui le regardait, épouvantée de sa surexcitation.

Elle lut, et son épouvante redoubla.

Il lui semblait que le vertige venait de s'emparer d'elle.

Tremblante, elle leva les yeux sur le muet, et lui dit d'une voix à peine distincte:

— Personne ici-bas n'est le maître de sa destinée, mon vieil ami... il faut donc l'accepter docilement, quelle qu'elle soit...—Dieu m'a vouée à la souffrance... je me résigne et je souffrirai jusqu'au bout sans me plaindre...—Je te défends de haïr le baron de Trèves et de souhaiter sa mort...

Jacques secoua la tête, et sa pantomime énergique répondit:

— C'est impossible...

— Je te l'ordonne...

— Je n'obéirai pas...—Je n'aimerais jamais l'homme qui s'est fait votre bourreau, et je souhaiterais toujours sa mort...

— Il vivra cependant, car le docteur Lucien d'Harblay m'a promis de la sauver...

Jacques serra les poings avec rage. Léonide poursuivit:

— J'ai toute confiance en M. d'Harblay...—C'est un médecin habile...—Il tiendra sa promesse.

Le muet reprit son ardoise, effaça ce qu'il avait précédemment écrit, et traça ces mots:

— "Je tuerai le docteur Lucien d'Harblay."

Mme de Trèves avait suivi le crayon courant par saccades.

Elle pâlit.

— Malheureux! — s'écria-t-elle en arrachant l'ardoise des mains de son père nourricier.— Que viens-tu d'écrire là?... quelle affreuse pensée est la tienne?...

Le muet répliqua par signes:

— Le médecin étant mort, votre mari mourra et vous serez libre.

Léonide comprit.

— Ton dévouement est du délire! —dit-elle en frissonnant de tout son corps.— Je ne l'accepte pas... je le repousse... je le maudis!...— Tu me fais peur et tu me fais honte quand je songe à la pensée monstrueuse qui germe dans ton cerveau et dont tu parais croire que je deviendrai complice!—Écoute-moi bien, Jacques, et souviens-toi!...— Je t'aime comme si tu étais mon père, mais, s'il arrivait malheur par ton fait au docteur d'Harblay, je t'accuserais sans hésiter et je te livrerais aux juges qui seraient sans pitié...—Je garde cette ardoise sur laquelle tu viens de tracer une phrase qui te conduirait à l'échafaud si le docteur mourait assassiné! Ta vie paierait la sienne!

Le muet eut un geste d'insouciance et mima ces mots:

— Que m'importe?—Tu serais libre...

Léonide sentit une indicible terreur s'emparer de son âme.

Elle chancela.

Il lui fallut, pour se soutenir, se cramponner au bras de Jacques.

— Tu me désobéirais?—balbutia-t-elle d'une voix étranglée.

Jacques fit un signe affirmatif.

— Tu frapperais M. d'Harblay?— poursuivit Mme de Trèves.

La tête du muet s'inclina.

— Mais c'est de la folie!... la folie du crime!...

Les yeux du vieillard répondirent:

— Je veux que vous soyez heureuse... je veux que vous soyez libre.

Une aveugle tendresse se mêlait, dans ses regards, à une volonté terrifiante, inébranlable.

Léonide recula.

— Le malheureux est devenu fou! —s'écria-t-elle avec épouvante.— Il veut assassiner pour que je sois heureuse, et celui qu'il menace est le seul homme qui m'ait offert une amitié vraie, qui ait su comprendre mes douleurs et mes larmes, qui ait fait naître dans mon âme un peu de calme et d'espérance! Lui dont la voix me tenait ce matin sous le charme... dont les paroles me consolent... C'est lui que tu veux tuer afin que je sois libre!...— Tuer Lucien d'Harblay!... Mais tu es insensé!... Tu veux donc que je meure aussi!...

En entendant ces mots le muet poussa un cri rauque et guttural.

Ses yeux s'arrondirent dans leurs orbites et son regard effaré s'attachait sur Léonide.

En même temps, ses mains tremblantes mimaient:

— Mourir!... vous?...

— Oui,—répondit la jeune femme affolée—s'il meurt, je le suivrai...—

Ah! je comprends maintenant ce qui se passait dans mon âme...—Tes menaces m'ont tout expliqué... la lumière s'est faite... je me sens coupable... j'ai honte de moi-même... Va-t'en!

Le muet tomba sur ses deux genoux.

Il pleurait.

Léonide, n'ayant plus la conscience de ses paroles, continua:

— Tu sais mon secret, maintenant, tu l'as deviné au moment où je te devinais moi-même... J'ai senti que j'aimais aux battements de mon cœur, à la secousse qu'a reçue mon âme en te voyant menacer M. d'Harblay...— Ce qui se passe en moi me fait peur.—Écoute, Jacques, je n'ai rien dit... tu ne sais rien... le secret qui vient de s'échapper de mes lèvres dans un moment de folie n'existe pas... il ne doit pas exister... je ne veux pas qu'il existe...

Le vieillard posa la main tour à tout sur son cœur et sur ses lèvres.

Mme de Trèves poursuivit, avec une fièvre croissante:

— M. d'Harblay a juré de sauver mon mari... Il le sauvera... il faut qu'il le sauve...—C'est mon devoir de le lui commander et c'est le sien de se dévouer au salut du baron...— Souviens-toi que le baron doit être sacré pour toi...—Tu le respecteras... tu l'aimeras... tu donneras ta vie pour lui au besoin...— Ne l'oublie pas!... ne l'oublie jamais!

Jacques se releva.

Léonide lui tendit l'ardoise sur laquelle il avait écrit:

— "Je tuerai le docteur Lucien d'Harblay."

Le muet la saisit.

Du revers de sa manche il effaça la terrible phrase.

A sa place, il traça ces mots:

— "J'obéirai, je le jure..."

Puis, prenant la main de Mme de Trèves, il l'appuya contre son cœur, tandis que de grosses larmes mouillaient ses joues ridées et coulaient sur sa barbe rude.

— M'avez-vous pardonné? demanda-t-il ensuite par gestes.

— Oui.

— Avez-vous confiance en moi?...



DES SOULIERS BIEN POLIS SONT LA MARQUE DE L'ÉLÉGANCE — CONSERVEZ L'ÉLÉGANCE DE VOS SOULIERS À L'AIDE DU

POLI À CHAUSSURES NUGGET

Cette Réelle
Saveur de Hollande
40 ONCES,
\$ 2.65



GIN 26 ONCES, FLACON PLAT, **\$ 1.90 85¢**
de **KUYPER**

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande —Maison fondée en 1695, 149F

EN VENTE AU CANADA DEPUIS PLUS DE 100 ANS

COUPON D'ABONNEMENT LE SAMEDI!

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au Samedi.

Nom

Adresse

Ville Prov.

Poirier, Bessette & Cie, ltée, 975 de Bullion, Montréal



— Oui.—Mais il se fait tard... mon vieil ami retire-to'...

Jacques obéit, après avoir embrassé les mains de Léonide.

A peine la porte venait-elle de se fermer derrière lui que Mme de Trèves, étouffée par les sanglots, se laissa tomber à genoux.

— Mon Dieu—balbutia-t-elle en joignant les mains—vous avez voulu m'éprouver sans doute!...— Dieu de bonté, Dieu de justice, n'augmentez pas les souffrances que j'endure...— Ayez pitié de moi... Donnez-moi la force d'arracher de mon cœur cet amour insensé qui m'épouvante!...— C'est assez d'être malheureuse sans être coupable!...— Laissez-moi les joies du devoir et les voluptés du sacrifice!...

Peu à peu, les paroles expirèrent sur ses lèvres.— Elle courba la tête et pria longuement.

Il était près de minuit quand enfin elle se releva pour se mettre au lit.

Quelques jours s'écoulèrent sans amener d'incidents dignes de trouver place en ce récit.

Monsieur de Trèves allait de mieux en mieux.

Lucien d'Harblay venait deux fois par jour et rendait compte à Léonide de l'amélioration qui se produisait dans l'état de son mari.

La jeune baronne semblait joyeuse. Elle avait demandé au docteur si la consigne donnée par lui serait bientôt levée, et quand elle pourrait pénétrer enfin dans la chambre de Max.

— Le plus tôt possible, soyez-en sûre...—avait répondu M. d'Harblay.—Je comprends votre hâte, elle est bien légitime, mais dans l'intérêt du malade je dois pendant quelques jours encore exiger pour lui la solitude...

Il fallait se soumettre et Léonide n'insista pas.

XX

Chaque fois que le hasard mettait en présence la jeune baronne de Trèves et le docteur Lucien d'Harblay, ils n'échangeaient qu'un très petit nombre de paroles.

Ceci d'ailleurs arrivait rarement, car la jeune femme évitait toute occasion de tête à tête.

Léonide avait repris ses habitudes et s'asseyait deux fois chaque jour à la table commune avec sa belle-mère et M. de Nerville.

Tous les trois s'étaient composés des figures de circonstances.

Georges prodiguait à sa cousine par alliance les plus délicates attentions.

La douairière, sans affecter un revirement complet qui aurait tranché de façon trop brusque avec son attitude insolente et hostile d'autrefois, se montrait fort convenable quoique toujours froide avec sa belle-fille, et ne lui parlait guère que de Max.

La jeune baronne se sentait moins triste, ou du moins sa tristesse avait changé de cause.

Dès qu'elle se trouvait seule, elle s'abandonnait à de longues rêveries, et parfois des rougeurs soudaines, qui semblaient sans motif, remplaçaient la pâleur de son visage.

Lucien d'Harblay continuait ses visites à Mariette Mutel à l'auberge de la Cloche d'Or.

La réduction des fractures s'opérait sans amener de complications fâcheuses.

Somme toute, l'état de la maïade était aussi satisfaisant que possible.

Ni Mariette, ni le médecin ne faisaient la moindre allusion à l'entretien que nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs au commencement de ce récit.

La jeune femme savait par Georges que M. d'Harblay soignait le baron Max, et elle était trop intelligente pour paraître s'occuper du mari de Léonide.

Le désir de questionner Lucien ne lui manquait pas cependant, car elle n'avait plus revu M. de Nerville, depuis la conclusion du pacte qui nous est connu.

Aussi Mariette Mutel était fort inquiète et commençait à douter de son ancien ami.

— A-t-il résolu de se passer de moi?—se demandait-elle.— Recule-t-il devant l'exécution de sa promesse?— Ah! si j'en avais la preuve, comme je démolirais ses plans!

Cette menace—(difficile à exécuter, pour le moment du moins)—apportait à Mariette un soulagement moral.

Le docteur lui affirmait qu'avant un mois elle pourrait quitter son lit et faire un tour dans la chambre.

La convalescence commencerait alors, mais les embarras sérieux commenceraient en même temps.

La vente du mobilier venait d'avoir lieu par les soins de l'homme d'affaires de Lucile Magnin, et cette dernière avait expédié à son amie la somme de cinq mille francs laissée libre par l'opposition du tapissier, mais une telle somme serait insuffisante pour acheter un petit établissement, si Monsieur de Nerville refusait de s'exécuter.

— Je vais lui écrire...— s'était dit Mariette à maintes reprises.

Et au moment de prendre la plume, elle avait toujours reculé, craignant de compromettre son ancien ami et se compromettre elle-même.

— Une circonstance ignorée de moi le retient au chalet,— pensait-elle—mais il viendra... Il est impossible qu'il ne vienne pas me parler de la baronne...

Georges, très occupé de ce qui se passait à Lamorlaye, n'oubliait néanmoins ni le pacte conclu, ni l'engagement pris.

Il guetta't le moment où, la consigne étant levée par Lucien d'Harblay, la douairière pourrait voir son fils et traiter avec lui la question d'argent, mais, le docteur tardant à lever cette consigne, il se dit un matin, tout en faisant à cheval sa promenade quotidienne dans la forêt:

— Mariette est une bonne fille, très habile, qui peut me devenir fort utile un jour ou l'autre;—il ne faut pas lui laisser attendre plus longtemps ce qu'elle désire...

Ce jour-là il avait pris pour but les étangs de Commelle dont il côtoyait les bords, passant devant le château de la Reine Blanche et devant la maison du garde de Brigard.

Il lui plaisait de visiter le théâtre de l'accident.

Un instant, en arrivant à la chaussée du troisième étang, l'idée d'aller à Montgrésin voir Mariette lui traversa l'esprit.

Cette idée fut abandonnée presque aussitôt.

— A quoi bon?—se dit-il.— J'irai en lui portant l'argent qui lui permettra de satisfaire sa turlutaine de petit commerce.

Et Georges prit une longue allée conduisant en droite ligne au terrain des courses de Chantilly.

Après avoir embarqué son cheval au galop de chasse, il ne s'occupait plus de lui et songeait à Léonide de Trèves.

Le cob qui n'était point soutenu buta dans une racine émergeant du sol et faillit tomber.

Georges lui fit sentir la cravache et l'éperon, le releva vigoureusement et voulut le lancer à une vive allure, mais il s'aperçut aussitôt qu'il boitait

de la jambe de devant hors montoir.

Il s'arrêta court et sauta prestement à terre afin de découvrir la cause de cette bo'terie intempestive.

Le cheval était défermé du pied droit.

— Impossible de retourner ainsi à Lamorlaye sans abîmer le sabot de Dick,—se dit M. de Nerville.—Je le ferai ferrer à Chantilly, chez le père Bison...

Il se remit en selle et gagna lentement la grande rue qui du château conduit à la gare.

Tous les Parisiens connaissent la grande rue de Chantilly, voie large et bien entretenue bordée de maisons dont on loue les étages supérieurs et dont les rez-de-chaussées sont occupés par des boutiques.

Les boutiquiers font fortune, ou tout au moins joignent largement les deux bouts, en vendant fort cher leurs marchandises, pendant les mois d'été, aux amateurs de villégiature.

En hiver, quand Chantilly et ses environs se dépeuplent le commerce se ralentit, mais il ne meurt pas car, depuis le retour des princes de la maison d'Orléans dans la glorieuse demeure des Condés, l'époque des grandes chasses amène une importante et riche population flottante.

La reconstruction du château a fait la fortune de Chantilly.

Georges de Nerville, avons-nous dit, s'engagea dans la grande rue.

Il la parcourut pendant cent mètres environ, à partir de l'entrée des communs attenants aux écuries célèbres, et s'arrêta en face d'une boutique, ou plutôt d'une espèce de hangar, ayant au-dessus de sa large porte un énorme fer à cheval en tôle dorée et, au-dessous, cette inscription:

Au fer à cheval

BISON

Maréchal ferrant

Trois chevaux étaient attachés dans le hangar au fond duquel se voyait une cheminée immense, à manteau noirci par la poussière, la fumée, la limaille de fer.

Sous le manteau de cette cheminée luisait un feu de houille dont l'énorme soufflet de forge faisait jaillir des étincelles.

Deux palefreniers causaient avec les ouvriers qui ferraient un cheval de courses.

Le patron forgeait, les manches de sa chemise retroussées jusqu'au-dessus des coudes, le visage ruisselant de sueur.

L'apprenti faisait manœuvrer le soufflet avec une régularité automatique de pendule.

Georges mit pied à terre, et tenant son cheval par la bride il s'avança vers la forge.

En l'apercevant, le patron jeta sur le sol nu le morceau de fer qu'il travaillait, posa ses tenailles et son marteau sur l'enclume à deux becs appelée "bicorné", et s'avança vers lui.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur de Nerville?—demanda-t-il au jeune homme, qu'il connaissait.

— Mon cheval est défermé.

— Je suis tout à vos ordres, mais je serais forcé de vous prier d'attendre une demi-heure ou trois quarts d'heure;—ici c'est comme au chemin de fer pour prendre ses billets... chacun son tour... ça fait que personne ne peut se plaindre.

— C'est trop juste...—attachez Dick...—Je vais me promener un peu dans la ville...—je reviendrai dans trois quarts d'heure...

—C'est ça, monsieur de Nerville... Le maréchal-ferrant prit les rênes du cob et les attacha à un anneau scellé dans la muraille.

Georges s'éloigna, battit le pavé pendant dix minutes, et finalement se

dirigea vers un des nombreux cafés qui peuplent la grande rue.

Ce café, d'une apparence extérieure et intérieure très confortable, était séparé par une allée d'une pharmacie à laquelle attenait une boutique de libraire-papetier, dont la propriétaire joignait à ce double commerce celui des modes.

En passant devant la vitrine où s'étaient des journaux de toutes sortes, des feuilles illustrées, des caricatures, Georges y jeta un coup d'œil distrait.

Une pancarte placée au beau milieu attira son attention.

Elle portait cette inscription tracée en gros caractères très lisibles:

**Librairie et Cabinet de Lecture
bien montés et bien achalandés
à vendre à l'amiable**

S'adresser à la Librairie même.

— Ah! ça mais,—se dit le cousin de Max—voilà qui ferait joliment l'affaire de Mariette...— Elle vivrait bien tranquille ici et pourrait joindre à la librairie le commerce des modes, comme la propriétaire actuelle...— La vie n'est pas trop chère à Chantilly, et un établissement de ce genre doit être bon marché...— Renseignons-nous un peu...

Il allait poser sa main sur le bouton de la porte pour ouvrir, mais il la retira vivement.

— Pas de bêtises!—murmura-t-il—je dois éviter de me compromettre...

Et, après avoir pris le numéro du fonds de commerce à vendre, il entra dans le café.

Deux consommateurs seulement s'y trouvaient.

Georges se fit servir une absinthe et alluma un cigare.

Les deux consommateurs causaient.

— Ainsi—disait l'un d'eux, homme de quarante ans environ— ainsi tout est bien convenu?

— Parfaitement...—répondit celui auquel on s'adressait, jeune homme qui paraissait âgé d'une trentaine d'années.

— Dans quinze jours vous pourrez entrer en fonction?

— Oui, monsieur...— Dans quinze jours je serai ici...

— J'ai absolument besoin d'un aide...—Je suis le seul pharmacien de Chantilly...— Les villages voisins m'envoient une clientèle considérable...—Depuis que mon élève m'a quitté par un coup de tête, je ne puis suffire à la besogne et je me trouve sur les dents...—je compte sur vous.

— Monsieur, vous avez ma parole...

— Vous serez bien ici... Je ne reviens pas sur la question des appointements au sujet de laquelle nous sommes d'accord...— Vous serez libre le dimanche à partir de midi...

Le gamin qui fait les courses vous aidera au laboratoire, et au moins, si je suis obligé de faire une courte absence dans quelque temps, comme c'est probable, je partirai tranquille...— Vous le pourrez, monsieur...— Me ferez-vous le plaisir de rester à déjeuner avec moi?— Oui, n'est-ce pas?

— Bien volontiers, monsieur.

— Je vais dire à ma cuisinière de nous servir le plus vite possible, et vous pourrez retourner à Paris par le train de midi...

Le pharmacien paya les consommations et sortit avec son aide futur pour entrer dans la boutique qu'une allée—nous l'avons dit—séparait du café.

Sur les vitres de cette boutique on lisait en lettres de cuivre:

GODELOT

Pharmacien de 1ère classe
Ex-interne des hôpitaux de Paris.

L'élève en pharmacie que M. Godelot venait de s'adjoindre pour entrer en fonctions quinze jours plus tard se nommait Jules Cordier.

Nous avons constaté qu'il paraissait avoir trente ans, mais il n'en avait en réalité que vingt-cinq.

C'était un joli garçon aux cheveux châtain clair, frisés naturellement au-dessus d'un front large. Une barbe soyeuse, plus foncée que les cheveux et soignée avec amour, encadrait un visage intelligent, aux traits réguliers mais fatigués.

Les yeux étaient bleus et très beaux, mais le regard manquait de franchise.

Jules Cordier, fort instruit quoique très paresseux, aurait dû être pharmacien depuis longtemps; par malheur il sacrifiait tout au plaisir.

Le billard, le piquet, l'absinthe, les femmes, le détournement de son travail et l'empêchaient absolument de se créer une position.

S'il se décidait à venir "s'enterrer en province", ainsi qu'il le disait lui-même, c'est que le séjour de Paris devenait impossible, ses innombrables créanciers ne lui laissant plus une minute de tranquillité, et toujours quelques-uns d'entre eux étant aux aguets pour lui faire, en pleine rue, des avanies...

XXI

Jules Cordier, au moment où nous le présentons à nos lecteurs, était encore en place, mais il avait déclaré à son patron qu'il le quitterait au bout de la quinzaine, et l'un de ses anciens condisciples à l'école de pharmacie l'ayant recommandé à M. Godelot, celui-ci se l'adjoignait avec enthousiasme.

Terminons le portrait moral de l'élève pharmacien en avouant que certaines délicatesses lui manquaient absolument.

Se sachant joli garçon, "il abusait de son physique", comme on dit dans le monde des boulevards extérieurs, et plusieurs de ses anciennes amies pouvaient affirmer qu'il connaissait le fond de leur bourse aussi bien que le fond de leur cœur.

Georges de Nerville, tout en préparant son absinthe, avait écouté distraitement la conversation du pharmacien et de Jules Cordier.

Il cherchait un moyen d'obtenir, sans se compromettre, quelques détails au sujet du fonds de librairie à vendre.

D'un signe il appela le garçon du café.

Celui-ci accourut et demanda :

— Monsieur désire quelque chose?

— Je voudrais un renseignement.

— Lequel, monsieur?

— Habitez-vous depuis longtemps Chantilly?

— Depuis deux mois, monsieur, et c'est déjà trop...—Heureusement que dans trois jours je retourne à Paris...

— Pas gai, le pays!...—Un enterrement de première classe, excepté les jours de courses.

— Cet homme s'en va — pensa Georges — je puis donc le questionner sans crainte...

Puis, tout haut :

— La boutique de librairie voisine du café est en vente, je crois...

— Oui, monsieur...

— Pour quel motif?

— La "demoiselle" de Mme veuve Pareur, une enfant de seize à dix-sept ans, est attequée de la poitrine, à ce qu'il paraît, et les médecins conseillent à la mère de la reconduire dans le Midi, qui est son pays d'origine...— Alors la mère se décide à vendre...— On aura le petit fonds pour pas grand'chose...

— Il est donc sans valeur?...

— Ce n'est pas cela, monsieur, mais la concurrence manquera...

— Savez-vous quel prix on demande?...

— J'ai entendu parler de sept mille francs, avec l'agencement, le mobilier et les marchandises...— Il y a pour plus d'argent que ça de romans, tous des meilleurs auteurs, et qu'on loue très bien ici...—Est-ce que monsieur voudrait acheter le fonds?

— Non; mais je connais quelqu'un à qui peut-être il conviendrait...

— Il n'y a qu'à voir Mme veuve Pareur... ce sera vite fait...—La bonne femme se hâtera de conclure pour emmener sa fille.

— Vous êtes certain que le cabinet de lecture est achalandé?

— Oh! pour ça, oui, monsieur...— Mme veuve Pareur y gagne de l'argent, chacun sait ça; la librairie marche bien aussi, et le commerce de modes également.

— C'est bien... je vous remercie.

— Monsieur va-t-il voir la veuve Pareur?

— Non, — j'enverrai l'adresse à la personne qui pourrait s'arranger du fonds, et elle viendra si elle veut.

Georges paya son absinthe, donna au garçon un ample pourboire et retourna à la forge.

Son cheval—ou plutôt le cheval du baron Max de Trèves—était ferré.

M. de Nerville regarda sa montre.

Elle indiquait dix heures vingt minutes.

— Trop tard pour aller ce matin à Montgrésin...—murmura-t-il—j'irai dans l'après-midi.

Il se mit en selle et gagna Lamorlaye au petit trot.

On déjeunait au chalet à onze heures précises.

Lucien d'Harblay, après sa visite matinale, avait laissé pour la douairière un bulletin très satisfaisant, terminé par ces mots:—"Vous pourrez bientôt voir votre fils".

Heureuse de cet espoir, la vieille dame se montrait presque prévenante pour sa belle-fille.—Aucune parole acerbe ne fut prononcée pendant le repas.

A deux heures Georges quitta le chalet, reprit à pied le chemin qu'il avait parcouru le matin à cheval, et longea la berge des étangs jusqu'à la ferme de Commelle.

Il allait à Montgrésin.

La grande salle de l'Hôtel de la Cloche d'Or était déserte à cette heure où les clients habituels de Mme Duval se trouvaient aux champs, aux bois, aux carrières, aux cressionnières ou aux plants d'artichauts.

Georges demanda Mlle Mutel.

Une servante le conduisit à la chambre de Mariette et, après avoir frappé, ouvrit la porte.

M. de Nerville entra.

L'Écureuil, en le voyant, poussa une exclamation de joie et tendit les mains à son visiteur.

— Vrai! — s'écria-t-elle — il était temps! — Je commençais à désespérer de te voir! — Je me croyais oubliée!

— As-tu de moi une si pauvre opinion? demanda Georges en souriant.

— Dame! tu ne venais point.

— Je n'en pensais pas moins à toi.

— Quand j'ai promis je tiens toujours. — Je cherchais.

— Et as-tu trouvé?

— Je l'espère.

— Alors j'ai mon commerce?

— Tu l'auras, si décidément il te convient de renoncer à Paris et de te fixer en province.

— La province... mon rêve! pourvu qu'il y ait des bois.

— Il y a l'une des plus belles forêts de France.

— Où est-ce?

— A Chantilly même...

— Bravo! j'adore Chantilly! Au printemps, en été et en automne, c'est une succursale de Paris...—Reste l'hiver... Mais l'hiver passe vite... —et puis on lit des romans pour tuer le temps...

— Et les romans ne te manqueront pas...—répliqua M. de Nerville en riant.—Ils constituent la meilleure part du fonds de commerce en question?

— C'est donc un cabinet de lecture?

— Cabinet de lecture, librairie, papeterie...

— Ça ne doit pas rapporter gros...

— Voilà ce qui te trompe...— La maison, paraît-il, est fort bien achalandée...— Connais-tu un peu les modes?

— C'est mon premier métier... J'ai travaillé chez les bonnes faiseuses quand j'étais gamin, et j'avais beaucoup de goût...

— Alors, tu feras fortune!...

— Comment?

— La propriétaire actuelle a joint l'article modes à la librairie et elle gagne tout ce qu'elle veut...— L'établissement en question est situé dans la grande rue de Chantilly...

— A proximité du champ de courses? — demanda vivement Mariette.

— A deux cents mètres environ...

— Excellent, cela!... Tu as traité en mon nom?

— Pas encore...—Il faut s'entendre...

— Y aura-t-il des bâtons dans les roues?

— Certainement non, mais je ne pouvais agir sans te consulter... Il importait d'abord de savoir si la chose te plaisait...

— Elle me plaît...— Je voudrais que ce soit fini.

— Alors, le reste te regarde...

— Comment?

— Je n'ai point qualité pour agir en ton nom, et je désire ne me mêler en rien de l'achat... actuellement du moins...

— Comment donc faire?

— Tu traiteras toi-même avec Mme veuve Pareur...—(c'est le nom de la vendeuse) — l'état maladif de sa fille l'oblige à partir pour le Midi, son pays natal...

— Mais je suis dans mon lit et, si cette dame est pressée de vendre, il me sera impossible de prendre possession...

— Il faut la voir et t'entendre avec elle à ce sujet, et aussi relativement au chiffre de la vente...—je te donne carte blanche...

— Sois tranquille, je te revaudrai ça!

— Tu vas écrire à Mme Pareur.

— Quoi?

— Ce que je vais te dicter...

Georges plaça devant Mariette un buvard, du papier, une plume, et dicta ces quatre lignes:

"Veuillez, madame, vous rendre le plus promptement possible à Montgrésin, à l'hôtel de la Cloche d'Or, pour traiter de la vente de votre établissement avec votre très humble servante qu'un accident retient au lit.

"Mariette Mutel."

Ce court billet achevé, l'Écureuil le mit sous enveloppe, traça l'adresse, toujours sous la dictée de Georges, et dit :

— Il faut porter cette lettre à la poste.

— Non...—répliqua M. de Nerville.—Il faut l'envoyer par un exprès...—Les choses les mieux faites sont les choses qui se font vite...— De Montgrésin à Chantilly, en passant par le carrefour de la Table, il n'y a pas loin...— Mme Duval, sur



"Graisée à l'huile lourde, votre tondeuse aura tendance à ramasser du gravier et de la saleté — ce qui en abîme vite le roulement à notre avis un excellent lubrifiant pour une tondeuse à main."

L'HUILE 3-EN UNE lubrifie et tient en même temps les diverses pièces plus propres et exemptes de rouille. Trois bonnes huiles en une. Adoptez-la!

3-IN-ONE OIL

HUILE - 3 - EN - UNE



CALME L'IRRITATION DE LA PEAU



De Beaux Yeux

grâce aux

Maybelline

AUXILIAIRES DE BEAUTÉ

Agents demandés pour vendre cravates de soie et de cuir. Nous vous vendons à un prix qui vous permet 100% de commission. Ecrivez aujourd'hui pour échantillons gratuits et renseignements. Ontario Neckwear Company, Dépt. 515, Toronto 8, Ontario.

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE



Toutes les femmes doivent être belles
et vigoureuses, et toutes peuvent
l'être grâce au Traitement
Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Traitement Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Traitement. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se sont les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraisse rapidement les
personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 14 pages avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement
confidentielle

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Demandez notre brochure illustrée de 24 pages

Madame MYRRIAM DUBREUIL
6920, rue Durocher (près rue Bernard)
Boîte Postale 2353 MONTREAL, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Rue _____

Ville _____ Prov. _____

ta demande, se chargera d'expédier l'épître...

Mariette regarda Georges dans le blanc des yeux.

— Mais, si cette dame Pareur demande de l'argent comptant?... — murmura-t-elle en se gardant de toucher mot de la somme expédiée par Lucile Magnin.

— Il est certain qu'elle en demandera.

— Eh! bien?

— Eh bien, sois sans inquiétude... — Après demain, dans la soirée, je viendrai te voir... — Tu me diras ce qui est convenu et je ferai en sorte que tu sois en mesure...

— Décidément, tu es un bon garçon! — s'écria Mariette rayonnante. — Je te prouverai ma reconnaissance par des actes et non par des paroles... — Occupons-nous de toi maintenant. — Y a-t-il du nouveau à Lamorlaye?

— N'as-tu pas questionné ton médecin; qui est celui de mon cousin, Max de Trèves?

— Je m'en suis bien gardée... — Je n'ai aucune raison apparente pour m'intéresser à ce qui se passe au Chalet...

— Mes compliments sur ta prudence! — Max va beaucoup mieux... — Le docteur d'Harblay peut se vanter d'avoir fait une belle cure!...

— Ça ne m'étonne pas de sa part... — C'est un garçon très fort et un excellent cœur qui m'a prouvé le plus grand dévouement... — J'en serai reconnaissante toute ma vie, et je me jetterais dans le feu pour lui...

En entendant ces mots, Georges fronça les sourcils et son visage prit une expression singulière.

Mariette ne s'aperçut point de la contraction de ses traits, qui n'eût d'ailleurs que la durée d'un éclair, et poursuivit:

— Alors, Max guéri, ta grande passion pour la belle Léonide reste plus que jamais sans espoir.

— Sans espoir, comme tu dis. — Pas de chance, mon pauvre ami! — J'aurais pourtant voulu te voir heureux!

Puis changeant de ton:

— Et c'est peut-être à moi que tu devras ton bonheur... continua-t-elle.

— Comment cela?

— J'ai beaucoup réfléchi à ta situation, beaucoup... beaucoup... beaucoup... — Je t'avais promis un bon conseil... je vais te le donner et, quelles que soient les sommes dépensées par toi pour mon installation à Chantilly, je te garantis que mon conseil vaudra l'argent!

— Explique-toi, ma chère... j'attends avec un peu d'impatience et beaucoup de curiosité.

— Ce sera vite fait, seulement laisse-moi procéder à ma guise: — Tu désires madame de Trèves, mais tu n'as aucun espoir de devenir son ami...

— Aucun... — Je ne crois guère, tu le sais, à la vertu des femmes, mais je fais une exception pour ma cousine. — En supposant qu'elle vienne à m'aimer, jamais elle ne tombera dans mes bras si elle n'est pas libre...

— C'est à cela tout justement que j'en veux venir... — Il faut qu'elle soit libre.

— C'est impossible, puisque Max est guéri.

— Une femme peut être libre autrement que par le veuvage.

— Et comment?...

— Par la séparation de corps.

Georges haussa les épaules.

— La séparation de corps! — répéta-t-il. — C'est absurde et c'est fou!

— Ma cousine ne songe nullement à la demander.

— Il faut lui en donner l'idée.

— Elle la repousserait sans aucun doute. D'ailleurs, cette séparation, aurait-elle une chance de l'obtenir?

— Plus qu'une chance, une certitude...

— Sur quoi baserait-elle donc sa demande?

— Sur une chose effrayante et qui disposerait d'emblée les juges en sa faveur, sans discussion possible...

— Quelle chose?

— La peur de la rage.

Georges sentit un frisson passer sur son corps, mais il se raidit et répliqua:

— C'est spécieux, seulement ça ne supporte pas l'examen.

— Crois-tu? — fit Mariette d'une voix moqueuse.

— Prouve-moi le contraire.

— Je n'aurai pas grand mal à cela.

— Max a été mordu par un chien enragé, n'est-ce pas?

— Oui, mais le docteur d'Harblay l'a guéri...

— Guéri... guéri... c'est bientôt dit.

— Oui, le docteur a enrayé le mal... oui, il a empêché ton cousin de ressentir au bout de neuf jours les effets terribles de l'hydrophobie. Oui, pendant trois mois, six mois, un an peut-être, le baron semblera se porter comme le Pont-Neuf, puis, tout à coup, le virus, maîtrisé par la science mais passé dans le sang, fera brusquement explosion et M. de Trèves, qu'on croit guéri, s'éveillera un beau matin dans la peau d'un homme enragé!

— Tu parlais tout à l'heure de motif de séparation...

— Celui-là me semble coquet... — Qu'en dis-tu?

XXII

M. de Nerville écoutait attentivement.

— Il paraît que je t'intéresse... — fit Mariette avec un sourire.

— Beaucoup, j'en conviens... — répondit-il.

— Donc, je continue... — Jusqu'à ce jour l'union de ton cousin Max et de Mlle Léonide Desfontaines n'a pas été féconde... — Cependant un enfant peut venir au monde... — Qui sait si cet enfant n'apporterait point en naissant le germe fatal de l'hydrophobie?...

— Ah! — s'écria Georges dont une sueur froide mouilla la racine des cheveux, — ce serait effroyable, mais c'est une supposition absurde!...

— Absurde! — riposta l'Écureuil. En quoi donc?... — La preuve que le cas peut se présenter, c'est que je défierais n'importe quel homme de science de prouver que c'est impossible!... — Mais laissons cela pour envisager seulement des conséquences plus vraisemblables et non moins effrayantes... — Tu ne nieras point que brusquement, à une époque plus ou moins proche, en apparence de pleine santé, Max peut être pris d'une crise soudaine... — Ne dis pas non, cela s'est vu!... — Crois-tu qu'une telle éventualité ne soit point de nature à épouvanter une jeune femme, exposée d'un moment à l'autre à devenir victime d'un accès de rage de son mari?... — Crois-tu qu'en des conditions semblables elle soit mal fondée à demander la séparation?...

— Crois-tu qu'il se trouverait un médecin, un seul, refusant d'appuyer sa demande?... — Le crois-tu?

Georges pensait au docteur Piédagniel qui, après la scène du chalet de Lamorlaye, s'était éloigné le cœur rempli de rancune et de fiel, et serait à coup sûr un puissant auxiliaire si l'on en arrivait à entamer une lutte contre Lucien d'Harblay.

— Non — répondit-il d'une voix sourde — non, je ne le crois pas... —

mais il faudrait avant tout que ces choses fussent expliquées à Léonide.

— Charge-toi de l'explication... —

Ce sera le moyen de prouver à la belle cousine que tu penses sans cesse à elle, à son repos, à son avenir, et que pour assurer son bonheur tu es prêt à sacrifier ton plus proche parent!... — Une fois la séparation de corps obtenue, Léonide, devenue libre de ses actes et maîtresse de sa personne, n'aura plus à s'inquiéter du devoir... — Elle éprouvera pour toi la plus vive reconnaissance, à moins qu'elle ne soit bien ingrate (ce que je refuse d'admettre jusqu'à preuve du contraire) et la reconnaissance, tu le sais, mène à l'amour par un chemin rapide... — Mme de Trèves te confiera l'administration de sa fortune, en attendant que, devenue veuve, elle t'épouse...

— C'est à toi maintenant d'avoir de l'audace... — Voilà ce que j'ai trouvé jusqu'à présent et je suis assez contente de moi... — Je te mets en main l'instrument... — Travaille!... — M'as-tu comprise?

— Parfaitement.

— Ton entrain me semble médiocre... — A quoi penses-tu?

— A ce que tu viens de me dire... — Eh! bien?

— Eh bien! c'est jouer gros jeu que de provoquer la séparation du mari et de la femme... — Cette séparation peut tourner contre moi en me brouillant avec mon cousin et, si Léonide manquait de reconnaissance, je serais perdu...

— Bref, tu hésites à jouer le tout pour le tout...

— Je demande à réfléchir...

— A ton aise, et pense à moi... — Je vais faire porter cette lettre à Mme veuve Pareur, à Chantilly. — Si je traite, quand seras-tu en mesure de me remettre les fonds?

— Après demain soir.

— Tu viendras ici?

— Oui, vers quatre heures...

— Alors, je puis faire préparer un acte de cession en règle?

— Sans doute, car je n'ai qu'une parole...

Georges quitta son siège, prit son chapeau et tendit la main à Mariette qui la serra.

— En descendant, veux-tu m'envoyer la servante... — lui dit-elle.

— Je vais la prévenir que tu l'attends.

— A après demain quatre heures n'est-ce pas?

— Sois tranquille, je serai exact.

Un instant après le départ de M. de Nerville, la servante montait.

Mariette lui confiait sa lettre en lui recommandant de la faire parvenir sans le moindre retard.

Ce fut la servante elle-même qui, autorisée à cet effet par Mme Duval, porta l'épître à sa destination.

La veuve Pareur, qu'enchantait la perspective de trouver acquéreur pour son fonds, promit de se rendre à la Cloche d'Or dans la matinée du lendemain, et tint parole car avant neuf heures elle arrivait, en compagnie d'un homme d'affaires de Chantilly, et tous deux furent introduits dans la chambre de l'Écureuil.

L'homme d'affaires prit la parole.

— Je dois, madame — dit-il — vous expliquer ma présence... — Madame veuve Pareur m'a prié de l'accompagner pour le cas où vous tomberiez d'accord avec elle. — Je dresserais immédiatement l'acte de vente, ce qui éviterait un retard et permettrait à ma cliente de partir deux ou trois jours plus tôt.

— Madame a bien fait — répliqua Mariette — mais si nous traitions il faudra, pour me mettre en possession

— Lire la suite page 35)

LE TOUR *du* MONDE

EPISODE NUMERO 22



1—Dans la cabane qu'il venait de défoncer, Ken trouva un cheval que l'inondation affolait.



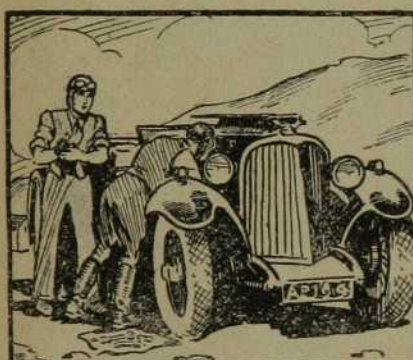
2—En un instant, il détacha ses entraves et l'amena auprès de l'auto enlisée dans la boue.



3—Avec des cordes solides, il l'attela à la voiture. Celle-ci fut bientôt sur la route.



4—La pluie diluvienne arrêta aussi vite qu'elle avait commencé. Le soleil brillait maintenant.



5—Après s'être restaurés, nos amis nettochèrent le moteur, et se remirent en route.



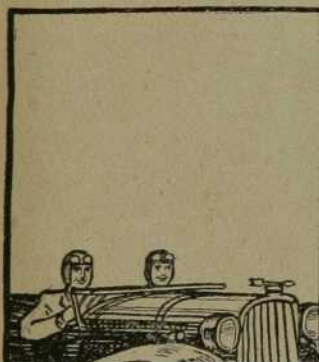
6—Se fiant aux indications d'une carte, ils s'engagèrent dans ce pays dangereux.



7—Peu après, ils se trouvaient dans un chemin envahi par les herbes de la jungle.



8—Ils s'arrêtèrent pour se concerter. Soudain, un énorme éléphant sortit de la brousse.



Dick et Ken sont maintenant aux Indes.



9—En poussant des grognements, il s'avança vers l'auto, qu'il prenait pour un ennemi.



10—Ken mit l'auto en marche mais cela sembla mettre davantage l'éléphant en fureur.



11—Les jeunes gens, se voyant en danger, abandonnèrent l'auto et s'enfuirent vers la forêt.



12—Au lieu de continuer dans la forêt, Ken eut la malheureuse idée de grimper à un arbre.



13—D'un coup de sa trompe, le puissant pachyderme arracha une grosse branche de l'arbre.



14—Pendant que Dick revenait à l'auto, l'éléphant se mit à secouer violemment l'arbre, à tel point que celui-ci commençait à se déraciner et mettait le pauvre Ken dans une fâcheuse position.

(À suivre dans le prochain numéro)



EPISODE NUMERO 4



1—Le petit Jacques avait trouvé un foulard appartenant à sa mère.



2—Cela l'encouragea à continuer les recherches avec Ooga.



3—Celui-ci suivait fidèlement l'enfant et veillait sur lui.



4—Soudain il saisit Jacques et grimpa aux plus hautes branches d'un gros arbre.



5—Une troupe de guerriers noirs passaient. Ooga savait que c'étaient des ennemis.



6—De loin, l'enfant et son protecteur suivirent les nègres. Ils arrivèrent à un village.



7—Du haut d'un arbre, ils virent les indigènes vaquer à leurs occupations.



8—Mais des cris les firent se retourner : ils étaient découverts.



9—Ooga saisit aussitôt une liane et indiqua à Jacques de sauter comme lui.



10—Malheureusement, un nègre lança sa sagaie qui coupa la liane qui portait Jacques.



11—L'enfant tomba au milieu des arbustes et les nègres le perdirent un instant de vue.



12—Ils se mirent alors à sa recherche. Jacques serait-il, lui aussi, fait prisonnier.



13—Il entendait le froissement des branches près de lui. Tout à coup il se jeta dans un tronc creux.

(A suivre dans le prochain numéro)

(Suite de la page 32)

sion de l'établissement, attendre que je sois valide.

— Je pourrai vous donner deux semaines s'il le faut absolument...— dit la veuve Pareur.—J'enverrai tout de suite ma fille à Pau, chez des parents, et j'irai la rejoindre un peu plus tard.

— Quinze jours suffiront-ils?— J'ai besoin que le docteur me l'affirme.— Il va venir d'un moment à l'autre et se prononcera...— Nous pouvons toujours causer de l'affaire en l'attendant.

L'homme de loi tira des papiers d'une volumineuse serviette qu'il portait sous son bras, et donna lecture d'un relevé de comptes prouvant de fort jolis bénéfices annuels, puis de l'inventaire de l'agencement, des marchandises de la librairie et des livres du cabinet de lecture.

Tout cela paraissait satisfaisant. Le prix de la vente fut arrêté, après longue discussion, à la somme de six mille cinq cents francs.

— C'est donné!...—s'écriait l'homme d'affaires.

Il ne restait plus qu'à dresser l'acte séance tenante.

— Vous trouverez sur cette table tout ce qu'il faut pour écrire...—dit Mariette.

— J'en profiterai...— Quel mode de paiement proposez-vous, madame?

— Je verserai mille francs en signant, et le reste quand vous me remettrez l'acte enregistré...

— Parfaitement.

L'homme d'affaires se mettait en devoir de griffonner sur son papier timbré quand on frappa deux petits coups à la porte.

— Voici le docteur!— s'écria Mariette joyeuse.— Entrez! entrez, cher docteur, vous êtes attendu!...

Lucien d'Harblay ouvrit, et s'arrêta sur le seuil en voyant les personnes inconnues de lui qui se trouvaient avec sa cliente.

— Entrez vite!— répéta Mariette— et faites-moi vos compliments!— Je suis propriétaire!— Je viens d'acheter un fonds de cabinet de lecture et de librairie, auquel je joindrai les modes, comme faisait madame...— Mais j'ai besoin de savoir si vous me permettez de m'installer dans mon établissement d'ici à une quinzaine de jours...

— Quinze jours!— fit Lucien en souriant.—Peste, comme vous y allez, ma chère malade!...— La semaine passée, si j'ai bonne mémoire, je parlais d'un mois...

— Je sais bien, cher docteur, mais faites l'impossible.

— Je le voudrais!— Malheureusement, en matière de convalescence il n'y a point de tricherie possible et toute imprudence se paye!...— Du reste, je ne veux pas vous laisser dans le doute... Je comptais lever votre appareil demain... je le lèverai aujourd'hui et vous serez fixée tout de suite...

— Docteur, vous êtes un amour d'homme!

— Monsieur—dit l'agent d'affaires— nous vous gênons sans doute...— Nous allons quitter cette chambre.

— Pas le moins du monde. Quand je suis entré, vous écriviez en tournant le dos au lit...— Reprenez cette position—j'en ai pour cinq minutes tout au plus...

L'homme de loi se rassit et reprit sa plume.

La veuve Pareur alla s'installer auprès de lui.

Lucien d'Harblay sonna la servante à laquelle il donna quelques ordres, puis, tout en soulevant du côté des pieds les draps et les cou-

vertures que maintenaient des cerceaux, il dit à demi-voix:

— Alors, vous voilà moins inquiète pour l'avenir?

— Oui, docteur... Me voilà même tout à fait rassurée...— J'ai pu réaliser quelques fonds et un ancien ami m'a tendu la main...

— Je suis heureux de ce que vous m'apprenez là...— Vous voyez qu'il ne faut jamais désespérer de rien...— Où se trouve l'établissement que vous achetez?

— Tout près d'ici...— J'espère que vous me continuerez vos bons soins. C'est à Chantilly, grande rue numéro 7.

— Ah! je connais ce magasin...—Il touche à la boutique du pharmacien chez lequel on porte généralement mes ordonnances, quand les médicaments sont trop compliqués pour que je les prépare moi-même à Coye. —Vous serez très bien là.

Mariette baissa la voix.

— On dit que la maison est fort achalandée?— fit-elle.— Savez-vous si c'est vrai?

— Oui...—on ne vous a pas trompée...—la clientèle est considérable.

— Merci, docteur...— Me voilà plus contente encore.

— Maintenant, un peu de silence, je vous en prie...— murmura Lucien qui achevait de lever l'appareil.—J'ai besoin d'observer...

Mariette se tut.

La jambe malade se trouvait entièrement découverte.

Cette jambe, si séduisante quelques semaines auparavant avec son genou poli comme du marbre et son joli mollet bien placé, était maintenant grêle et sèche.

Le pied tournait un peu en dehors. La cheville ressemblait par sa maigreur à une préparation anatomique.

Lucien d'Harblay massa délicatement, avec une grande légèreté de main, les alentours de cette cheville.

— Ressentez-vous une douleur là?—demanda-t-il en appuyant un peu sur un point d'un rouge sombre.

— Non, docteur.

— Et là?

— Pas davantage.

— Tout est bien, alors...— Seulement la claudication sera très prononcée, et vous ne pourrez, d'ici à quelques mois, marcher sans béquilles.

— Assise derrière mon comptoir, je n'en aurai pas besoin.

— C'est juste.

— Pourrai-je m'installer dans quinze jours?

— Est-ce indispensable...

— Oh! tout à fait indispensable...

—Eh! bien, je vous le promets... mais il faudra vous ménager.

—Je me ménagerai tant qu'il faudra...— Cher docteur, vous ne pouvez vous faire une idée de la joie que me causent vos paroles!—Ainsi, dans quinze jours je serai définitivement raccommodée!—Je suis si contente qu'il me semble que je pincerai un "cavalier seul".

—Surtout, soyez prudente, et suivez religieusement mes ordonnances.

— Quelles sont-elles?

— Vous lever dès demain et faire une ou deux fois le tour de votre chambre au bras de quelqu'un, ou en vous appuyant aux meubles et en ayant soin de ne point laisser porter votre jambe malade.

— Voilà tout?

— Absolument tout.

Soyez tranquille, ce sera fait...—Je n'ai pas envie, vous pouvez le croire, de compromettre ma querison.

— Prenez patience jusqu'à demain... ne vous tourmentez pas... terminez vos affaires, et comptez que vous irez à Chantilly dans quinze jours.

— Ne faudra-t-il pas m'habituer à marcher avec des béquilles.

—Oui, et le plus tôt sera le mieux.

— Comment me procurer ici ces jambes de supplément?

— Ici ce serait difficile, mais mettez-vous l'esprit en repos...—Je dois aller à Paris cette après-midi... j'achèterai pour vous des "jambes de supplément", comme vous dites, et je vous les enverrai.

— Cher docteur, par quel moyen vous témoigner ma reconnaissance de toutes vos bontés?

— En ne me remerciant pas... c'est bien simple...— Autre chose...

—A partir d'aujourd'hui vous mettez sur la chair, à l'endroit où je les place, des compresses de vin aromatisé que vous changerez deux fois par jour.—Je vous en apporterai demain matin, car il n'en reste plus que pour trois pansements...—Vous banderez la jambe sans la trop serrer, comme ceci...

Et le docteur fit ce qu'il indiquait, puis il se retira en promettant de revenir le lendemain.

L'homme d'affaires venait de terminer en double la rédaction de son acte.

Mariette en écouta la lecture.

Il était clair et parfaitement en règle.

Un quart d'heure plus tard madame veuve Pareur se retirait avec son acolyte, emportant un des actes signés et un billet de banque de mille francs.

Le reste du prix devait être payé cinq jours plus tard, contre la remise de l'acte de vente enregistré.

Mariette, nous le savons, attendait Georges de Nerville le lendemain soir à quatre heures.

XXIII

Georges de Nerville, après son long entretien avec Mariette Mutel, réfléchissait tout en revenant au chalet de Lamorlaye.

— Certes—se disait-il—à bien des points de vue une séparation de corps serait utile à mes intérêts.

—Léonide isolée n'aurait plus que moi pour appui.

—Je deviendrais son conseiller intime, très intime; je l'habituerai à partager mes idées et mes goûts, à vivre en quelque sorte de ma vie, à me confier sans réserve et sans contrôle l'administration de sa fortune.

—En de telles conditions, il est certain qu'aussitôt veuve elle deviendrait ma femme; mais sera-t-elle veuve?— Voilà le problème? Voilà l'énigme!

—Si ce médecin que je maudis de toute mon âme ne s'est point trompé, si mon cousin reste vivant, il ne pourra me continuer ma pension puisque le tribunal, en prononçant la séparation, ne lui attribuera certainement qu'une faible part des revenus de sa femme, et je me trouverai sans ressources.

—Tout cela est bien embarrassant. —Pour prendre un parti, il faut attendre que ce médecin lève la consigne, et je ne me déciderai qu'à bon escient."

Au dîner, la jeune baronne de Trèves parut un peu moins triste que de coutume.

La douairière continuait à cacher ses griffes sous le velours;—il nous semble à peine utile d'affirmer que la conversation roulait d'une façon presque exclusive sur le rétablissement plus ou moins prochain de Max.

Mme Germaine ne tarissait point en éloges au sujet du docteur Lucien d'Harblay qu'elle se reprochait, disait-elle, d'avoir mal jugé dans l'origine.



"CETTE SENSATION KRUSCHEN" en SUÈDE

" Cette sensation Kruschen " . . . c'est ordinairement l'observation que l'on fait en Suède, au sujet d'une femme dont l'évidente vigueur, la vivacité, la beauté et l'élégance font l'admiration de tous.

C'est que des milliers de femmes, en Suède comme dans plus de 100 autres pays, ont adopté la bonne habitude de la "dose quotidienne" de Kruschen. Elles aussi savent que la propreté interne va de pair avec une vitalité débordante et une rayonnante santé.

Les femmes ont appris par expérience que les Sels Kruschen contribuent à les garder actives et bien portantes. Ces sels stimulent les organes éliminateurs et favorisent l'élimination régulière et complète des résidus de la digestion.

SELS KRUSCHEN

NE SOUFFREZ PLUS



Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353 — Dépt. 2
5920, rue Durocher, près Bernard
MONTRÉAL, P.Q.

KELLOGG'S SOULAGE

Une formule d'un médecin dont ceux qui souffrent d'asthme ont bénéficié depuis plus de 60 ans. Faites-en l'essai. Vous serez plus que satisfait de la rapidité avec laquelle l'Asthme et la Fièvre des Foins sont soulagés tout en prévenant la douleur inutile. Vous inhalez simplement la vapeur qui s'en dégage.

A la pharmacie la plus proche \$1.00 la boîte; format échantillon 25c. S'obtient aussi sous forme de cigarettes.

Northrop & Lyman Co., Ltd
Fondée en 1854
Toronto, Canada
K62P

L'ASTHME

NE CRAIGNEZ PAS LES MENACES de L'AGE!



Lorsque le retour d'âge s'opère suivant les lois de la nature, qu'il n'est point accompagné de maladies organiques — alors il n'y a rien à craindre — dans le cas contraire il faut prendre les soins nécessaires — aider la nature.

Vous, Madame, qui doublez le cap de la quarantaine, soyez prévoyante, soyez prudente.

Certains symptômes vous avertissent que le retour d'âge ne se fait pas normalement; bouffées de chaleur, pesanteur accompagnée quelquefois de douleurs dans le dos, les aines, le bas-ventre, la respiration gênée, somnolence, lassitude, engourdissement des membres, douleurs rénales.

C'est alors que vous devez sans tarder et avec toute confiance employer les **PILULES FEMOL**. Ce régulateur éprouvé de la femme vous donnera de l'énergie et des forces, il améliorera votre santé et grâce à lui les jours critiques de la ménopause passeront sans que vous vous en aperceviez.

Les **PILULES FEMOL** se vendent partout. Demandez-les — exigez-les.

Notre brochure médicale vous sera expédiée gratuitement sur demande.

INSTITUT CAZO — Dépt. S.
Place Royale, Montréal. 3

ANTALGINE

Soulage
maux de tête,
de dents, d'oreilles
— abaisse la fièvre.

Lisez LE FILM

En vente dans tous les dépôts de journaux

Léonide écoutait sa belle-mère avec un plaisir visible, et par instants une fugitive rougeur colorait ses joues pâlies.

Au salon, après dîner, l'entretien qui se prolongea jusqu'à dix heures du soir fut terminé par une petite scène très caractéristique et très inattendue.

La jeune baronne allait regagner son appartement lorsque la douairière, cédant en apparence à un entraînement irrésistible, s'approcha d'elle, lui tendit les mains et lui dit d'une voix émue :

— N'êtes-vous pas d'avis, ma chère fille, qu'on atténue ses torts en les reconnaissant ? — J'ai été souvent bien injuste, bien cruelle, bien odieuse avec vous... j'en fais humblement l'aveu...

— Oh ! madame... madame... — balbutia Léonide stupéfaite et devant pourpre.

La douairière ne lui laissa pas le temps de continuer sa phrase et poursuivit :

— Vous êtes meilleure que moi, vous, ma pauvre enfant... J'ose faire appel à votre cœur, à votre indulgence... Voulez-vous me pardonner ?

En disant ce qui précède Mme Germaine semblait trembler d'émotion ; on eût juré que les larmes allaient jaillir de ses yeux.

— Que vous me faites du bien ! que vous me rendez heureuse !... — s'écria la jeune femme en saisissant les mains tendues vers elle. — Oh ! oui ! oui... cent fois oui, je pardonne de toute mon âme, et je fais mieux que pardonner... j'oublie...

Léonide suffoquait.

Des sanglots s'échappaient de sa gorge.

La vieille baronne l'attira doucement à elle et l'enlaça de ses bras.

— Mon enfant... Ma chère fille... — murmura-t-elle en couvrant de baisers son front, ses joues et ses cheveux. — Maintenant que mes yeux sont ouverts, comme je vais vous payer les intérêts de ma dette d'affection !... Comme je vais vous chérir !

Pendant quelques secondes les deux femmes restèrent enlacées.

Georges de Nerville contemplait ce tableau de famille avec une stupeur plus facile à comprendre qu'à décrire.

— Sapristi ! — pensa-t-il. — Je savais bien que ma tante était forte, mais je ne la croyais pas de cette force !... Le nommé Judas, de biblique mémoire, dont cependant la réputation est faite, ne lui allait pas à la cheville...

Léonide dénoua doucement l'étreinte de sa belle-mère et lui reprit les mains.

— Vous venez de me donner bien de l'énergie... bien du courage... — fit-elle d'une voix à peine distincte. — Merci, ma mère, et à demain...

Prise à cette comédie jouée avec une perfection incomparable, la jeune femme embrassa de nouveau le Judas femelle et s'éloigna en répétant :

— A demain, ma mère... à demain.

La douairière la suivit du regard. Lorsque la porte se fut refermée derrière elle, un sourire d'une expression vraiment diabolique passa sur les lèvres de la vieille dame qui se tourna vers son neveu et lui dit :

— Eh bien ! tu vois, la paix est faite... Ce n'était pas plus difficile que ça et je me charge de nous assurer de bonnes rentes pour l'avenir... Dans quelques jours, mon cher neveu, nous aurons à causer... — Bonsoir.

— Bonsoir, chère tante... — répondit Georges en serrant la main que la baronne lui tendait.

Resté seul, il murmura après un instant de silence :

— Décidément l'Écureuil a raison. — Il faudra jouer le tout pour le tout... et gagner la partie...

Puis il regagna son appartement.

Il avait promis d'être le lendemain à quatre heures à Montgrésin, et il se piqua d'exactitude.

Grande fut sa surprise lorsqu'il vit Mariette debout, faisant le tour de la chambre en s'appuyant aux meubles.

— Miracle ! — s'écria-t-il en riant et en battant des mains.

— Ce miracle, nous le devons au docteur Lucien d'Harblay ! — riposta la jeune femme.

Le nom du médecin sonnait mal aux oreilles de Georges, mais il sut changer en sourire la contraction nerveuse de ses traits.

— Enfin — dit-il — te voi' à sur pied.

— Boiteuse, hélas !... avec une jolie paire de béquilles... — Ce qui ne m'empêchera pas de m'installer dans quinze jours à Chantilly...

— Tu as vu la veuve Pareur ?

— Hier matin... — Tout est conclu, signé, paraphé...

— Le prix ?

— Six mille cinq cents... — J'ai versé mille francs en signant.

— Quand dois-tu payer le reste ?

— Dans quatre jours, quand on me remettra l'acte enregistré...

Georges tira son portefeuille.

— Tu seras en mesure... — reprit-il. — Je t'apporte sept mille francs...

— Vrai ? fit Mariette en se laissant tomber sur un fauteuil et en étendant sa jambe malade sur une pile de coussins.

— Voici la somme.

M. de Nerville, ouvrant son portefeuille, exhiba des billets de banque et une feuille de papier timbré.

— Songe — continua-t-il, — que pour rendre service je me mets à sec !... Ces sept mille francs représentent à peu de chose près le chiffre de mes maigres économies.

— Écoute, Georges — fit la jeune femme d'un ton sérieux — je vais te dire le fond de ma pensée. En t'imposant le sacrifice que tu vas accomplir, tu me sauves de la misère et du désespoir... — Je n'aurais guère été loin avec les quelques sous provenant de la vente de mon mobilier et dont il ne restera pas grand chose quand j'aurai payé ma chambre et ma pension ici, les honoraires du docteur... Après le dernier sou dépensé, je n'avais plus qu'à crever de faim !

— Je te dois donc une reconnaissance éternelle, comme je la devrai aussi au docteur Lucien d'Harblay, mais encore plus à toi qu'à lui, car il ne m'a donné que ses soins, et toi tu me donnes ton argent !...

Georges tenait toujours à la main les billets de banque et la feuille de papier timbré.

— Tu vas me faire un reçu... — dit-il.

Mariette le regarda d'un air étouffé.

— Un reçu ? — répéta-t-elle.

— Oui.

— Je me trompais donc ?... — Tu ne me donnes pas cet argent, tu me le prêtes ?...

— Je te le donne.

— Alors, pourquoi ce reçu ?

— Une simple formalité...

— Cette formalité doit avoir un motif... Elle en a un certainement... Tu feras aussi bien de me l'apprendre.

— Voici ce motif : — Tu es sans famille et tu ne t'intéresses à personne au monde.

— De même que personne au monde, excepté toi, ne s'intéresse à moi...

M. de Nerville poursuivit :

— D'un autre côté je ne suis pas riche.

— Tu le deviendras... — interrompit Mariette.

— Soit ! mais je ne le suis pas encore... — Supposons que tu viennes à mourir...

— Je n'en ai nulle envie !

— Il ne s'agit que d'une supposition... — Qui hériterait de toi ? — Le fisc... — Conviens que ce serait trop bête...

— Je ferai mon testament en ta faveur... — dit Mariette en riant.

— Il est beaucoup plus simple de faire un reçu. — N'attache aucune importance à cela et ne cherche pas chez moi une arrière-pensée qui n'existe point...

— Bref, il ne me reste qu'à m'exécuter... — Je vois que tu as apporté du papier timbré...

— Naturellement... — On ne pourrait s'en procurer ici...

— Tu es un homme de précaution !

— Approche de moi la table sur laquelle se trouvent de l'encre et des plumes...

Monsieur de Nerville approcha la table, plaça la feuille de papier timbré devant Mariette et trempa la plume dans l'encre.

— Dicte, mon cher — dit l'Écureuil en prenant cette plume.

Le cousin de Max dicta :

— " Je reconnais avoir reçu de monsieur Georges de Nerville la somme de sept mille francs, à t're de prêt..."

Mariette s'interrompit, posa la plume, et regardant son ancien ami bien en face prononça ces mots d'une voix moqueuse :

— Je ne crois pas un mot, mon très bon, de la petite histoire que tu me racontais tout à l'heure ! — Veux-tu savoir mon opinion sur ce que tu me fais écrire là ?...

— Je ne demande pas mieux.

— Eh ! bien, tu penses avoir besoin de moi, un jour ou l'autre, pour une chose grave ; tu crains que je ne te marchande ma collaboration, et tu tiens à pouvoir me forcer la main. — Ai-je deviné juste ?

Georges tressaillit.

Mariette venait de lire au fond de sa pensée, et cette perspicacité lui causait une vague inquiétude.

Ce qui ne l'empêcha pas de répondre avec un sourire :

— Tu es absolument fo'le, ma chère !...

— Pas tant que ça !... — Je te connais bien...

— C'est possible, mais tu le prouves fort mal... — La raison que je t'ai dite est la seule...

Mariette fronça les sourcils.

— Je ne puis me passer de toi — fit-elle — donc je vais écrire et signer, mais je garde mes convictions... — Cette reconnaissance te donne sur moi plein pouvoir... Tu peux me mettre sur la paille... par conséquent je deviens ta chose... — Allons, dicte.

Elle reprit la plume.

— " A titre de prêt — répéta Georges — et je m'engage à la lui rembourser sans intérêts, à sa première réquisition..."

— Est-ce tout ?

— Il ne te reste qu'à dater d'aujourd'hui, de Montgrésin, et à signer.

Mariette Mutel data et signa.

— Voilà ta reconnaissance... — fit-elle ensuite, en tendant le papier timbré à M. de Nerville.

Celui-ci le prit et, en échange, posa sur la table, devant son ancienne amie, les sept billets de mille francs.

— Merci... — dit-elle assez froidement en pliant la petite liasse et en la glissant dans son corsage... — As-tu du nouveau là-bas?

— Rien encore?
— Ton cousin?
— Toujours dans le même état...
— La consigne du docteur n'est pas levée.

— La jeune madame de Trèves, ton idole?

— Indifférente et dédaigneuse, ne semblant pas se douter que je l'aime.

— Bref, tu attends?
— Oui.
— Faut de la patience, mon bon, mais quelquefois il n'en faut pas trop... — Enfin, tu es à même de juger la situation... — Si je peux te servir dès maintenant, dispose de moi.

— Sois paisible, ma chère amie... — le cas échéant, je ferai fonds sur toi...

Georges reprit le chemin de Lamorlaye.

— Oui, certes, j'ai vu clair dans sa manigance... — pensa Mariette après son départ. — Il voulait une arme contre moi... Je la lui ai donnée... il est vrai que je ne pouvais faire autrement...

— Quel rôle compte-t-il me faire jouer, et dans quel drame?

— L'avenir me l'apprendra...

— Quoi qu'il en soit je ne suis plus libre... — j'ai un maître... — Que Georges commande, j'obéirai...

XXIV

La consigne donnée par Lucien d'Harblay et relative à l'solement absolu de M. de Trèves était exécutée dans toute sa rigueur et ne comportait pas d'exceptions.

Le valet de chambre Pierre Lion, sachant à merveille quelle responsabilité pesait sur lui, faisait bonne garde à la porte de l'appartement de son maître.

Le bruit du terrible accident s'étant répandu très vite, on était accouru de Paris et des environs de Chantilly pour visiter Max.

La douairière avait reçu tout le monde, en expliquant l'impossibilité de voir son fils.

Les visiteurs s'étaient étonnés quelque peu d'une consigne si rigoureuse, dont les motifs leur semblaient obscurs.

Ils en avaient conclu que le médecin désespérait de sauver son malade et qu'il le séquestrait dans la solitude par mesure de prudence, une crise d'hydrophobie pouvant se manifester à l'improviste.

Peu à peu les visites étaient devenues plus rares, et au bout de quinze jours personne ne se présentait plus au Chalet.

Pierre Lion, questionné souvent par des étrangers, restait impénétrable.

Chaque matin, après le départ du docteur, il allait porter des nouvelles à la baronne douairière, mais à elle aussi il ne disait juste que ce que Lucien lui avait ordonné de dire.

Chaque matin M. d'Harblay se présentait chez la jeune femme afin de la renseigner lui-même, mais depuis trois jours la porte restait fermée pour lui, et il était obligé de faire passer les nouvelles de Max par la femme de chambre.

Le premier jour il avait demandé si Mme de Trèves était souffrante.

La réponse négative qui lui fut faite laissait le champ libre aux conjectures, et le refus formel de le recevoir s'était renouvelé le lendemain et le surlendemain, il se produisit chez lui non pas un froissement d'a-

mour-propre, mais une blessure au cœur.

Pourquoi Léonide le traitait-elle non-seulement en indifférent, mais en importun dont on se gare, en ennemi dont on se méfie?

Avait-elle deviné son amour et regardait-elle cet amour comme une offense?

Emporté par la passion, ne s'était-il point permis trop vite de réclamer sa part des chagrins, des souffrances, des larmes de la jeune femme?

Ne lui en gardait-elle pas rancune?

Voilà ce que se demandait le pauvre Lucien, et ce à quoi il ne pouvait répondre.

L'incertitude constituait pour lui un véritable supplice.

Il en arrivait à maudire le hasard funeste qui l'avait amené dans cette demeure, et il songait très sérieusement à se retirer.

Mais presque aussitôt il s'avouait à lui-même que rien au monde ne le déciderait à abandonner madame de Trèves, sans all'è, sans défenseur, au milieu des gens qui la faisaient souffrir.

Lorsque pour la troisième fois il se heurta contre une porte close, le coup fut singulièrement rude.

— Cela ne peut continuer ainsi... — se d't-il — j'en mourrais... — il faut que je la voie demain... il le faut absolument.

Ce même jour, Lucien revint vers cinq heures et pénétra dans la chambre de son malade.

Celui-ci, à demi étendu dans un grand fauteuil auprès de la fenêtre, lisait.

Une écharpe de soie noire soutenait le bras du blessé.

Le visage était pâle, le front assombri, l'œil triste.

En voyant entrer Lucien, le baron se souleva et lui tendit sa main valide que le médecin serra légèrement.

— Vous le voyez, mon cher docteur, — dit Max de Trèves — je me conforme à toutes vos prescriptions. — Vous m'avez enjoint de me lever et de lire pour me distraire... je me suis levé et je lis... seulement ma lecture me distrait fort peu.

— Comment vous sentez-vous ? demanda M. d'Harblay.

— Je suis brisé de fatigue...

— C'est justement cette fatigue que je voulais obtenir...

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle amènera le sommeil et que je ne serai pas obligé d'avoir recours à l'emploi des narcotiques pour vous faire dormir...

— A merveille, mais je dois vous avouer, mon cher docteur, que je m'ennuie horriblement... — J'ai l'air d'être prisonnier.

— Vous l'êtes en effet, ou du moins vous l'avez été jusqu'à présent.

— La solitude me devient de jour en jour plus insupportable, et la seule vue de mon valet de chambre me fait broyer du noir...

— Il faut éviter cela, c'est mon avis.

— Le moyen est bien simple. — Levez la consigne, qui me paraît n'avoir plus de sérieuse raison d'être...

— J'ai besoin d'air, de soleil, de mouvement... j'ai besoin de parler et d'entendre des voix...

— Avez-vous ressenti, dans la journée, ces petits frissons dont, hier encore, vous me signaliez la présence.

— Pas un seul...

— Alors je vous permettrai de quitter votre chambre et le Chalet, mais à condition que vous ne sortiez pas du parc...

— C'est entendu... — Pourrai-je recevoir mes amis ?

— Pas encore... — Il faudra vous contenter de la société de Mmes de Trèves et de M. de Nerville.

— Avez-vous vu ma mère ?

— Non... — Madame la baronne ne peut me pardonner, je crois, une consigne dont elle ne comprenait pas la nécessité et qui lui semblait tyrannique.

— Je me charge de faire votre paix avec elle — dit Max en souriant. — Vous deviendrez bons amis quand elle vous connaîtra comme je vous connais moi-même... — Puis-je la voir dès aujourd'hui ?

— Non, demain seulement... — En vous qu'ttant j'irai la prévenir que demain matin vous déjeuneriez avec elle.

— Et avec vous, cher docteur — dit le baron vivement. — Je compte que vous serez des nôtres... — Nous serons en famille.

Le médecin parut hésiter.

— Oh ! j'y tiens absolument... — reprit Max. — Vous ne pouvez me refuser la première chose que je vous demande !... — Dites-moi bien vite que c'est convenu...

Lucien d'Harblay pensait à Léonide.

Il n'avait qu'à vouloir pour se trouver le lendemain auprès d'elle sur un pied d'intimité, pour vivre de sa vie pendant quelques heures.

— J'accepte, monsieur le baron... — Je suis certain que vous allez vous entendre à merveille avec ma mère... — Est-ce que vous en doutez ?...

Le jeune docteur aurait pu répondre qu'il n'en doutait pas, mais l'idée lui vint aussitôt de saisir l'occasion inattendue qui s'offrait à lui, pour plaider la cause de Léonide.

— J'ai cru deviner — répliqua-t-il — que madame la baronne avait des haines vigoureuses et des rancunes bâties à chaux et à sable...

— Vous exagérez, — répondit Max — mais vous ne vous trompez pas tout à fait. — La baronne pousse à l'excès la tendresse maternelle; elle n'aime rien de ce qui n'est pas moi; elle est jalouse et n'admet point que mon affection filiale puisse être amoindrie par un partage... — Vous avez d'un coup d'œil remarqué cela, docteur, ce qui prouve que vous êtes observateur et physionomiste...

— Un médecin doit être l'un et l'autre... — C'est une des nécessités de notre état... — J'ai parfaitement constaté cette jalousie maternelle qui pousse Mme de Trèves à faire un crime à sa belle-fille de l'amour qu'elle vous inspire.

— Vous avez deviné juste... — Ma mère est jalouse de ma femme... — Toutes les sympathies qui s'adressent à moi lui portent ombrage, et celles que je pu's éprouver lui paraissent un vol commis à son préjudice... — Ma mère n'aime pas Léonide.

— Madame de Trèves est pourtant charmante... — murmura Lucien d'une voix mal assurée. — Son caractère est doux et conciliant.

— Parbleu ! toutes les qualités ! — interrompit Max ; — Seulement elle n'a pas eu l'adresse de conquérir sa belle-mère !... — Mme Germaine de Trèves a des idées aristocratiques, et ma femme est d'extraction très bourgeoise... — Sa mère, Mme Desfontaines, a contribué beaucoup à développer l'antipathie que la baronne éprouve pour sa belle fille.

— Comment cela ? — demanda Lucien d'Harblay qui le savait à merveille.

(A suivre dans le prochain numéro)



Le MIKADO est le crayon le plus doux, le plus rapide avec lequel vous puissiez écrire. Le graphite que contient sa mine est moulu jusqu'à ce qu'il flotte littéralement dans l'air, puis on l'imprègne de cires rares jusqu'à ce que chaque parcelle porte une pellicule de lubrifiant sur laquelle elle puisse glisser.



Les pointes du Mikado sont faites de 34% à 47% plus résistantes à la cassure grâce à notre procédé breveté "chemi-sealed" (scellé chimiquement) qui joint les fibres de bois en un étui qui ne se fend pas, puis soude la mine et le bois en une unité solide qui prévient la cassure.

Et n'oubliez pas que la plus longue durée du MIKADO épargne de l'argent. 5¢ chacun; 60¢ la douzaine.

FABRIQUÉ AU CANADA

EAGLE
"Chemi-Sealed"
MIKADO

EAGLE PENCIL COMPANY
OF CANADA LIMITED
Drummondville, Québec

Coupon d'abonnement

**La Revue
Populaire**

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion,
Montréal, Canada

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75¢
pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75
pour 1 an ou 90¢ pour 6 mois)
d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Province _____



« Pourquoi ai-je pris ce rendez-vous ? »

« Je savais bien que je ne serais pas mieux portante ce jour-là. Avec mes maux de reins et de tête, impossible de sortir. »

« Mais je tiens absolument à assister à cette partie. Que faire ? Ah oui, je me rappelle que le Paradol du Dr Chase convient exactement à mon cas. Une tablette et la douleur disparaît. Allons, vite, du Paradol. »

Elle eut beaucoup de plaisir à cette partie et elle ne refuse plus jamais d'engagements.

Paradol agit rapidement et n'a jamais de suites désagréables. 35c chez tous les pharmaciens ou à The Dr. A. W. Chase Medicine Co., Limited, Toronto, Canada.

ARADOL

du DR. CHASE

Pour le soulagement de la douleur

C'est un VRAI beau ROMAN D'AMOUR

que nous publions dans

La Revue Populaire

de MAI

Mensonges

Par CLAUDE BRESSAC d'Amour

Des articles illustrés de toute sorte susceptibles d'amuser et d'intéresser toute la famille, jeunes et vieux !

LA REVUE A LA MODE DONT TOUT LE MONDE PARLE

COUPON D'ABONNEMENT

LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (États-Unis : \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

L'HERITAGE

(Suite de la page 5)

Ils ne se firent pas attendre les événements. Par la ville circula rapidement la nouvelle de la déception des Ladurel.

La droiture et la bonté universellement reconnues du père de famille lui avaient acquis l'estime et la sympathie de tous. La malice populaire ne fut pourtant pas contenue. N'était-il pas piquant de remarquer que même un si honnête homme n'était pas à l'abri des injures du sort, qu'un sage exempt de toute ambition subissait quand même un déboire ? Quelle consolation pour les coquins victimes de leurs propres roueries ! On glosa de façon différente, aux différents étages de la société et différemment aussi selon que la raillerie portait contre le père irréprochable, contre la mère présumée plus cupide, contre la fille dont le mariage projeté soulevait des jalousies, contre le fils dont la liaison déplorable déconsidérait la bourgeoisie ; mais on glosa.

Un matin, M. Ladurel reçut de M. Crozal père, lequel était entrepreneur de bâtisse, une lettre embarrassée dans la forme, mais fort claire dans les intentions : « Son fils était encore bien jeune pour une aussi grave entreprise que la fondation d'un foyer. La carrière d'architecte exigeait qu'il creusât encore des études assez longues : il l'envoyait passer six mois à Paris d'abord, puis six mois en Italie. Mieux valait donc dégager M. Ladurel de sa parole, et n'exposer point la jeune fille à manquer un meilleur parti. »

— Qu'est-ce que j'avais dit ! s'écria Mme Ladurel partagée entre le triomphe d'avoir prévu juste, et l'indignation de voir sa prévision réalisée.

— Eh bien ! avertissons franchement Suzanne.

— Ménage la sensibilité de l'enfant.

A peine entrée Suzanne pressentit à la mine de ses parents quelque tribulation : dans leur existence honnête, paisible, régulière, les motifs de tourments dont lui revenait une part directe n'étaient pas multiples. Elle eut vite fait de discerner. Et quand son père lui tendit la lettre de M. Crozal :

— Inutile que je la lise, papa, fit-elle brave et fière, c'est de M. Crozal.

— Oui, mon enfant.

— Il retire sa demande... je m'y attendais : le sac dotal ne pèse plus assez lourd ?

— Ah ! ma pauvre enfant ! gémit Mme Ladurel.

— Mais quoi, mais quoi ! maman, nous affliger de la fugue d'un monsieur, qui ne me prenait, c'est évident, qu'en supplément d'une forte somme ! Le personnage n'est pas regrettable.

— C'est exactement les termes que j'ai employés, fit observer le père.

— Quel bonheur ! tu ne l'aimais pas ? s'exclama la mère.

— Il m'était fort sympathique, je ne le nie pas, et je l'aurais aimé facilement, mais parce que je lui supposais des qualités de cœur et des délicatesses de pensée. J'aurais été bien désillusionnée et bien malheureuse de ma désillusion ; et forcément tôt ou tard, le caractère vrai de l'homme se fût révélé. Je remercie Dieu que ce soit arrivé avant et non après l'irréparable engagement.

— Comme elle prend bien la chose ! elle est étonnante, s'écria Mme Ladurel. Mais as-tu réfléchi, ma chérie, qu'un mariage manqué est toujours un fâcheux précédent pour une jeune fille, et que tes compagnes, tes rivales, mettront probablement de la

perfidie à te plaindre pour t'humilier ?

— Il eût mieux valu n'éveiller point ces idées, interjeta M. Ladurel plus sévère qu'à son habitude.

— Hé ! ma mère, que puis-je empêcher ? Rien autre que de m'en blesser et d'en paraître affectée. Ainsi ferai-je. Et l'on ne doutera pas que je suis assez fière et assez généreuse à la fois pour négliger la moindre rancune contre le pauvre diable, et je me montrerai telle, je vous assure, que c'est lui que l'on plaindra. Et si finalement un mariage manqué est un obstacle à tout mariage, mon Dieu, que voulez-vous, ce n'est pas la condamnation à mort. Mieux vaut se passer de mari que d'être liée à un mauvais... Allons, maman, console-toi de n'aller pas tout de suite à ma noce, et embrasse-moi tout de même.

Par ce petit discours débité sans affectation, avec du sérieux dans le regard et de la grâce aux lèvres, Suzanne boucha toute réflexion à sa mère, mais enchantée son père.

— Tu es dans la vérité, mon enfant, lui dit-il avec tendresse, je te loue de maîtriser les mouvements de l'amour-propre et l'appréhension de l'opinion vulgaire et d'élever le jugement de ta conscience et le sentiment de ta dignité au-dessus des caquets du monde.

— C'est ta leçon et ton exemple, papa.

L'accent de la jeune fille découvrait une si tendre et si réfléchie vénération que le père en sentit un caractère chatouilleux à la gorge et un picotement au coin de l'œil, et pour dérober les signes physiques de cette émotion, il se mit à tousser et à se moucher.

Il en était là de cette première épreuve de conséquences de la succession Gobart, quand son fils l'aborda le front plissé, les prunelles assombries, la physionomie trouble, comme celle d'un individu qui sort d'un combat sans bien savoir encore si la victoire lui reste.

— MON père, c'est à vous seul que je désire dévoiler les tourments de mon âme.

M. Ladurel emmena Léon dans son cabinet et, soigneux, ferma la porte capitonnée afin de manifester le sérieux intérêt qu'il apportait aux confidences de son fils ; et, pour l'encourager aussi à se défaire de toute réticence, il effaça de son visage les signes de son inquiétude réelle pour y faire paraître une bienveillance familière.

— Nous voilà seuls, mon cher enfant ; ne dramatisons rien ; appelle-moi papa en me tutoyant comme dans notre intimité habituelle.

— Papa, je suis très malheureux !

— D'où vient ton malheur ? De toi-même ou d'autrui ?

— De moi-même, j'en conviens, mais d'elle aussi.

M. Ladurel, à ce pronom significatif, ressentit, malgré sa fermeté, une assez vive émotion. Que cette femme dût faire le malheur de son fils il ne l'avait que trop sûrement prévu. Mais en quelle façon dans le moment il était malheureux, par elle, ce n'était pas net.

Toutefois, il présentait que maintenant loin de lui en vouloir il lui saurait gré, comme d'une rigueur salutaire, de la peine dont elle l'affligeait. Prudent, il ne compromit par aucune réplique les aveux du jeune homme ; par un regard de tendresse

(Lire la suite page 39)

LA CHRONIQUE DE LA POLICE ET DES POMPIERS

Sous la direction de l'abbé Oscar Valliquette
Aumônier du Service des Incendies, de la
Police de Montréal et de la Circulation
provinciale

Il y a 24 ans, Armand Brodeur, alors âgé de vingt ans, se trouvait par hasard coin Ste-Catherine et St-Laurent. Soudain il voit un constable aux prises avec un individu. Il s'arrête, se rend compte que le constable va avoir le dessous. Toujours prêt à rendre service et sûr de son courage, Brodeur en un instant s'empare du pauvre hère et le maîtrise. Le lendemain, le chef Campeau fait demander Brodeur pour le féliciter et le remercie de son intervention. Puis soudainement, il lui demande : « Pourquoi n'entrez-vous pas dans la police ? » « Je n'y ai jamais pensé. » répondit Brodeur. « Vous feriez un bon constable, reprit le chef. Revenez donc me voir demain. » Quelques jours après Brodeur était enrôlé dans la Police de Montréal. Sa vocation de détective était trouvée.

Le chef Campeau ne s'était pas trompé. Il venait de s'assurer les services d'un homme né avec le sens pratique de sa position. Armand Brodeur est un de ceux qui possèdent le vrai flair de détective. Les promotions successives et obtenues en peu d'années en font foi. Armand Bro-



L'INSPECTEUR ARMAND BRODEUR

deur est né le 19 novembre 1892. Le 10 janvier 1912 il devenait constable. Deux ans après, il est attaché au Bureau de la Sûreté. En mars 1916, il est nommé sergent détective et il devient capitaine en juin 1929. Pendant la longue maladie de l'inspecteur Foucault, le Directeur Dufresne n'hésite pas à confier la responsabilité du Bureau de la Sûreté à Armand Brodeur. Pendant un an, il dirige avec une diplomatie et un doigté sans précédent qui lui valurent sa nomination d'inspecteur, le 4 septembre 1934.

Parmi nos policiers, Brodeur est une personnalité. Avant tout il est loyal, juste, tout entier à son devoir. Il est très énergique ; ne craignant pas de dire ce qu'il pense sans tout de même blesser son interlocuteur, il est d'une politesse exquise, possède une belle éducation, et il est tout à fait dévoué à son chef.

L'inspecteur Armand Brodeur n'a jamais manqué l'occasion de donner à la population de Montréal tout le rendement d'un homme de sa valeur. Comme il possède une excellente santé, qu'il est bâti de fer et d'acier, la population de Montréal doit être fière de l'avoir à son service.

(Suite de la page 38)

et de compassion, il l'avertit qu'il attendait son explication.

— Oui, je suis malheureux par ma faute, je le reconnais, car ma naïveté, mon aveuglement, la folie de ma passion, ceux en qui j'aurais dû avoir confiance, à commencer par toi, papa, m'en eussent montré le péril; je n'ai voulu ni croire ni voir; malheureux aussi par sa faute à elle, car j'avais tout fait pour la modifier, la relever, l'élever! et sa conduite aujourd'hui me désenchante à tout jamais, non seulement d'elle-même, mais de la vie.

— Toute douleur est en soi-même respectable, mon cher enfant, et je n'entreprendrai pas de te démontrer que tu devrais ne pas souffrir. Comprends plutôt ceci, un père n'assiste pas impassible au chagrin de ses enfants; ta peine, quelle que soit son origine, devient la mienne.

— Ah! papa, tu es bon, je n'osais pas espérer.

— Tu vois, le tort est de n'espérer point; il faut espérer quand même.

Léon se méprit à coup sûr à l'intention essentielle.

— D'elle, rien n'est à espérer, s'exclama-t-il en s'exaltant, le fond de son être s'est révélé enfin tout entier, son vice est incurable: c'est la cupidité. Je suis allé jusqu'à vouloir l'épouser, en deux conjonctures différentes, et dans l'une et l'autre, il faut bien se l'avouer, elle a refusé pour un semblable motif.

— Moi, je n'avais qu'un but, la hausser en un rang que lui refuse son origine, et dont l'aurait rendue digne les qualités dont mon imagination la parait. Hier, elle préférerait ajourner le mariage, parce que, contracté contre votre gré, il nous eût fait perdre le bénéfice de l'héritage. Je ne l'ai pas d'abord compris ainsi, et je lui supposais un scrupule qui la montrait plus précieuse à mon estime. Aujourd'hui je recourus vers elle, et presque joyeux de l'évanouissement de cette fortune, obstacle à mon vœu, je lui dis: Rien ne s'oppose à notre mariage, l'héritage est envolé. Nous serons moins riches, je travaillerai, nous nous aimerons mieux, et nous vivrons avec dignité.

— Vous n'héritez pas! s'écria-t-elle. Ah! vous n'héritez pas, et vous voulez nous marier! Vous êtes fou! Assurément, vous êtes gentil, mais j'ai mieux que vous. Vous vous êtes gaussé de moi avec votre héritage. Assez! hein! décampez; adieu!" Elle m'a mis à la porte."

Si lamentable était le ton dont il laissa choir ces syllabes: "Elle m'a mis à la porte"; si piteuse était sa mine, que le père ne sut trop d'abord s'il en subirait l'effet comique ou l'effet attristant. Si ravi qu'il fût de la mésaventure, sa bonté domina: il tendit la main à son fils, l'attira sur sa poitrine.

— Sois courageux, mon cher Léon, ton chagrin est l'expiation de ton erreur; et le mal qu'elle m'a fait, je te le pardonne en considération de la souffrance que tu en éprouves. Mais doucement: désenchanté d'une femme qui ne méritait pas de t'enchanter, ne va pas confondre en elle toute la vie, et dégoûté de la pauvreté de son âme et de la cupidité de son cœur, prendre en dégoût toutes les femmes. Regarde un peu ta mère; ressaisis-toi, épure-toi, et tu trouveras quelque jour le bonheur d'aimer une jeune fille loyale, bonne et franche, comme ta sœur.

— Il ne suffit pas d'aimer, il faut être aimé.

— Pourquoi ne le serais-tu pas, si tu te rends digne de l'être?

— En fait, lorsqu'on voit une fille aussi supérieure que Suzanne accorder son cœur à une nullité prétentieuse comme Crozal, tout bonnement

parce que c'est un jeune homme qui se conduit bien!

— Il se conduit mieux que tu ne penses. Il a compris son infériorité: Il renonce à ta sœur.

— Il se permet... et la raison?

Le rouge aux joues, Léon subitement cabré sous l'offense eut un geste de noble colère: le père s'en réjouit: c'est ce qu'il avait voulu voir. Son fils avait pu s'égarer, il ne s'était point gâté. Le sentiment de l'honneur domestique lui restait au fond du cœur. La contradiction sans doute était bizarre, en apparence, mais si naturelle! il ne s'inquiétait pas une heure avant s'il l'entachait, cet honneur, quand, pour la satisfaction de sa passion, il s'abaissait à une dégradante mésalliance; il y redevenait très sensible dès que sa sœur était en cause et que l'atteinte provenait d'un étranger.

— La raison? elle a déjà servi, je la trouve excellente, et que cela te suffise pour ne point chercher quelle à Crozal; elle préserve mes deux enfants d'une alliance défavorable à leur bonheur: la raison, c'est la fuite de l'héritage.

— Ah! si les hommes se mettent à l'encan comme les femmes!

— Comme certaines femmes, rectifia M. Ladurel.

— ... Et tu veux, papa, que je ne sois pas dégoûté du monde!

— Certainement; pas plus qu'il ne serait sensé de renoncer à tous les fruits parce qu'on aurait trouvé un ver dans une pomme et même dans deux. Suzanne et toi, vous voilà bien avertis de n'accorder créance qu'à des âmes éprouvés.

— D'ailleurs, ma résolution n'est pas de m'enfour dans la retraite et l'inertie. Bien au contraire. Mon tort, je l'ai vu, c'est de n'être pas grand'chose par moi-même. En fait, je ne possède ni pouvoir, ni fortune; c'est clair, je ne représente rien de propre à satisfaire ni la vanité, ni la coquetterie, ni les fantaisies d'une femme. L'expectative de cet héritage m'a engourdi dans une paresseuse confiance. La désillusion me réveille, je veux travailler; je veux prouver que je suis une énergie, je veux acquérir une fortune personnelle, et punir cette femme par l'inutile et implacable regret de m'avoir repoussé.

— Mon cher enfant, tout était bien jusqu'à cette dernière proposition. Efface-la, c'est un sentiment médiocre; tu ne seras bien guéri, affranchi de ton entrave morale, et capable d'atteindre un but élevé, que le jour où tu n'attacheras aucune importance à ce que pense de toi cette femme. Tu veux travailler, de quel travail?

Une hésitation, un embarras parut sur la physionomie du jeune homme, il craignait, c'était visible, la désapprobation de son père; il biaisa.

— Tu avais désiré naguère me voir pourvu d'un office ministériel. Es-tu très attaché à ce dessein?

M. Ladurel esquissa un geste d'indétermination.

— Par tempérament d'abord, et puis surtout dans l'état particulier d'esprit où me laisse cette crise douloureuse, je préfère de beaucoup une occupation moins recluse, moins sédentaire, moins monotone, l'action me sera meilleure. Je sens le besoin de réduire mes nerfs et de distraire ma pensée par l'exercice physique et la vie en plein air.

— Ce n'est pas déraisonnable; je n'ai jamais prétendu avoir engendré par destination spéciale un notaire ou un avoué. Alors ton plan?

— Eh bien! voici, reprit Léon rassuré en partie: le risque de me rencontrer avec cette femme, de la voir accompagnée d'un autre, tu le comprends, papa, ce me serait mauvais,

un trouble permanent, et peut-être un danger.

— Tu veux t'éloigner?

— Je sais que c'est t'affliger, affliger ma mère...

— Oui, oui, à notre âge, nous espérons la société de nos enfants. Mais ton éloignement est sage. Hélas! c'est la conséquence de ton égarément. Nous le supporterons comme un moindre mal, et sans reproche; il eût été pire que si l'accomplissement de ton mariage nous contraignit à quitter la ville. Où vas-tu?

— Ne t'effraie pas, empêche-maman de s'effrayer; ce n'est pas si terrible; on se forge des craintes chimériques; aujourd'hui les distances sont tellement abrégées par la rapidité des communications.

— Où vas-tu?

— A la Nouvelle-Calédonie.

— Le changement d'air est suffisant, proféra M. Ladurel, en surmontant son émoi.

— Tu m'y autorises?

— Tu es d'âge à n'avoir plus besoin de mon autorisation pour adopter une carrière. Je ne te détournerai pas du but même lointain où tu espères trouver la paix morale, l'emploi de l'activité laborieuse et la rémunération de tes efforts. Applique-toi, sois heureux. Des parents sensés ne songent jamais qu'ils ont des enfants pour leur propre félicité.

— C'est que pour y aller en de bonnes conditions et profiter de la combinaison offerte, je dois obtenir ton aide.

— Que te faut-il, de l'argent?

— Oui, papa.

— Combien?

— Quinze mille francs.

— Pas davantage?

— C'est une part d'association. Le commandant Descamps, de l'infanterie de marine, mis à la retraite il y a trois ans, obtint alors une concession importante à la Nouvelle-Calédonie et s'y établit. Son fils Gérard, mon meilleur ami, l'y rejoignit. Les plantations de café ont réussi. Ils sont revenus depuis plusieurs mois. Le commandant, malade, désire achever ses jours en France. Gérard a besoin d'un suppléant de confiance, là-bas, pour diriger l'exploitation, tandis qu'en France il assure la prospérité commerciale de l'entreprise. Le commandant et lui m'acceptent comme associé, si je veux partir. N'en doute pas plus que je n'en doute moi-même, la proposition de Gérard est inspirée par un sentiment très délicat, il connaît mon désastre sentimental. C'est un remède, une résurrection que m'offre son amitié.

— Je tiens Gérard Descamps pour un jeune homme de bon sens et de grande valeur. Sois son associé. Les quinze mille francs sont à ta disposition pour ta participation. Ils seront distraits de ta dot. Sur ma petite réserve personnelle, j'y ajoute, pour ton équipement de voyage et tes frais d'installation, deux mille cinq cents francs en pur don.

Le père et le fils s'exprimèrent dans une étreinte muette tous les sentiments que les mots eussent imparfaitement traduits.

Mme Ladurel après avoir clamé des variations sur le thème connu du malheur des mères qui mettent au monde et élèvent avec tant de peine des fils pour les voir s'engloutir au delà des horizons les plus éloignés, finit par une petite évolution d'amour-propre; et l'idée lui ayant été suggérée que son fils, en allant bravement cultiver le café aux colonies, donnait un exemple viril à la jeunesse contemporaine, elle se redressa dans sa fierté maternelle, s'imagina qu'il était héroïque et porta beau son prétendu sacrifice à la patrie: il lui sem-

L'acide du rein voleur de repos

Bien des gens semblent ne jamais prendre une bonne nuit de sommeil; remuent sans cesse—les yeux grands ouverts. Ils s'en prennent parfois aux "nerfs" quand c'est peut-être le rein. En santé il filtre les poisons du sang; malade, les poisons restent dans l'organisme. Insomnie, maux de tête, courbatures font souvent suite. Si vous ne dormez pas bien, prenez les DODD—remède favori depuis plus d'un demi-siècle. 103-F

Pilules Dodd pour le Rein

ATTENTION
IL N'EXISTE QU'UN SEUL
FLY-TOX



FLY-TOX est plus économique parce qu'il en faut moins pour tuer. La puissance destructive de FLY-TOX est éprouvée. Il est efficace dans toutes les phases de la vie des mites, punaises, coquerelles, maringouins, mouches et toutes les vermines sous forme d'insectes.

FLY-TOX
39-or.



JEAN SERVAIS

La Sensation du jour dans le domaine des Revues

LE FILM

UN MAGAZINE UNIQUE EN SON GENRE EN AMERIQUE

Le roman complet de Juin a pour titre :

LE VAGABOND
Par MAGALI

Coupon d'abonnement LE FILM

POIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM. 50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

Bon Marché et Distrayant !

... ce que nos charmantes lectrices nous réclament depuis longtemps : de quoi faire de la broderie et du piqué.



Il nous fait plaisir de pouvoir offrir cette aubaine à toutes les lectrices de notre magazine LE SAMEDI — à toutes sans distinction, abonnées ou non. Une boîte de 800 PATRONS de broderie de tous les genres imaginables, pour 44 cents, — plus 12 cents pour emballage et les frais d'expédition par la poste dans toutes les provinces du Canada.

Un procédé tout nouveau de patrons décalquables à l'eau — et non pas au fer chaud

Tout ce que vous avez à faire, c'est d'appliquer sur votre tissu le dessin que vous voulez décalquer, d'humecter un linge avec une petite éponge et de l'appliquer sur le dos du patron ; ensuite de passer sur ce linge avec le dos d'une cuiller en argent. Le dessin ou motif se reproduit immédiatement sur votre tissu.

Les patrons ordinaires ne servent généralement qu'une fois. Ceux-ci peuvent durer très longtemps et vous servir plusieurs fois. Ces 800 patrons sont présentés sur de grandes feuilles de 24 par 36 pouces.

Nous recommandons tout particulièrement à nos lectrices d'acheter, pour leurs travaux de broderie, les fils à broder et tous autres produits des annonceurs du Samedi.

PROCUREZ-VOUS SANS TARDER VOS

800 PATRONS

par la poste ou à nos bureaux

C'est pour répondre aux demandes pressantes de ses nombreuses lectrices que LE SAMEDI a décidé de se procurer ces patrons et de les mettre à la portée de toutes, à un prix vraiment exceptionnel.

Découpez le coupon ci-dessous, que vous présenterez à nos bureaux ou nous expédierons par la poste, avec l'argent.

COUPON À PRÉSENTER

J'accepte avec plaisir votre offre spéciale d'un étui merveilleux contenant plus de 800 Patrons de Broderie, décalquables à l'eau. Cet étui me coûtera 44 cents si je passe le prendre à vos bureaux, avec ce coupon.

NOM

ADRESSE

LOCALITE

Aux personnes qui ne peuvent passer à nos bureaux, nous expédierons ces 800 patrons par la poste, sur réception du présent coupon et de 56 cents, — 44 cents pour les Patrons et 12 cents pour les frais d'emballage et d'expédition.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

bla déjà entendre sur son passage ces effusions de respectueuse sympathie :

— Vous savez, c'est Mme Ladurel, dont le fils, un jeune homme si distingué, à qui rien ne manquait, s'en est allé coloniser à la Nouvelle-Calédonie ; c'est admirable !

UN SOIR dans l'intervalle des grandes résolutions et de son départ, Léon entra à l'improviste dans la chambre de sa sœur pour causer avec elle, la surprit dans une attitude méditative, les yeux gros, et les joues humides.

— Hé quoi ! tu rêves et tu pleures. Est-ce donc à cet animal de Crozal que tu fais tant d'honneur ?

Elle rougit et ne répondit que par une mimique confuse.

— A entendre nos parents, je concluais que tu n'aimais pas ce personnage, et prenais de haut son incorrection.

— Je ne le regrette pas, sois-en sûr ; je ne souffre pas moins de cette méprise de mon cœur. Ce n'est pas lui que je pleure, c'est mon premier amour défléuri ; ce qui m'attriste, c'est la misère de mon âme, qui ne pourra, quoi qu'il advienne, oublier qu'une fois déjà elle s'est dépossédée.

— Voilà, ma chère Suzanne, qui charge d'un poids de plus le fardeau déjà lourd de mon pauvre cœur. Mais cette belle indifférence, cette superbe fermeté, dont s'étonna notre mère, et qu'admira notre père ?

— Es-tu simple ! répartit Suzanne avec un demi sourire. Ne fallait-il pas les protéger contre l'impression de l'affront, et leur épargner le tourment de mon affliction par une feinte orgueilleuse et une indifférence exagérée ?

— Eh bien ! ma petite sœur, tu es plus brave et plus forte que moi ; et tu me fais m'apercevoir de ma honte ; moi, en semblable condition, je suis allé pleurer comme un misérable dans le gilet de papa !... Mais, merci Dieu, je me suis repris, je me suis ficelé le cœur.

— Je ferai de même.

— Ah ! toi, Suzanne, ton accident n'a rien de commun avec le mien. Ne serre pas trop la ficelle. Tu n'as rien à te reprocher. Cette première trace de l'amour, toute superficielle, s'effacera de ton cœur ; et la vraie passion pour l'homme vraiment digne de toi, un jour prochain s'y gravera, car il existe, cet homme, ajouta-t-il avec une secrète intention.

— Ah ! je ne doute pas qu'il puisse exister quelque part dans le monde, un homme digne de moi, je ne me juge pas d'un prix tellement inestimable. Seulement, lui et moi, nous ne nous connaissons peut-être jamais.

— Vous vous connaîtrez, affirmait-il avec une conviction telle qu'elle paraissait bien provenir d'un fait acquis plutôt que d'une conjecture plus ou moins idéale.

Elle secoua la tête d'un air mélancolique.

— Hé, vous vous connaissez même, ajouta-t-il comme si la révélation lui échappait malgré lui ; seulement Crozal interposé vous éclipse l'un à l'autre. Celui-ci, par exemple, ce n'est pas l'héritage Gobart qui l'aurait attiré. Il le tenait plutôt à distance, je le soupçonne.

Suzanne n'avait pas à se défendre contre une éventualité aussi vague. Elle n'avait jamais juré à personne, pas même à soi, qu'elle n'aimerait jamais plus.

Le chagrin du départ de son frère divertit son trac sentimental. Puis l'intérêt de la vie même de ce frère emporté au delà des océans dans un pays de civilisation récente lui fut une suffisante application d'esprit.

Gérard Descamps n'avait auparavant fait que de rares apparitions dans la maison de M. Ladurel. L'as-

sociation avec Léon multiplia et resserra les relations.

Son activité ne lui permettait que de brèves visites, mais chaque fois que les affaires obligeaient Léon à lui câbler une dépêche, il prenait soin d'aviser sa famille qu'il avait reçu des nouvelles.

Ce Gérard était un grand garçon très brun de cheveux et de barbe avec le teint mat et les yeux doux. Un peu plus âgé que son ami, il atteignait la trentaine, et joignait à l'esprit le plus sérieux et le plus net en affaires, un caractère libre et enjoué ; aux heures de délasserment, il était en société le plus aimable partenaire, qu'il s'agit soit de conversation, soit d'un jeu de salon. Il menait ses affaires, mais les affaires ne l'accaparaient pas. Il restait dans le négoce à l'abri de la préoccupation avilissante du lucre. Il prétendait et prouvait par son exemple qu'il n'est pas nécessaire pour être un bon commerçant de se rendre étranger à la douceur des arts et au charme des lettres.

Il vint d'abord tous les mois, puis tous les quinze jours et chaque fois un peu plus familièrement, chez Mme Ladurel. Comme les affaires commerciales le faisaient courir constamment du Havre à Marseille et de Lille à Bordeaux, son passage subordonné à ces voyages d'intérêt ne semblait nullement calculé.

Mme Ladurel avouait qu'il lui était très sympathique ; elle lui reprochait seulement la douceur de son regard. Elle eût voulu que barbu et brun, grand et fort, il eût dans les yeux un peu de férocité, pour l'harmonie du type.

Le père de Léon estimait Gérard autant qu'homme au monde. Et sans que le jeune homme eût entrepris la moindre cour, Suzanne, au bout de quelques mois, ne fut point sans se demander en secret si l'ami Descamps ne serait pas en chair et en os et en esprit l'homme dont son frère, le soir de son entretien confidentiel, affirmait l'existence théorique.

Cette idée posée dans son esprit, elle observa Gérard sous un angle spécial : l'expérience acquise péniblement la mettait en garde contre les impressions communes ; elle passa au crible d'une analyse méticuleuse les façons d'être, de s'exprimer et d'agir du jeune homme, en les jugeant non comme d'un homme indéfini, mais comme d'un mari éventuel.

Un jour elle en vint à songer clairement : " Si Gérard Descamps me demandait : Voulez-vous être ma femme ? que répondrais-je ? "

Après un instant de réflexion elle s'enonçait à elle-même la réponse : " Mais oui, monsieur, certainement, bien volontiers... "

Tout aussitôt, elle pâlit, sa gorge se serra. En quel péril ne se jetait-elle pas ? Téméraire et oublieuse de la leçon du passé, quel beau ferment de désolation n'avait-elle pas admis et cultivé dans son propre cœur ?

Et si M. Gérard ne songeait jamais à lui adresser cette demande ?

Par bonheur, l'on peut dire par justice, elle n'avait pas trop préjugé du caractère du jeune homme, et son induction ne s'était pas égarée.

En plaisantant, Gérard s'était targué de talents culinaires, acquis au cours de ses voyages.

" Nous vous mettrons à l'épreuve ", avait déclaré Suzanne.

Un soir qu'il dinait sans cérémonie chez les Ladurel, il confectionna une sauce très compliquée qui fut trouvée exquise.

— La prochaine fois, monsieur, dit en riant Suzanne, vous m'enseignerez la recette.

— Ah ! mademoiselle, répliqua-t-il du ton le plus sérieux tout en sou-

riant, prenez garde : j'ai fait un serment je ne livrerai mon secret qu'à celle qui sera ma femme. Voulez-vous encore que je vous enseigne ma recette.

Suzanne, interloquée, resta bouche bée, interrogeant du regard son père, sa mère, et les appelant à l'aide.

Le teint mat de Gérard s'était aussitôt coloré ; maintenant embarrassé davantage à mesure que tardait la réponse de Suzanne, il clouait ses yeux dans son assiette.

A la fin, la jeune fille mécontente d'être laissée en pareille gêne par ses parents, s'écria :

— Eh bien ! mais vous ne dites rien, vous autres ?

Un grand rire de Mme Ladurel, et un sourire finement goguenard de son père, l'avertirent que Gérard ne s'était pas aventuré à pareille estacade sans une préalable connivence ; il en guettait l'occasion.

— S'il en est ainsi, monsieur, reprenez-elle, je ne renonce pas à connaître la recette.

Il y avait quinze mois que Léon gérait les plantations de la Nouvelle-Calédonie : sa santé physique n'avait en rien pâti et sa santé morale s'était restaurée.

L'entreprise prospérait et donnait de glorieux bénéfices. Il fut décidé que le mariage de Gérard et de Suzanne serait célébré trois mois plus tard, à une date coïncidant avec le premier retour de Léon.

Et le soir de ce mariage qui unissait un couple charmant de cœurs honnêtes, M. Ladurel, heureux de contempler sa fille pourvue d'un mari au caractère énergique et désintéressé, et son fils sauvé de la déchéance morale, de la déconsidération sociale, et rattaché joyeusement à la vie et à la famille par le travail, disait à M. Capy le notaire.

— Quel grand service nous a rendu Gobart en oubliant d'enrichir nos enfants !

— Attendez, attendez, riposta Capy à mi-voix. Pas sûr qu'ils y échapperont à l'héritage Gobart ; je sais quelque chose, mais en tous cas, maintenant, il ne leur causera pas de mal.

A QUELQUE temps de là, en effet, maître Capy, la mine joyeuse, apporta des révélations d'un haut intérêt à M. Ladurel. Elles furent écoutées avec une austère attention, et le notaire s'étonna de cette austérité.

— Comment, Ladurel, vous ne vous réjouissez pas ?

— Non, pas encore, et pour deux motifs : le premier c'est que, par expérience, je sais combien est précaire, instable, tout espoir fondé sur un héritage éventuel ; le second, c'est que, par expérience aussi, non moins que par réflexion, le doute m'est venu sur l'avantage d'un accroissement fortuit de richesse ; en tout cas, il est funeste d'y arrêter sa pensée tant que cela reste dans les probabilités plus ou moins calculables. En conséquence, monsieur Capy, je vous en prie, à personne pas un mot de ce que vous m'avez appris. Attendons et ne comptons sur rien.

Puis des années passèrent, trois, quatre, cinq ; le secret demeurait bien gardé entre Ladurel et Capy.

Deux fois, les deux beaux-frères, en parfaite entente, s'étaient relayés à la colonie.

La première fois, Suzanne n'avait pas craint d'accompagner son époux ; bientôt ce fut non point sa grandeur, mais la maternité qui l'attachait au rivage ; le retour de Gérard, à son second voyage, s'effectua juste à point pour qu'il assistât à la naissance de son troisième enfant.

Et il apportait la nouvelle que Léon, rentré quelques jours avant son

départ, avait obtenu la main de la fille du gouverneur de la colonie.

— C'est très bien fait qu'il se marie, conclut Mme Ladurel ; mais si ce ménage-là se met comme le vôtre à jouer la série des progénitures, vous ne récolterez jamais assez de café pour que vos enfants aient du pain à leur appétit.

Elle s'inquiétait vraiment de la menace d'une diminution du sort matériel de sa descendance, et elle finissait par insinuer son inquiétude dans l'âme philosophique de M. Ladurel.

— Là, maintenant ne criez plus misère, et laissez votre fils, votre gendre, cultiver paisiblement leurs cafés et le reste ; vos petits-enfants présents et futurs ont du pain assuré : regardez ce papier, c'est une lettre de notaire ; rien que cela, n'est-ce pas ? un chiffon de tabellion ! Ah ! ah ! pas du tout, c'est autre chose. Et qu'est-ce que c'est ? tout uniment l'approchant d'un bon petit million. Pour qui ? pour vos enfants.

— Maître Capy, gronda Mme Ladurel, où prenez-vous tant de licence que de vous moquer de moi ? serait-ce que vous seriez devenu fou ?

Capy ne se fâcha point ; il était bien trop enchanté d'avoir eu raison de dire à M. Ladurel cinq ans avant : " Pas sûr que vos enfants y échapperont, à l'héritage Gobart. "

Devant la famille réunie le notaire énonça le fait positif :

— Le neveu du cousin Gobart est décédé.

— Après avoir dilapidé l'héritage comme le reste, interjeta, hargneuse, Mme Ladurel.

— Erreur, chère madame, voyez au contraire les voies de la Providence. Gobart neveu, qui toute sa vie avait été un dissipateur, ne fut pas plus tôt mis en possession de la fortune inattendue de son oncle qu'une révolution bouleversa son caractère. Il passa d'un extrême à l'autre : la prodigalité l'avait réduit à la misère ; redevenu riche, par peur de la pauvreté, il devint avare. Six années il a thésaurisé, ne dépensant presque rien pour son entretien, plaçant, et fort habilement, ma foi, les intérêts des cinq cent soixante-quinze mille francs ; il les multipliait si exactement, qu'aujourd'hui il vous rend, à vous, les seuls héritiers, l'héritage accru de moitié. Qu'est-ce que vous en pensez, mes amis ?

— Il est fort heureux que Gobart neveu n'ait pas eu le temps de revenir à sa première manière, voilà ce que je pense, répliqua Mme Ladurel.

— Moi, je suis très contente, déclara Suzanne, que la fuite de l'héritage nous ait valu, à moi, le mari que j'ai, à mon frère la femme qu'il va épouser, et que le retour du même héritage grossi nous préserve de mêler à la joie de la naissance de nos enfants l'amère incertitude de l'indépendant de leur existence.

— Et vous, Ladurel, que pensez-vous de ce flux et reflux de l'héritage ?

— Moi, mon cher Capy, répliqua Ladurel avec sa sérénité incorruptible, j'en pense aujourd'hui ce que j'en pensais jadis ; je crois à l'intervention de la Providence pour la dispensation des choses temporelles ; elle attribue à chacun selon ce qu'il vaut l'avantage ou le désavantage apparent qui servira le mieux à son perfectionnement ou à son amendement. N'oubliez jamais, mes enfants, que votre bonheur est l'ouvrage de votre volonté sans le concours de l'héritage, et qu'il peut survivre à l'héritage même perdu de nouveau. A cette condition, héritez, puisque l'ordre établi par le grand maître ramène cette riche-se entre vos mains.

VOGUEZ VERS d'Inoubliables Vacances avec un JOHNSON À PARTIR DE \$75.00

Se promener sur l'eau en toute quiétude... pêcher, courir dans les eaux scintillantes de soleil, au milieu des embruns... toute la famille s'amuse... quand il y a un Johnson !

Maintenant que les Moteurs amovibles Johnson Sea-Horse se vendent moins cher, tout le monde peut jouir pleinement de ses vacances ! Quand vous achetez un Sea-Horse, vous n'acquierez pas seulement un moteur amovible réellement supérieur, mais vous recevez la "supériorité invisible" du Johnson : construction parfaitement équilibrée, précision du mécanisme, accessoires perfectionnés et longue durée. Vous avez le seul Moteur amovible fabriqué au Canada avec des matériaux canadiens par des ouvriers canadiens !



Consultez aujourd'hui un vendeur JOHNSON ou écrivez-nous pour obtenir le nouveau catalogue de 28 pages qui explique les qualités supérieures des célèbres Moteurs amovibles Johnson Sea-Horse et des Embarcations Sea-Worthy pour moteurs amovibles.

Les prix peuvent changer sans avis préalable.

JOHNSON Sea-horse
MOTEURS AMOVIBLES ET CANOTS "Sea-Worthy"
CANADIAN JOHNSON MOTOR COMPANY LTD. PETERBORO, CANADA

VENDEURS AUTORISÉS DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC

VILLE	VENDEURS	VILLE	VENDEURS
AMOS	Amos Hardware & Supply Co., Ltd.	MONTREAL	J. Tremblay & Sons
"	T. A. Lalonde Limited	MONT LAURIER	Napoléon Thomas
"	Gérard Magny	NORANDA	George Taylor Hardware Limited
BOURLAMAQUE	J. C. Perry	NORTH HATLEY	J. E. McCrea
CAMPBELL'S BAY	Smith Bros.	OSKELANEO RIVER	G. F. Sarsfield
CHICOUTIMI	Pulp & Paper Mill Supply Co.	QUEBEC	Samson & Fillion Limited
COMO	John Léger	RIMOUSKI	H. G. Lepage
DRUMMONDVILLE	Watkins Garage	ROBERVAL	Côté, Bolvin & Cie, Inc.
DUPARQUET	J. A. Coles	ROUYN	O. Beaulieu
GRANDMERE	Armand Rheault	SENNETERRE	J. R. Plamondon
HUNTER'S POINT	Albert Jones	SHAWINIGAN FALLS	Jos. Bélique
LACHUTE	George Y. Deacon	SOREL	Manseau Shipyards
LAKE EDWARD	George Rowley	STE. AGATHE DES MONTS	Moïse Paquette
LA SARRE	Hudson's Bay Company	ST. FELICIEN	Tremblay & Frères
LA TUQUE	Brown Corporation	ST. JEAN	A. E. Grégoire
MANIWAKI	Donovan Bros.	ST. RAYMOND	Emile Denis
MONTCEF	Ernest Nault	SANMAUR	Henry Skene
MONTREAL	A. Béliveau & Company	TASCHEREAU	D. Montreuil
"	Omer DeSerres Limited	TROIS-RIVIERES	Paul E. Bergeron
"	T. Eaton Company Limited	"	Machineries
"	I. L. Lafleur Limited	"	Lynn MacLeod Engineering Supplies Limited
"	Perfection Motor Company	VALLEYFIELD	I. Quenneville

UN PRODUIT CANADIEN VENTES ET SERVICE PAR TOUT LE CANADA

10 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES NOMS DES DIX GAGNANTS SOLUTION DU PROBLEME No 233

(Concours No 232)

DIX JEUX DE CARTES

Mlle Rose de Lima Tessier, 62 Saunders, Québec, P. Q.; Mlle Raymonde Primeau, 10866 Clarke, Montréal, P. Q.; Mlle Germaine Létourneau, B. P. 70, Victoriaville, P. Q.; Mme J.-Emile Côté, 931 6e Rue, Limoilou, P. Q.; M. Joly, 5674 Beaulieu, Montréal, P. Q.; Mlle Simone Cadieux, St-Eugène, Ont.; Mlle Marcelle Collette, 4573, rue Franchère, Montréal, P. Q.; M. André Blais, B. P. 146, Sorel, P. Q.; M. J. A. Deschênes, Beaupré, comté de Montmorency, P. Q.; Mlle Marielle Pontbriand, Vatennes, P. Q.

P	L	E	N	I	E	R	M	E	S	S	A	G	E
H	O	T	E	S	O	L	I	N	I	L	O	T	
A	R	A	V	C	O	L	T	E	L	A			
S	I	D	E	S	T	B	O	G	O	N			
E	B	U	T	I	N	A	U	G	E	T			
P	A	N	U	R	E	D	R	E	L	I	N		
C	A	L	E	E	L	E	N	E	E				
E	T	E		A	L	E		E	M	U			
T	R	I	N	A	V	A	R	E	E	T	E	X	
E	N	O	N	C	H	A	B	L	A	T	T	E	
P	E	T	A	I	N	E	O	L	I	E	F		
L	E	E	R	S	R	I	O	S	I	L			
U	S	E	D	D	O	S	I	B	R	U			
M	O	U	E	B	O	C	A	L	L	A	I	T	
E	N	T	R	A	I	N	M	E	L	A	S	S	E

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 234

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	S		L	I	Q	U	E		T	R	E	T	E	A	U
2	C		E	C	U	S		P		U	R	U	S		L
3	E	S		A	A		A	R	E		I	F		I	M
4	P	O	U		I	N	J	U	S	T	E		A	N	A
5	T	U	N	E		O	U	S	T	E		B	O	N	I
6	R	E		N	I		T	S	E		C	E		E	R
7	E		E	C	O	T		E		T	R	U	C		E
8		E	T	A	L	E	R		R	O	A	D	E	S	
9	T		E	R	E		A	N	E		M	E	T		M
10	A	S		T		I	N	O	U	I				H	A
11	P	A	T		G	A	Z		S	A	S		J	A	R
12	O	B		M	E	R		C		N	O	E		B	I
13	T	I	C		O	B	E	R	L	I	N		P	I	N
14	E	N	T	E		A	V	I	O	N		I	S	L	E
15	R	E	A	L	I	S	E		T	A	B	L	I	E	R

(Les réponses seront reçues jusqu'au 5 juin à midi.)

NOM (M., Mme ou Mlle) *Charlesbourg*
 ADRESSE (ou Boîte Postale) *710-10*
 VILLE (ou village) *Charlesbourg* PROV. *Québec*
 Adressez: LES MOTS CROISES. Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

1. Sorte de capsule. — Pièce de bois, portée sur quatre pieds.
2. Anciens boucliers. — Bison d'Europe.
3. En les. — Fleuve côtier de France. — Unité de mesure. — Arbre toujours vert. — Préfixe.
4. Parasite. — Contraire à l'équité. — Recueil.
5. Couchis de fascines pour arrêter l'action des eaux. — Interjection. — Tout bénéfique.
6. Ile de l'Atlantique. — Conjonction. — Mouche africaine (partie du nom). — Pronom dém. — Term. de verbe.
7. Quote-part. — Moyen adroit.
8. Exposer en vente. — Attaques inattendues (fig.).
9. Epoque. — Mammifère solipède. — Sans souillure.
10. Unité de monnaie chez les anciens Romains. — Extraordinaire. — Int.
11. Terme du jeu d'échec. — Corps aéroforme. — Tamis. — Parler argot.
12. Fleuve de Russie. — Amas d'eau salée. — Patriarche. — Préfixe.
13. Contractions convulsives de certains muscles. — Savant théologien français (1735-1806). — Conifère à feuillage toujours vert.
14. Sorte de greffe. — Capable de se soutenir dans l'air. — Rivière de France.
15. Rend réel. — Pour préserver les vêtements.

VERTICALEMENT

1. Insigne de royauté. — Donner de petits coups.
2. Étable à porcs. — Génévrier de l'Europe.
3. Largeur d'une étoffe. — Adjectif num. — Saison. — Anagramme de tac.
4. Ville du Pérou. — Carton intercalé. — Article espagnol.
5. Plateforme d'une gare. — Fille d'Eurytos. — Qui exprime l'idée de terre.
6. Usages. — Lac d'Afrique. — Règle. — Roi des Gétules (myth.).
7. Nœud marin. — Nom donné en Suisse à des airs pastoraux. — Première femme.
8. Ancien royaume de l'Europe. — Du Soudan. — Eclat de voix.
9. Intenté en justice. — Ville d'Espagne. — Portion.
10. Petit ruisseau. — Règle double. — Pronom pers. — Ville de la Grèce.
11. Lac d'Amérique. — Entaille dans un corps dur. — Ce qui frappe l'ouïe.
12. Consistance poreuse. — Tréteau de scieur de bois. — Pronom personnel.
13. Du verbe être. — Diphtongue. — Adj. dém. — Lettre grecque.
14. Que nous apportons en naissant. — Apte.
15. Reine-des-prés. — Laisser tremper de la viande pour la parfumer.



Notes Encyclopédiques

A Polizzi, Italie, on peut voir une statue de Minerve ayant trois visages; c'est probablement la seule statue antique de ce genre.

Un bon tireur au fusil est assurément J. E. Wilburn, de Spokane, qui a touché, sept fois de suite, un but grand deux fois comme un cinquante cents à la distance de six cents pieds.

Il existe certainement sur terre un bicycle très solide et un homme assez téméraire; on en peut avoir la certitude à Brooksville, Floride, où I. L. Wade se sert du même bicycle depuis quarante ans.

Une vieille superstition, en Bretagne, veut que les femmes mariées qui n'ont pas d'enfants et en désirent, aillent s'asseoir sur un ancien monument druidique bien connu dans la contrée; elles verront alors leurs vœux exaucés.

Une église, construite à Slater, Missouri, ne possède pas d'orgues et n'en veut pas; les fenêtres et la porte d'entrée de cet édifice sont d'ailleurs si étroites qu'il serait impossible aujourd'hui d'y entrer un de ces instruments de musique à moins de démolir un pan de muraille.

Florence Larkin, de Salem, Oregon, possède un chien terrier qui peut marcher, debout sur ses pattes de derrière, sur une distance d'un mille.

Les molécules qui composent la matière sont extrêmement petites et, par suite, nombreuses. Si les deux milliards d'individus qui peuplent la terre pouvaient compter celles qu'il y a dans un verre d'eau, à raison de trois par seconde et par individu, il faudrait dix mille ans pour cette opération.

Une experte en mots croisés, qui a certainement des droits au championnat, est Mme Carrie Smith, de Hurchinson, Kansas; elle a trouvé les solutions justes de huit mille de ces jeux, en huit ans, et en ne consultant que très rarement le dictionnaire.

Le Dr. George Crile, de Cleveland, explique ainsi le mystère de la vie: une oxydation des cellules du corps produit de l'énergie radiante, laquelle produit des courants électriques dans le protoplasme; cette électricité contrôle l'activité dudit protoplasme et engendre des manifestations qui sont la vie. C'est peut-être scientifique mais ce n'est pas clair et n'explique pas grand chose.

DEUX BEAUX SPÉCIMENS DE L'ART GREC D'IL Y A DEUX MILLE CINQ CENTS ANS; CES DEUX FRAGMENTS, MAGNIFIQUEMENT SCULPTÉS PROVIENNENT DES FOUILLES FAITES À CORINTHE ET FAISAIENT PARTIE D'UN TEMPLE. LA TÊTE DE LION QUE L'ON VOIT ICI EST D'UN EFFET ARTISTIQUE SUPÉRIEUR À BIEN DES ŒUVRES MODERNES.





*Page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone 1-800-363-9028

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 